N° 472 — Tome CXXV 16 Février 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, PIERRE BENOÎT, GEORGES BOHN, ALFRED BOUCHINET, R. DE BURY, GEORGES HOUARD, GUSTAVE KAHN, P.-G. LA CHESNAIS, CLAUDE LAFORÊT, PHILÉAS LEBESGUE, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, JEAN NOREL, OULEÏNIKOV, RACHILDE, LE RÉGISSEUR, FERNAND ROMANET.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

Nº 472. — 16 FÉVRIER 1918

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LA MENTALITÉ FRANÇAISE

A L'ÉPREUVE DE LA GUERRE

—

On a beaucoup écrit et beaucoup disserté sur les causes sociales, politiques et économiques de la situation inférieure dans laquelle nous a trouvés le conflit mondial en août 1914. Chacun de même s'est empressé de proposer tels remèdes qui semblaient les meilleurs, mais avec une ingéniosité dont la documentation érudite n'excluait pas quelque utopie. Celui-ci dépeint le mal de façon saisissante et, dans le détail comme dans l'ensemble, suggère les moyens d'en conjurer le retour. Tel autre se propose de fonder une ligue et de réunir des capitaux pour engager une action sociale énorme. Mais le premier se rend-il compte qu'il faut guérir radicalement la maladie initiale pour être bien sûr de prévenir les récidives et que, pour ce faire, il faut établir non seulement un exact diagnostic, mais discerner aussi ce que les médecins appellent les « causes adjuvantes » ? Et le second ne comprend-il pas que, s'il a besoin d'un concours abondant de bonnes volontés pour amorcer son œuvre, celle-ci sera plus qu'à demi édifiée le jour où il aura groupé tout son monde ?

En fait, les défauts ne sont point difficiles à analyser, mais les visions d'avenir et autres projets ne seront que châteaux de cartes si ceux qui se livrent au jeu de les dresser négligent l'élément psychologique. Cette psychologie nationale et cette psychologie des individus, quelles étaient-elles, chez nous, avant la guerre ? Quelles influences trois ans de guerre lui ont-ils fait subir ? Et pouvons-nous, connaissant ces deux pre-

miers facteurs, soupçonner ce que sera le troisième, l'X mystérieux de la psychologie française d'après-guerre, ou au moins les empreintes que la tourmente lui aura imprimées? C'est à quoi il n'est pas sans intérêt de s'essayer. C'est à quoi, en tout cas, tous les bâtisseurs de demain doivent prêter attention s'ils ne veulent édifier sur le sable mouvant.

I

La psychologie de la génération qui ne fut pas mobilisée, des quinquagénaires, est des plus attachantes. Ce sont ces hommes, en effet, qui ont préparé les événements actuels, dans ce que ce terme de « préparer » a de plus compréhensif. Ils les ont, en effet, préparés, oserons-nous dire, autant par omission que par action.

On nous a répété que cette génération était celle de la « défaite ». Cela est peut-être vrai, mais cela est aussi très faux. En bonne logique, on s'attendrait à voir des vaincus aspirer à une revanche et la préparer, fourbir leurs armes, faire l'exercice: c'est ainsi qu'en Prusse, du moins, — et l'exemple a sa valeur,— se comporta « la génération de la défaite » de 1806. On ne saurait en dire autant de la nôtre. Son activité ne fut pas guerrière. Est-ce à dire qu'elle ne fut pas réelle? Ce serait injuste. Les aptitudes aventureuses et belliqueuses de la race se tournèrent vers d'autres objectifs : elles furent principalement coloniales. Le résultat fut sans doute le même et le Maroc s'est substitué à l'Alsace-Lorraine dans les conversations tendues que notre chancellerie entretenait avec Berlin. Il est incontestable néanmoins qu'après 70, les Français furent pacifistes. C'est évidemment une conséquence possible de la défaite, mais ce serait leur faire injure que de confondre ce pacifisme avec le renoncement ou, comme on dit vulgairement, le laissez-aller. La génération en cause fut dégoûtée de la guerre par la guerre elle-même autant que par ceux qui l'y avaient conduite, mais elle ne fut pas écrasée. Le ressort était bon encore et bien bandé; Bismarck ne tarda pas, après Francfort, à prendre ombrage du relèvement de la France.

En somme, si la guerre franco-allemande de 1870-71 a exercé une influence sur la psychologie des classes dirigeantes, il est permis d'avancer que cette influence a été heureuse ; elle a trempé les énergies, dans l'ensemble, si elle en a ébran-

lé quelques-unes, mais elle n'a modifié que superficiellement un état des esprits qui, sans elle, aurait été à peu près ce que les dernières années de l'Empire faisaient prévoir.

Car ce qui caractérise la génération des hommes qui se développèrent intellectuellement dans les vingt-cinq dernières années du XIXe siècle, ce fut incontestablement l'esprit scientifique et sa parodie, le naturalisme littéraire. La progression des sciences naturelles a tourné la tête des jeunes gens qui avaient vingt ans entre 1875 et 1890. Ils ont, à la suite des savants dont l'œuvre était vulgarisée par la littérature naturaliste, confessé une religion nouvelle. Pour la masse, l'esprit critique indispensable à l'élite était lettre morte.

La cornue, le four, le microscope et la machine venaient à bout de tous les problèmes et donnaient à toutes les questions une réponse satisfaisante. Les plus fins assistaient à la dissolution de leurs croyances en conservant ce sourire qu'est le scepticisme, mais la majorité avait conscience de posséder la certitude. Ils avaient fait le tour de la vie. L'étude des « mouvements de l'âme », des passions, de ce qui avait fait vibrer leurs pères se réduisait pour eux à des phénomènes biologiques : ils transposaient *in vivo* ce qu'ils constataient *in vitro*. Ils étaient ivres de connaissances.

Ces hommes, ils nous entourent encore. Ils peuplent nos Facultés, nos Académies, nos sociétés savantes, nos assemblées parlementaires. C'est sur eux que la méthode scientifique allemande a eu le plus de prise; elle les a séduits par son appareil de fiches et ses monuments de bibliographie. C'est vers elle que ces maîtres ont conduit leurs disciples.

De tels esprits faisaient profession de ne s'étonner de rien. Une cuirasse d'airain bardait leur poitrine, mais tandis que la minorité puisait dans la science un appétit de connaître davantage et de n'accepter pour certains que les phénomènes éprouvés, d'aucuns, perdant pied et s'émancipant des cadres de la réalité, substituaient aux religions déchues la « religion de la Science » et transposaient dans l'ordre politique leur lyrisme littéraire et philosophique. Ce fut la faute de ces idéologues, de ces « scientistes » pour lesquels la guerre actuelle fut une rude leçon et un réveil affreux. Ils n'y croyaient pas. Elle a perturbé leurs prévisions; elle a fait, du jour au lendemain, appel à des qualités dont ils avaient négligé la culture.

Par contre, ce que la psychologie de certains avait de délicat, de nuancé, ce développement intensif de la personnalité, comme en une serre chaude une plante rare, était toute la séduction de la France contemporaine. A cette génération dont l'énergie n'était pas expansive, qui avait affiné son goût pour soi-même et perfectionné l'analyse et la forme, nous sommes redevables d'œuvres littéraires et artistiques de premier ordre. On n'y trouve aucune joie, et plutôt un pessimisme diversement grave ou léger, mais d'une qualité exquise.

Ainsi s'était constitué, par l'action d'un matérialisme généralisé et la réaction d'un spiritualisme qui fut littéraire puis philosophique, ce mélange complexe qui troublait tant ceux qui sont aujourd'hui nos ennemis ou nos alliés. Mais il faut reconnaître que, prêtres de la science ou esthètes délicats, ces hommes de cinquante ans étaient animés d'un patriotisme dont le moins qu'on en puisse dire est qu'il manquait de clairvoyance.

Or, nous n'entendons point par « classes dirigeantes » celles là seules qui dirigent les esprits. Les chefs d'industrie, les maîtres du commerce et les gérants de la chose publique avaient tous les défauts des intellectuels sans le privilège des ornements du goût. Individualistes, ils l'étaient au point de mesurer le monde aux quatre murs de leur usine ou aux quatre arpents de leur circonscription. Celui-ci ne légiférait que pour ses électeurs et celui-là provoquait ingénument une grève chez le concurrent pour favoriser sa vente. Et le second, affolé du désastreux résultat de sa conduite, ne trouvait d'autre ressource à son infortune que de demander au premier une bonne loi de protection. Nous ne reprendrons pas ici le réquisitoire que d'autres, plus autorisés et plus documentés, ont dressé contre nos méthodes sociales, politiques et économiques des 25 dernières années. Mais partout — et c'est cela qui présente quelque intérêt — se trahit le même souci de la personnalité, la même ignorance des intérêts de la collectivité, cet individualisme foncier qui, suivant les milieux, les cultures et les affinités, s'appelait égoïsme, particularisme, cynisme ou dilettantisme.

§

Cette génération des quinquagénaires nous conduit et nous gouverne; elle s'efforce d'adapter ses qualités essentielles à

l'effroyable tâche qui l'a surprise. Soyons respectueux et soyons justes. Des hommes se sont découverts que rien n'avait jusqu'ici désignés pour une telle besogne et d'autres — ô combien! — ont sombré — ou sombreront — avec leurs rêves, leurs portefeuilles, leurs décrets et leur délire iconoclaste dans un balbutiement lamentable.

Il faut être vraiment bien peu psychologue pour s'étonner aujourd'hui du spectacle de nos mœurs publiques. Hé quoi! disent les moralistes à courte vue, la guerre n'a donc rien changé? Voyez nos débats parlementaires, la course aux portefeuilles et les basses intrigues; voyez la curée dont s'engraissent les nouveaux riches et autres fournisseurs d'armée; voyez le relâchement général des mœurs, et ceci, et encore cela! N'eût-il pas été très surprenant, tout au contraire, que notre vie, d'un coup de baguette, se fût transfigurée? Les parlementaires ont eu beau jeu dans un temps où les ministères ont mille raisons pour une qu'ils avaient jadis de trébucher; les industriels et les commerçants ont-ils jamais vécu période plus prospère, où la concurrence fût neutralisée et l'écoulement des produits assuré? En fait, la vie française actuelle est une vie factice. C'est la vie du temps de paix accommodée aux exigences de la guerre, c'est-à-dire vue à un grossissement énorme et animée d'une vitesse formidablement accélérée.

§

Plus jeunes que nos quinquagénaires se battent deux autres générations. En face d'elles, leurs aînés sont admiratifs et empressés, mais ils sont un peu gênés. Il n'est pas dans l'ordre normal des choses — et tout Français est, avant tout, un bourgeois — que les fils se permettent de briller avant que les pères aient fait leur temps. Or, depuis trois ans, la règle est quelque peu transgressée. Les hommes de trente à quarante-cinq ans ont donné la mesure de leur valeur et de leur activité. Leurs opinions, l'idéal qu'ils avaient en eux, le but qu'ils poursuivaient dans la vie ont été soumis à une épreuve qui a trempé leurs corps et leurs esprits.

On se plaisait, avant la guerre, à les opposer les uns aux autres. Ils ont, en général, fait taire les voix discordantes. Ce n'est pas se faire l'écho d'un lieu commun que d'invoquer l'action vivifiante de l'atmosphère du front. Certes, il est impie de parler de l'influence bienfaisante des batailles. Une

humanité — ou même une race — dont on peut dire qu'une guerre la sauverait n'est point digne d'être sauvée. Mais il n'est pas contestable que dans le creuset de la guerre un alliage ait été fondu.

Ces hommes étaient stabilisés. Leurs carrières, comme leurs caractères, étaient fixées quand la mobilisation les a atteints. Les uns avaient hérité de leurs aînés le respect des croyances scientifiques, mais, à l'usage, sauf en ce qui concerne quelques « primaires », leur foi n'était plus mystique. D'autres, lassés du naturalisme philosophique, s'étaient jetés sur cet aliment savoureux, sur ce spiritualisme ingénieux qu'un juif singulièrement opportuniste a orné de son style attirant et de sa claire éloquence. D'autres, enfin, avaient gardé ou retrouvé l'idéal religieux de leurs pères et même, parfois, en faisaient un étalage quelque peu encombrant.

Les chefs d'entreprise de cette génération étaient plus aventureux. Oh! faiblement encore, mais ils avaient voyagé. Si persuadés qu'ils fussent de l'excellence de leurs produits et de leurs méthodes, ils ne dédaignaient pas de les comparer à ceux de l'étranger. Une cloison étanche séparait bien toujours le laboratoire de l'usine, mais un effort s'esquissait pour l'abattre. Intellectuels ou hommes d'action, les Français de cet âge semblaient avoir un but, un désir d'expansion et d'idéal que leurs pères auraient rougi de confesser.

Leur culture générale, il est vrai, baissait considérablement. Il y avait là, en quelque manière, une réaction. L'homme d'affaires se targuait de mépriser les *livresques*. Beaucoup confondaient l'action et le sport, la pensée et la foi (1).

Il y aurait là bien des influences à démêler, mais il n'est pas douteux que cette génération était agissante et spiritualiste.

Elle est née, semble-t-il, de la conjonction sur notre sol de la culture anglo-saxonne et de l'idéalisme slave et scandinave.

On retrouve, chez beaucoup d'hommes de trente à quarante ans, un développement physique très surveillé uni à un penchant marqué pour la morale tolstoïenne. A ces hommes, il fallait, après trente années de scepticisme pessimiste, un idéal que Tolstoï

(1) Rien n'est plus intéressant à cet égard que la lecture des « Jeunes gens d'aujourd'hui » d'Agathon. Les auteurs de ce livre caractéristique élèvent à la hauteur d'un système le goût de l'action en soi et la crainte de la culture intellectuelle. De plus, ils exaltent des qualités dont la guerre a démontré qu'elles n'étaient point l'apanage exclusif de leurs amis, il s'en faut.

leur a fourni, d'ailleurs sans que la plupart s'en soient réellement doutés. De même ils se plaisaient à une littérature où les « mouvements de l'âme », voire même l'inconscient, prenaient insensiblement la place des phénomènes passionnels ou physiologiques brutaux. Assurément, à ce double point de vue, ils étaient mieux préparés que leurs aînés à la guerre. Ce n'est point un paradoxe de dire qu'il est plus facile de faire la guerre que d'y assister. C'est, en tout cas, l'impression que l'on retire de la comparaison entre les actes de ceux qui la vivent et les écrits de ceux qui la « chantent », dans le sens antique du terme. Nous savons, et nous avons maintes fois constaté l'impression pénible qui naît de la lecture de certains travaux issus des meilleures intentions, mais qui, sous couleur de « nationalisme », brisent avec une maladresse insigne des idoles que ceux-là mêmes qui en font fi aujourd'hui faisaient hier le plus hautement profession d'admirer. Ceux pour qui de semblables iconoclastes croient travailler sont les premiers à déplorer leur délire destructeur.

Les « hommes de la guerre » ont plié le dos sous le poids de la nécessité. Ils ont fait retour sur eux-mêmes. Ils ont soumis au crible d'une méditation douloureuse leurs idées et leurs théories. En somme, la guerre a modifié toutes les valeurs. Il n'y a rien de surprenant à ce que l'individu ait pris d'autant plus conscience de soi-même qu'il était plus près de la mort, en même temps qu'il comprenait mieux que jamais de quels liens s'attachaient son âme à l'âme collective.

§

Il y a enfin une génération qui n'était pour ainsi dire pas « formée » quand la guerre a éclaté et qui pourtant y a pris une part active. C'est celle des jeunes hommes de dix-huit à vingt-cinq ans. Elle a droit à toute notre pitié.

Ces enfants, à peine sortis des classes, à l'âge où la lecture, la méditation, le contact avec le monde trempent les caractères, ont été happés par le tourbillon et beaucoup sont morts avant d'avoir pu prendre conscience d'eux-mêmes.

Si variées qu'aient été les influences éducatives qui se partagèrent cette génération, on lui reconnaît des caractères qui lui sont propres et d'autres qui sont communs à toutes les adolescences.

Les premiers sont le défaut général de culture, la disposi-

tion à la foi et le goût du sport. Elle est donc, à cet égard, voisine de son aînée immédiate, mais s'en distingue en ceci qu'elle a été élevée, sans les discuter, dans des principes que ces prédécesseurs avaient adoptés par goût ou par « attitude ». Dès leur plus tendre enfance, nos jeunes frères ont exercé leurs corps et, à de brillantes exceptions près, laissé somnoler leurs esprits. Ils ont négligé l'*intellectualisme* sans se douter de ces périls voluptueux de l'analyse intellectuelle qui avaient amené la réaction de certains de nos contemporains quadragénaires. Ils ont bénéficié des conquêtes de l'hygiène arrachées de haute lutte par des hommes dont l'enfance souffrit de son défaut.

Comme corollaire, ils ont connu la foi. Mais tandis qu'un Péguy avait retrouvé la religion de ses pères — ou ce qu'il croyait tel — après quinze ans d'athéisme, eux, ses fils, l'ont acceptée sans l'esprit critique et sans en connaître la contrepartie. Cette foi a pris volontiers la forme « catholique », mais il s'en faut que le catholicisme ait, à lui seul, bénéficié de cette aptitude à l'idéalisme; la libre-pensée a eu aussi quelques prosélytes. Il n'est pas contestable, en somme, qu'au « matérialisme » des quinquagénaires et à l'indifférence secondairement désavouée de leurs cadets n'ait succédé chez les jeunes gens actuels un spiritualisme à tendance religieuse.

Cette génération a, comme toute adolescence, l'enthousiasme et l'ardeur, que la guerre a multipliés par un coefficient considérable. Ces enfants trépignent et s'élancent d'un élan admirable. Ils ont tous au front le plumet téméraire des Saint-Cyriens. Combien nous en avons connu dans les régiments, jeunes lieutenants, jeunes capitaines qui n'avaient conscience que de leurs devoirs et, d'un cœur pur, sacrifiaient sans arrière-pensée à la Patrie une vie frémissante.

§

La guerre a saisi les femmes françaises dans le temps où la littérature et le théâtre achevaient de compromettre leur renommée. Aux côtés des vieillards, des hommes mûrs et des combattants, les femmes françaises se seraient révélées si leurs faiblesses n'avaient pas été simplement factices.

Les étrangers venaient en France avec l'idée préconçue que la femme française est facile et, sitôt débarqués, ne cessaient de poursuivre toutes celles qu'ils rencontraient d'assiduités incongrues. Le triomphe aisé qu'ils remportaient sur quelques

prostituées faisait illusion à leur fragile esprit critique; ils ne se rendaient pas compte de la solidité de la famille française. Les pièces de théâtre, où nombre d'individus médiocrement cultivés puisent leur documentation psychologique, se nourrissaient presque exclusivement des péripéties de l'adultère, du ragoût des dévoiements sentimentaux et de la peinture d'aberrations sensuelles maquillées d'art. A parcourir 80 o/o des comédies de nos Académiciens, la société française se réduisait à une foule de millionnaires atteint de délire salace. C'était notoirement excessif. Il semble bien que l'hégémonie israélite sur le théâtre contemporain explique, par une analyse un peu fouillée, cette transposition des mœurs de harem et de ghetto dans notre littérature dramatique occidentale.

Le roman était, dans l'ensemble, plus vrai. Il n'est que de lire dans l'œuvre de Romain Rolland les descriptions opposées de la vie cosmopolite de la *Foire sur la Place* et de la vie française d'*Antoinette* ou de *Dans la Maison* pour apprécier les valeurs respectives de l'une et de l'autre.

En somme, la femme française, avant la guerre, aimait son foyer et ses enfants, mais elle les aimait avec grâce et avec élégance. L'éducation qui lui était donnée depuis une vingtaine d'années avait ajouté à ses qualités fondamentales le goût de l'étude. Il n'est pas dans nos intention de faire ici le bilan de ce que l'on appellerait à tort les conquêtes du féminisme, mais plus simplement la culture de la femme française.

Mais cette culture considérable, jointe à ses vertus essentielles, a permis à la femme de France d'être, pendant la guerre, à la hauteur de toutes les épreuves et de toutes les tâches. Elle n'a pas succombé au désespoir et elle s'est substituée à l'homme dans nombre des fonctions sociales de celui-ci. Ses mœurs, à vrai dire, ont accusé par endroits, quelque relâchement. Faut-il s'en étonner? Tout au plus faut-il le déplorer un peu. La femme française est courageuse, intelligente et cultivée; elle est aussi voluptueuse. C'est un reproche que nous ne saurions lui adresser sans ingratitude.

II

La guerre s'est emparée de tous les éléments vitaux de la nation et les a soumis à une épreuve terrible. Comment se sont-ils comportés?

§

Le Docteur Le Bon, dans un de ces livres documentés et dogmatiques dont il a l'inépuisable secret, prétend que la personnalité de l'individu change avec le milieu et qu'en un milieu entièrement nouveau se créent des personnalités nouvelles. Ce serait là une conception psychologique un peu simpliste, s'il n'y apportait quelque tempérament au cours des pages qui suivent dans son ouvrage. Nous estimons plutôt que chacun de nous porte en soi un ensemble de qualités dont quelques-unes ne se révèleront peut-être jamais sans le concours des circonstances. Or, la guerre a été, au premier chef, révélatrice, chez beaucoup d'individus, de qualités qui, pour être restées insoupçonnées jusqu'alors, n'en existaient pas moins, mais qui n'ont jamais surpris chez un individu donné ceux qui connaissaient parfaitement la psychologie dudit individu.

Le courage militaire, par exemple, qui est assurément la plus nouvelle des aptitudes que nous ayons eu à déployer depuis trois ans, ne s'est jamais « révélé » chez un homme qui, en état de vie pacifique, acceptait sans broncher les vexations et les humiliations.

La guerre a, de la sorte, renversé de leur piédestal certaines personnalités qui jouissaient d'une particulière considération. La vie qu'elles avaient menée jusqu'alors exigeait sans doute plus d'habileté que de caractères ; or, la guerre a surtout révélé des « caractères », mais elle eût été impuissante à en créer. C'est ainsi que l'histoire touchante du garçon de café héroïque que cite M. Le Bon — et que les fastes de nos armées reproduisent à l'infini — n'est en rien surprenante. De ce que cet homme, avant la guerre, était adonné à une besogne obscure et pacifique, il ne s'ensuit pas qu'il vivait sans courage.

Dans le même ordre d'idées, l'antipatriotisme des milieux ouvriers n'a jamais fait peur à ceux qui avaient une connaissance réelle de ces milieux. Foules ouvrières ou foules militaires — M. Le Bon a parfaitement raison sur ce point — se laissent diriger par une élite qui prend autorité sur elles. Elles ont marché au feu quand le chef militaire s'est substitué à leur tête au meneur révolutionnaire. Un entraîneur d'hommes préfère une multitude nerveuse et vivante à un troupeau sans passion et sans élan d'aucune sorte. Les plus mauvais soldats ont été ceux qui, par habitude et genre de vie, étaient pares-

seux et jouisseurs, et non pas ceux qui étaient prêts, avant les hostilités, à faire la révolution. Il est évident qu'il faut connaître ceux-ci pour les conduire et, quand ils sont enlevés à l'armée pour être rendus à l'usine, ne pas s'étonner que les écarts de leur mentalité antérieure se manifestent à nouveau.

Mêmes constatations en ce qui concerne les paysans. Il ne faut point imputer à la guerre seulement les qualités de discipline et d'endurance dont ils ont fait preuve. Il n'y a pas là « formation de personnalités nouvelles ». Dans la tranchée, assidus à la besogne quotidienne, dure, dangereuse, monotone et sans horizon, les paysans français sont toujours ceux qui, en temps de paix, travaillaient la terre farouchement et silencieusement, attelés à un labeur de toutes les minutes, habitués aux privations, à la rude économie, à la rémunération précaire. La guerre a orné leurs qualités de race d'une auréole de gloire, que la paix ne leur eût jamais décernée, car nous sommes ingrats envers le mérite qui ne brille pas.

Bien des étonnements se sont exprimés que rien ne justifie. L'attitude au feu des instituteurs a surpris certains ennemis de l'enseignement public; celle des prêtres plusieurs parmi les libres penseurs; les nobles ont fait l'admiration de la roture et le courage des médecins a semblé inattendu à quelques-uns de leurs clients. S'il est légitime que chaque corporation glorifie ses disparus, il est inconvenant de faire de l'éloge une arme à double tranchant. Instituteurs, prêtres, aristocrates, médecins, avocats ou cercleux, se sont comportés comme la masse des Français dressée contre l'envahisseur. Leur vie antérieure était, comme celle de tous nos compatriotes, pacifique: ils poursuivaient leur carrière ou faisaient leur métier sans avoir à faire preuve d'un courage quotidien, mais, au feu comme dans la vie banale, les hommes énergiques et résolus ont fait preuve d'énergie et de résolution, de même que les pleutres se sont embusqués. La guerre, tout concourt à le démontrer, a bien éprouvé et exalté les caractères, mais elle n'en a point donné à ceux qui en étaient privés.

§

Au fur et à mesure que l'analyse se poursuit et s'élève des masses populaires aux groupes plus différenciés, elle retrouve les éléments essentiels qui caractérisaient la psychologie française avant la guerre. Cette guerre dure depuis plus de trois

ans. Il n'est pas surprenant que le naturel, chez chacun de nous, un moment chassé, soit revenu au galop. Les premières semaines des hostilités avaient fondu tous les caractères et les avaient moulés sur un modèle unique. Peu à peu les traits personnels ont réapparu. Il faut se persuader de cela pour essayer de démêler dès maintenant ce que sera la mentalité française après la guerre. C'est une illusion imprudente de croire à la vertu rénovatrice de la crise que nous traversons. Celle-ci a duré suffisamment pour que nous puissions dissiper cette illusion que les discours parlementaires et les articles de journaux s'efforcent d'entretenir. Puisque les événements actuels ont soumis l'esprit français à une épreuve prolongée et rigoureuse, sachons en tenir compte pour séparer ce qui résiste de ce qui sombre. Mieux vaut faire franchement ce bilan aujourd'hui pour que le fond immuable de notre mentalité profite des leçons de la guerre que de nous leurrer sur les résultats psychologiques et moraux de son influence.

Si la masse de la nation a appliqué ses qualités essentielles à la tâche nouvelle qui lui incombait, que sont devenues les classes dirigeantes ? Notre république, toute démocratique qu'elle soit, n'échappe pas à l'action de son élite industrielle, commerciale et intellectuelle. C'est à elle d'ailleurs que s'adressent tous ceux qui rêvent d'une refonte de l'esprit public en France.

Or, le trait caractéristique de l'esprit français, *l'individualisme*, en dépit des apparences, a survécu à la guerre. Si pressants que soient les appels à l'union sacrée, à l'esprit de collectivité, à l'effacement de la personnalité, il faut se baser avant tout sur la fermeté de cet individualisme pour comprendre les gestes français. Ceux-là mêmes qui, avant la guerre, par tendances politiques, philosophiques ou confessionnelles, le combattaient, n'ont pas échappé à son emprise. L'individualisme est une fleur qui pare les races extrêmement cultivées, mais qui exhale un dangereux parfum.

La guerre a modifié sa forme, elle l'a parfois bridé, maîtrisé, jugulé, mais il a brisé ses chaînes et il inspire tous les actes de ceux qui dirigent et même de quelques-uns parmi ceux qui combattent.

C'est-à-dire qu'il a eu de bons et de mauvais effets. Le petit bourgeois, le commerçant habile dans ses affaires s'est

révélé aux armées un sous-officier ou un officier agissant et plein d'initiative. Dans les bas grades — les seuls où la comparaison soit possible — cette initiative s'est traduite bien souvent à l'avantage des officiers de réserve et au détriment des officiers de carrière, au point même que l'on est en droit de se demander si certains événements n'auraient pas été radicalement différents au cas où l'accès aux grades élevés aurait été plus largement ouvert à l'élément civil. Un heureux concours de circonstances transforme souvent en une action d'éclat de détail ce que perd la discipline. Nos ennemis souffrent du manque de qualités personnelles de leurs soldats, tandis que dans la troupe française s'observent journellement mille faits infimes qui traduisent ce que l'homme garde jalousement de son individualité. Un poilu de 2e classe n'est pas une unité quelconque : il a sa physionomie dans l'escouade, et il en est de même aux divers degrés de la hiérarchie. D'ailleurs, le même bourgeois modeste, placé dans certaines circonstances, pourvu d'une autorité qui ne subit par le contrôle et le frein d'une agglomération, dans un bureau, par exemple, se révélera tracassier, tyrannique, jaloux de ses prérogatives, et fera payer à ceux que le hasard a placés sous ses ordres la différence de situation sociale qui souvent les sépare. Même parcimonieusement réparti, l'avancement a placé entre les mains d'une multitude de médiocres la poussière d'autorité que comporte l'armée. Nombre de rancœurs s'assouvissent ou s'enveniment à l'ombre des édifices qui abritent nos innombrables services.

§

A un degré plus haut, l'industrie et même le commerce nous ont donné l'exemple le plus saisissant des qualités et des défauts de notre individualisme. C'est même dans l'organisation industrielle de la guerre que l'impuissance de la collectivité représentée par l'Etat s'est révélée dans toute son ampleur. L'Etat fabricant d'obus, gérant d'arsenaux, constructeur d'ateliers ou d'usines a toujours travaillé à perte. Bien plus, placé devant un problème industriel, il est impuissant à le résoudre suivant une formule commerciale. En temps de paix, une baraque en planche sur un petit soubassement de pierre revenait, construite par le Génie, au même prix qu'une luxueuse villa. Ce procès n'est hélas! plus à faire. Aussi la substitution

des professeurs, des avocats et des gens d'affaires aux généraux à la tête des services spécialisés du Ministère de la Guerre a-t-elle eu comme effet immédiat l'appel à l'industrie privée pour trouver une solution à la formidable question de vie ou de mort qui se posait, quand, au lendemain de la Marne, nous eûmes à pourvoir d'armes, d'obus, de vêtements, de vivres et de soins notre nombreuse armée et celles de quelques-uns de nos alliés.

C'est à des ingénieurs, des entrepreneurs, voire des ouvriers qui, d'eux-mêmes, s'étaient offerts pour résoudre industriellement la difficulté que chaque jour rendait plus angoissante et qui avaient été éconduits par les fonctionnaires que l'on dut avoir recours quand on se fut aperçu que l'intérêt général tirerait quand même bénéfice de l'enrichissement rapide de quelques particuliers. L'histoire de la levée de terre des usines de guerre en 1915-1916 est un des plus attachants chapitres de la grande histoire que nous vivons, mais il serait indiscret et prématuré de l'esquisser actuellement.

Quoi qu'il en soit, c'est bien là une manifestation éclatante de l'impossibilité où nous nous trouvons en France de domestiquer, comme en Allemagne, l'homme au bénéfice de la Société. L'individu travaille avec intelligence dans la mesure où il est indépendant ; le citoyen perd la notion du temps, de l'argent, de la logique des affaires, dès qu'il est employé par l'Etat, sitôt qu'il devient fonctionnaire.

Ce même besoin d'expansion individuelle a nui d'ailleurs dans beaucoup de cas à l'ensemble d'une entreprise. S'il est bon de flatter chez chacun le goût de l'effort, encore faut-il être capable de coordonner les efforts particuliers. Le grand nombre des œuvres charitables faisant, chacune avec des moyens limités, double, triple ou décuple emploi, est moins profitable qu'une association des œuvres poursuivant le même but déterminé.

§

Plus on s'élève, d'ailleurs, dans l'échelle sociale, plus ces tendances individualistes sont manifestes. Elles comportent une heureuse part d'émulation et un déplorable élément de jalousie. L'esprit de rivalité est la rançon de l'émulation ; les questions de personnes, au fur et à mesure que la guerre se prolonge, reprennent, à la faveur de certains égarements du

régime parlementaire, une place excessive et entraînent un notable préjudice pour l'intérêt général.

Notre défense, dans l'ordre des idées, eût été, auprès des neutres, infiniment plus vigoureuse si l'élite de nos intellectuels, gens de lettres, philosophes, artistes, etc., avait été disciplinée. Nous avons fait quelques efforts, mais, à de rares exceptions près, privés de l'éclat ou de la diffusion qu'une action concertée eût atteints. Rappelons-nous ce mouvement d'impudence — mais d'obéissance — que le Gouvernement impérial a obtenu de quatre-vingt-treize allemands notoires! Quelle force aurait eu cet appel, s'il n'avait pas été mensonger! Quelle force même il a eu chez certains neutres! Que tels professeurs de nos universités — que nous pourrions citer — relisent les lettres que simultanément ils recevaient de leurs confrères de Hollande, d'Amérique ou d'Espagne et qui, toutes, sous une forme à peine différente, reflétaient les suggestions insinuantes des professeurs allemands en relations avec leurs correspondants. Ce sont là des exemples de ce que peuvent réaliser des individualités d'élite, quand elles ont discipliné leur effort et coordonné leur action.

§

Déjà l'analyse devient plus rigoureuse cependant que les données se précisent. L'histoire psychologique de la guerre se traduit dans le conflit des contingences collectives avec notre individualisme essentiel. Nos succès comme nos erreurs reflètent l'adaptation de celui-ci à celles-là.

III

Bien que les caractères principaux de l'âme française aient résisté à la tourmente, bien que celle-ci ait contribué pour une large part à les affirmer en leur fournissant un champ d'application inattendu, il n'en demeure pas moins que, sur ce fond immuable, la guerre a mis son empreinte et que les hommes qui l'auront vécue ne seront pas exactement tels qu'elle les a pris.

Peut-être est-il trop tôt pour apprécier les conséquences psychologiques de la guerre. Sans doute, mais il ne faut pas confondre les effets qu'entraînera la guerre elle-même avec ceux qui relèveront de sa conclusion diplomatique et militaire. Ceux-ci se superposeront à ceux-là, mais les uns et les

autres resteront indépendants dans une large mesure. Toute la nation, en effet, aura vécu la guerre, de même qu'elle sera, en totalité, soumise aux stipulations du traité de paix, tandis qu'en 1871, les combattants n'étaient qu'une infime minorité dans le pays où la mobilisation de l' « arrière » n'existait pas. Aucune comparaison ne peut s'établir entre la génération à qui fut imposé le traité de Francfort et celle qui, quoi qu'il advienne demain, aura connu les enthousiasmes et les angoisses, les efforts et les lassitudes alternés de notre longue lutte.

§

Revenu dans son foyer, chargé des lauriers d'une victoire dont il n'aura connu que le prix et dont il ne saisira pas sans effort la valeur, le combattant gardera de ses peines vécues un orgueil immense et légitime et un grand besoin de repos.

Même si sa demeure et sa famille sont intactes, il lui restera cependant à travailler, à travailler encore plus qu'auparavant pour rattraper, comme l'on dit, le temps perdu, car les labeurs glorieux des combats ne remplacent pas, il s'en faut, les besognes de la paix, et parce que c'est en temps de paix que s'acquittent les dettes de la guerre. A nouveau nous revivrons des jours stables et réglementés, mais avions-nous jamais réfléchi à ce que représente une vie régulière d'entraves et de renoncements ?

Le soldat ou l'officier d'âge mûr reprendront toutefois l'habit civil avec soulagement. Ils ont eu le temps de connaître et de comparer les avantages réciproques de l'existence paisible et de l'existence guerrière ; ils n'hésiteront pas dans leur préférence. La guerre, cependant, aura appris à quelques-uns à vivre au jour le jour sans le souci d'un lendemain problématique et, comme ils en seront revenus, ils retrouveront, sans enthousiasme peut-être, un foyer où les attendent des charges et des peines obscures, mais continues. Nous verrons, n'en doutons pas, dans la littérature et même dans la réalité, la triste histoire d'hommes qui, après avoir échappé à mille dangers, se suicideront de dégoût ou de simple incapacité mentale à reprendre la vie normale.

Quant aux jeunes gens, à ceux dont nous avons précédemment parlé, que la tourmente aura arrachés, enfants, à leur enfance et qu'elle aura pétris de ses mains de fer, leur sort est sacrifié. A part quelques unités d'élite, ils auront connu une

vie fiévreuse, mais factice. Officiers, ils auront commandé avant d'avoir appris à obéir, ils seront grisés de leur vertu et de leur autorité sans en apprécier la valeur relative. Et surtout, soldats ou chefs, ils ne sauront rien. Ils n'auront point fait l'apprentissage d'un métier, ils n'auront pas envie d'en avoir un, ils ne connaîtront que la carrière des armes ; ils l'adopteront en grand nombre ; mais sauront-ils se plier à sa servitude après avoir été auréolés de sa grandeur ? Pour les autres, l'oisiveté entrecoupée d'assauts aura été la plus démoralisante école.

§

La guerre aura modifié sensiblement les relations de l'individu avec l'Etat, car elle aura modifié leur valeur réciproque. L'Etat s'est montré faible et l'individu puissant. Nous l'avons dit, nous le répétons : perdu en apparence dans la masse, l'individu a pris conscience réellement de soi-même et de ce qu'il vaut. Devant le danger, devant la mort, l'homme se redresse et se mesure, en même temps qu'il éprouve les liens qui l'unissent aux autres hommes. Il tranche les mauvais et se cramponne à ceux qui sont résistants. Cette conception des rapports entre le citoyen et l'Etat se traduira certainement après la guerre. Le cauchemar dissipé, chacun, dans la mesure de ses moyens, se rendra compte du caractère factice de certaines institutions et accordera son crédit à d'autres ou à de nouvelles. Il n'est pas dans nos intentions de faire ici le procès d'un régime qui ayant subi les influences de plus de quarante années de paix est parfaitement susceptible de bénéficier des enseignements d'une longue guerre, mais il n'est pas contestable que s'il se raidit dans son attitude ancienne, il est appelé à disparaître ou à compromettre irrémédiablement les intérêts dont il a la charge.

Déjà, des signes avant-coureurs sont très nets. Tandis que dans la première partie de la guerre, l'Etat suspendait les contrats, multipliait les décrets moratoires inconsidérés, jugulait la presse et imposait la pensée officielle, saccageait la vie économique à coups de décrets contradictoires, se reposait des soins administratifs sur une peuplade de petits potentats bornés et synthétisait, dans son délire autocratique, l'incompétence technique et l'incompétence psychologique, peu à peu se substituait à lui l'initiative privée. Dans un domaine, les

chambres de commerce organisaient leur action, puis la faisaient accepter par le Gouvernement ; ailleurs, les hauts fonctionnaires galonnés et titrés cédaient le pas à des ingénieurs, à des gens d'affaire, à des industriels ; enfin, l'Etat lui-même s'adjoignait des comités techniques à titre de conseils ou même leur déléguait une partie de ses pouvoirs.

Pourquoi un régime si souple ne s'assouplirait-il pas plus encore? Pourquoi l'Etat ne continuerait-il pas à faire appel aux compétences libres plutôt que de recourir à des salariés? Les compétences libres elles-mêmes n'auront-elles pas appris à se grouper plutôt que de recourir à la protection stérilisante de l'Etat? Oh! nous avons encore de grands efforts à faire pour abattre toutes les Bastilles où se défend le mandarinat officiel. Celui-ci est encore, bien plus que par soi-même, aidé par l'esprit traditionnaliste de notre race. Combien d'exceptions éclatantes il faut pour infirmer la règle !

La Révolution a gravé aux frontons de nos édifices publics : Liberté-Egalité-Fraternité. Ce n'était pas la constatation d'un état de choses. C'était un programme. Ce programme, la guerre nous aura puissamment aidés à le remplir. Bien plus que quarante ans de politique démocratique, trois ans et plus de combats nous auront fait comprendre le sens profond, la substance même de l'Egalité et de la Fraternité. Quant à la Liberté, nous n'en avions aucune idée. On peut le dire sans paradoxe d'un pays où le moindre juge d'instruction est investi d'un pouvoir discrétionnaire tel que, depuis la révolution russe, nous sommes les seuls Européens à laisser notre liberté et notre honneur entre les mains d'un fonctionnaire qui, s'il nous ravit injustement l'une et l'autre, ne nous doit rien, pas même des excuses. On peut le dire aussi d'un pays où, au cours des grèves, l'ouvrier qui, malgré tout, veut gagner sa vie s'expose à une mise à mort. Puissions-nous, après avoir versé notre sang pour elle, comprendre enfin ce qu'est la Liberté. Tous les espoirs nous sont permis, car le sens qu'une nation a de la liberté est fonction de la force de ses citoyens. Seules, les individualités veules et affaiblies se laissent mettre des chaînes. Le plus noble de ce que les orateurs officiels appellent nos « buts de guerre » est, sans contredit : « le droit pour les démocraties de disposer d'elles-mêmes ». Que ce droit-là soit pour nous notre premier « but de paix ».

§

Plus méfiant et plus exigeant dans ses relations avec l'Etat l'individu améliorera sans doute ses relations avec les autres citoyens. Le particularisme du Français, qui se traduit quelquefois par une expansion vigoureuse, s'altère dans beaucoup de cas et se réduit à un égoïsme inintelligent. Les deux grands maux dont notre pays avait le plus à souffrir avant la guerre étaient, sans contredit, le *fonctionnarisme* et le *parlementarisme*. Nous avons vu que, malheureusement, ils avaient résisté en partie à la tourmente. Ils sont fonction du caractère national. Petit rentier, petit commerçant, petit employé, le Français s'effrayait aisément des entreprises quelque peu audacieuses. Il aimait à jouir d'une situation modeste, mais stable; il limitait ses besoins à ses ressources et le nombre de ses enfants à l'héritage qu'il pouvait leur laisser. Le Français, en un mot, n'était pas ambitieux.

De plus, habitué à considérer l'Etat comme une entité puissante, mais extérieure à lui-même, conception née de la centralisation monarchique et terriblement étayée par la constitution d'airain de Napoléon, il avait laissé se dévoyer dans ce sens éternel et qu'on avait l'illusion de considérer comme caduc les institutions républicaines. L'individualisme français s'accommodait très mal d'une absorption de l'activité de chacun dans la vie collective, il s'accommodait mal également d'un effort combiné entre divers groupes de citoyens. La lutte des classes comme la concurrence entre les intérêts privés se manifestaient quotidiennement et à tout propos : incapacité des patrons à s'associer en grand nombre pour une action énergique, état de guerre latent entre employeurs et employés, rivalités de clochers entre représentants de départements différents. Fatalement, l'organe directeur qui, dans le principe, devait être l'émanation de la volonté nationale, devenait une manière de régulateur de toutes ces activités divergentes; impuissant à coordonner les efforts, le pouvoir central les neutralisait. Il découvrait Pierre, comme on dit, pour couvrir Paul, à la demande, d'ailleurs, de l'un et de l'autre, aucun des deux n'ayant le courage ni le goût de régler ses affaires lui-même. L'Etat était amené à tout examiner et à tout absorber. C'est à coups de lois que tous les problèmes étaient résolus.

Le suffrage universel avait eu pour premier résultat, naturellement, de donner la force au nombre contre les classes dirigeantes. Celles-ci qui, possédant la richesse nationale, et, par conséquent, étant les auxiliaires indispensables de tout Gouvernement, auraient pu réagir, ont laissé tout pouvoir s'échapper de leurs mains débiles. Industriels, commerçants, gens d'affaires, hommes des professions libérales n'ont jamais compris que c'est au prix de quelques sacrifices particuliers que s'achète la puissance collective. Ainsi le Gouvernement parlementaire et son agent, le fonctionnaire, étaient progressivement devenus ce que, par faiblesse et par inintelligence, le meilleur de la nation avait permis qu'ils fussent.

§

La guerre a exposé aux hommes une manifestation nouvelle de la force du nombre. Rien ne résiste à la volonté disciplinée d'une troupe puissante. Or, une troupe n'est puissante que si chacun est à sa place et le chef, en premier lieu. En temps de paix, lorsqu'une assemblée de cinquante industriels avait un avis à formuler, cinquante discours au moins étaient prononcés, mais l'avis n'était pas formulé. Lorsque dans une usine un ouvrier devenait contre-maître, il devenait du même coup suspect à tous les autres ouvriers. Dans la tranchée, un agrégé d'université obéit à un terrassier, si celui-ci est à la hauteur de son grade, et cinquante terrassiers obéissent à un agrégé d'université, si cet agrégé est un chef digne de ce nom. La guerre, encore une fois, a rectifié toutes les valeurs. Elle a donné à l'homme la notion concrète d'une autorité utile et elle a privé de son autorité tout homme qui en était indûment investi. Nous avons tous vu aux armées des unités que la mort du chef décapitait au sens propre et figuré du terme. En ce qui nous concerne, nous n'oublierons jamais une section conduite à l'attaque avec une fougue audacieuse par un jeune normalien. Une des premières balles tue ce lieutenant et c'est son ordonnance, aujourd'hui officier, qui prend le commandement. Jamais, non plus, le souvenir ne nous quittera d'une compagnie décimée par une attaque folle, réduite le lendemain à une poignée de soixante hommes. Ils étaient dans une grange et n'avaient plus qu'un officier, un sous-lieutenant, vieil adjudant d'active. Ces soixante hommes, les bras ballants, le regard perdu, suivaient dans les rues du village leur officier

comme des enfants. Qu'on ne nous oppose pas que la bataille crée des situations particulières que l'on ne saurait transposer dans la vie pacifique. Non. Dans une guerre comme celle que nous vivons, l'attaque est l'exception; les caractères que l'action offensive met en relief sont perceptibles dans l'existence de chaque jour, à la tranchée, au cantonnement, à l'arrière. Le rôle respectif du chef et de ses hommes se traduit dans tous les détails d'une vie en société laborieuse et féconde.

Eh bien! de toutes nos expériences malheureuses, de tous nos errements militaires et économiques, de tous les efforts que nous avons faits pour adapter nos volontés si souvent dévoyées aux exigences d'une situation dramatique, et pour faire triompher nos qualités de nos défauts, quelque chose doit subsister. Les leçons que nous avons reçues, tant aux armées pour faire la guerre qu'à l'intérieur pour l'organiser, porteront leurs fruits.

C'est dans ces leçons qu'il faut avoir la volonté de puiser l'enseignement qui doit guider notre renaissance nationale. Puisque les méthodes anciennes n'avaient rien prévu pour nous assurer la victoire et que, à défaut de victoire éclatante, nous avons réussi à briser la plus formidable agression à coups d'énergie et au prix du temps, cela tient, sans doute, à ce que nous avons modifié nos méthodes. Profitons-en pour éclairer l'avenir.

Comprenons que la valeur individuelle, l'initiative la plus intelligente n'est rien sans la notion pratique qui exploite l'effort. Sachons faire abandon de certains privilèges personnels de rang, de fortune, d'intelligence même, pour adapter notre valeur à celle d'autrui et sachons concevoir, en présence de notre labeur accompli, ce qu'il devient, multiplié par celui de nos associés. Comprenons que le principe d'autorité et le principe de discipline n'avilissent point ceux qui travaillent sous leur double direction. C'est là peut-être la meilleure leçon qu'a reçue de la guerre l'individualisme français. Ce sera l'œuvre des survivants de faire en sorte que cette leçon ne soit pas perdue.

Bien plus, que l'ouvrier cesse d'être, comme on l'a dit, aux yeux du patron — et de soi-même, hélas! — auprès de sa machine un outil plus inerte encore. Sachons lui faire comprendre que son travail est solidaire de la pensée qui le guide.

Sachons aussi faire comprendre au patron que le patron voisin n'est pas l'ennemi ; comme deux compagnies voisines, en secteur, sont liées par la communauté du danger à parer et du but à atteindre, deux usines qui, toutes deux, fabriquent le même produit, ont plus de bénéfice à s'allier devant le consommateur et devant la concurrence étrangère qu'à rester isolées. Plus éclairés dans les rapports qui unissent les chefs d'industries aux ouvriers et les chefs d'industrie entre eux, les hommes de l'après-guerre seraient mûrs peut-être pour donner à l'Etat sa véritable valeur.

Ce serait appliquer un paradoxe dangereux que de conduire les nations européennes vers ce Gouvernement « démocratique » dont nos représentants actuels font l'essence même de la paix si, sous ce terme, on persistait à confondre *démocratie* et *démagogie*. Un pays court à sa ruine s'il gouverne au profit d'une fraction du pays, cette fraction fût-elle la majorité. Notre France républicaine qui flattait le peuple en accumulant les lois sociales n'a que faiblement amélioré la condition de l'individu, mais elle a fortement compromis le prestige économique du pays, tandis qu'en entretenant celui-ci, elle eût sûrement amélioré celle-là. En quoi la masse du peuple a-t-elle bénéficié de la suspension radicale des concessions minières pendant les sept années qui ont précédé la guerre? Cette attitude du législateur était une attitude de principe, purement politique. Elle est le symbole même de l'aveuglement systématique de nos dirigeants sur les intérêts vitaux dont ils étaient chargés.

Les événements, d'autre part, démontrent clairement aujourd'hui que l'Allemagne, dont le Gouvernement cependant réalisait parfaitement l'organe lucide et le moteur intelligent de la vie économique, n'a pas fait un meilleur calcul en entreprenant cette guerre pour satisfaire les appétits impérialistes d'une fraction limitée de sa population. Le Gouvernement n'a pas à faire pencher la balance en faveur d'une catégorie de citoyens.

Un Gouvernement démocratique, par principe, doit être l'émanation de *toutes* les valeurs nationales représentées dans leurs rapports réciproques. Il n'est pas besoin de relire Taine pour se rappeler par quel enchaînement implacable des faits la France monarchique des privilèges devait aboutir à la Révolu-

tion. Mais un disciple de Taine écrira peut-être un jour l'histoire de l'évolution sociale de l'Europe du XIXe siècle aboutissant à la révolution qu'est avant tout la guerre actuelle. Taine a parfaitement exposé qu'un privilège qui ne repose pas sur la notion d'un devoir à remplir envers la collectivité contient l'essence d'une catastrophe pour celui qui en est investi. Cette catastrophe, la noblesse et le clergé l'ont subie assez vivement en 1789. Les hobereaux prussiens pourraient bien en faire aussi prochainement l'expérience, mais craignons que les privilégiés de la démagogie ne l'éprouvent également.

Nous ne pensons pas que, la guerre finie, une vague de poilus révolutionnaires balaiera, la grenade à la main, les hôtes honorables du Luxembourg et du Palais-Bourbon. Ce sont là rêves de vieilles dames ou de généraux retraités. Mais il n'est pas invraisemblable de présumer que l'homme qui aura connu la valeur de l'autorité devant le danger sera plus apte à saisir le prix de cette même autorité dans l'exercice d'un labeur pacifique. Celui qui, d'autre part, détiendra l'autorité aura appris à la défendre et à lui faire rendre tout ce qu'elle peut. Elle constituera pour lui un devoir bien plus qu'un privilège. Les uns et les autres, par une logique naturelle, ne sauront plus se désintéresser de la « chose publique ». Le peuple se contentera moins aisément de discours et de promesses, lui qui aura mesuré ce qui sépare la substance d'un communiqué de sa rédaction. Le capitaliste — pour employer un terme voué à l'horreur — s'efforcera de garder en mains une puissance qu'il saura être le seul capable de faire fructifier; il ne se laissera plus brimer par l'Etat et, pour cela, le meilleur moyen ne sera-t-il pas qu'il prenne dans les affaires de l'Etat la part qu'il a si souvent abandonnée par faiblesse? Une fusion étroite des activités privées dans l'activité directrice du Gouvernement est à la base même d'une gestion intelligente de l'intérêt général.

Ce sont là des lieux communs, pourrait-on dire, mais lieux communs que les esprits les plus avisés sont unanimes cependant à développer aujourd'hui, tant il s'en faut que nous soyons pénétrés de leur substance. Pour les avoir méconnus, nous avons failli être écrasés, mais il n'est pas douteux que nos yeux se sont ouverts.

A cet égard, il est juste de reconnaître que certains de nos

Alliés ont été pour nous des maîtres incomparables. Tandis que la Russie passait, de désastre en désastre, de l'autocratie monarchique à l'autocratie grégaire, les Anglais qui savent la valeur de l'homme et qui respectent l'individu, les Américains qui expriment en peu de mots, mais en actes énergiques, une volonté raisonnée, nous ont enseigné le mépris des discussions byzantines, des décisions bâtardes et des solutions différées.

§

Le vieil homme subsiste encore, mais il commence à connaître ses fautes. Il est donc capable de s'améliorer. Nous ne croyons pas à une refonte radicale de l'esprit public et du caractère particulier de chacun de nous. Ceux qui, sur cette base, fondent leurs espérances, vont au-devant d'une désillusion. Nous pensons plutôt que la France est dans la situation d'un homme qui, après des affaires malheureuses, a été menacé de faillite; s'il continue dans la même voie, il sautera; s'il se ressaisit à temps, il peut se sauver et même prospérer. Mais, en premier lieu, il lui faut analyser les vices de sa gestion et escompter cette intelligence et son labeur, non pas un miracle qui le transformera, du jour au lendemain, en un homme de génie.

Or, contrairement à certains, nous pensons que loin d'être déchus, les intellectuels de France auront demain un grand rôle à jouer. Qu'ils prennent garde aux spéculations pures; qu'ils se défendent des séductions de l'esprit; qu'ils s'attachent à relier leur pensée aux problèmes de la vie et aux réalités de l'action. Ils n'en seront point diminués. Tout au contraire, hommes de science, philosophes et penseurs, c'est à eux qu'il appartiendra de fixer le regard sur la boussole et de tenir la barre.

C'est une grande erreur de croire que la pensée nuit à l'action et que l'action avilit la pensée.

CLAUDE LAFORÊT.

L'AVIATION APRÈS LA GUERRE

L'aviation a fait pendant la guerre des progrès considérables. Les plus belles performances du temps de paix ont été, pour la plupart, largement dépassées et ce qui était, il y a un peu plus de trois ans, l'extraordinaire exploit de quelque roi de l'air, est devenu aujourd'hui l'acte quotidien de tous nos pilotes militaires. En ces quarante derniers mois, l'aviation a réalisé plus de progrès qu'elle n'en aurait fait en de longues années de paix. Tous les belligérants cherchant à s'approprier la maîtrise de l'air, il s'ensuit un effort énorme de la part des différents constructeurs pour améliorer constamment les qualités de leurs appareils.

Mais l'aviation est une industrie trop récente, une science encore trop obscure, pour qu'on arrive à atteindre présentement la perfection. L'avion qui, aujourd'hui, est considéré comme le meilleur sera détrôné demain parce qu'on aura trouvé un mode de fabrication supérieur ou découvert quelque nouvelle formule d'aérodynamique dont l'application bouleversera les données actuelles. De plus, le secret, en matière de construction aéronautique, n'existe pas. Un navire coulé tombe rarement aux mains de l'ennemi; un avion abattu, au contraire, descend le plus souvent dans les lignes de l'adversaire qui n'a, de la sorte, aucune peine à en connaître les moindres détails. Si l'avion présente quelques particularités de valeur, l'ennemi les applique immédiatement à ses propres appareils en leur apportant encore au besoin un perfectionnement plus ou moins important. Du jour au lendemain, l'adversaire est ainsi dépossédé d'un secret de construction auquel il devait peut-être la suprématie aérienne. Pour la reconquérir, il ne lui

reste plus qu'à créer un nouvel appareil, pourvu de qualités supérieures, ou attendre qu'un avion ennemi tombe, à son tour, en sa possession, pour en adopter les caractéristiques essentielles.

La chute d'un avion aux mains de l'adversaire a souvent de déplorables conséquences militaires. Mais si l'on envisage uniquement l'avenir de l'aviation après la guerre, l'événement apparaît sous un tout autre aspect.

Il provoque, chez les belligérants, une heureuse émulation à construire des avions de plus en plus perfectionnés; il les empêche de se contenter du résultat acquis et les oblige constamment à mieux faire.

Actuellement, la maîtrise de l'air, qui passe alternativement d'un camp à l'autre, ne saurait donc appartenir qu'au pays qui dispose du type d'avion le plus récemment établi. Quand cet avion est allé choir en pays ennemi, il faut immédiatement en concevoir un autre qui soit plus perfectionné, sous peine de voir l'adversaire nous surpasser dans le domaine aérien. C'est pour cette raison que les Allemands ont successivement porté leur effort industriel sur les Fokkers, les Aviatiks, les Rumplers, les Halberstadts et enfin les Albatros. On a beaucoup parlé de ces derniers comme appareils de chasse, car ils ont effectivement assuré à l'aviation allemande une supériorité momentanée, qui a cessé du jour où nous avons pu opposer à ces avions un type plus puissant, plus rapide et plus efficacement armé pour l'attaque et la défense.

Comme l'Albatros menaçait de supplanter nos aéroplanes, nous avons dû créer un appareil qui lui soit supérieur, ce qui a eu pour résultat de faire accomplir à l'aviation un nouveau et indiscutable progrès.

Ce sont ces améliorations successives réalisées tour à tour chez nous et chez l'ennemi qui ont assuré aux avions ces qualités remarquables qui leur permettent aujourd'hui les exploits les plus merveilleux.

L'avion de guerre, tel qu'il existe à l'heure actuelle, sera-t-il applicable aux besoins du temps de paix ? Ne faudra-t-il pas orienter les recherches dans une autre direction pour lui donner des qualités différentes de celles qu'il réunit présentement ? — Il ne le paraît pas.

Il suffit de considérer les points essentiels sur lesquels ont porté les perfectionnements récents pour se convaincre que l'avion de combat s'adaptera parfaitement à son nouvel emploi.

La vitesse, qui dans la guerre aérienne est l'un des facteurs de succès les plus importants, restera dans l'avenir la qualité primordiale de l'avion de transport. La vitesse des aéroplanes s'est accrue d'une façon considérable depuis 1914. Si à cette époque, le 200 à l'heure avait été atteint, il ne faut pas oublier que c'est au cours d'une épreuve sportive, c'est-à-dire dans des conditions tout à fait exceptionnelles. En réalité la vitesse moyenne des aéroplanes ne dépassait pas le 100-110 à l'heure, tandis qu'aujourd'hui les appareils Spad, Nieuport, Sopwith, Albatros et quelques autres atteignent, en vol normal, la vitesse de 200-210 kilomètres à l'heure.

Cette allure peut être considérée comme constante, aussi bien au départ qu'à deux ou trois mille mètres de hauteur. C'est un fait appréciable que la vitesse du plus récent des avions français ne varie avec l'altitude que de deux ou trois kilomètres à l'heure, en dépit du changement de densité de l'atmosphère.

On objectera cependant avec raison qu'il s'agit ici d'avions de chasse, c'est-à-dire d'appareils très légers, très puissants, mais ne pouvant emporter qu'une charge utile relativement insignifiante. Il faut donc admettre que plus sera élevé le poids transporté, moins la vitesse sera grande. Néanmoins, on dispose maintenant d'avions de bombardement transportant une charge considérable et dont l'allure est voisine de (*censuré*) kilomètres à l'heure.

L'altitude constitue aussi un point très important du problème. Le record de hauteur a été battu pendant la guerre et l'altitude moyenne à laquelle évoluent les aéroplanes est beaucoup plus élevée qu'en 1914. A ce moment, on volait couramment entre 1500 et 2000 mètres; aujourd'hui les reconnaissances aériennes se font à 4000 mètres et des combats ont lieu presque journellement à 5 et 6000 mètres.

Quelques aéroplanes atteignent pratiquement leur plafond à 7000 mètres, hauteur à laquelle leur vitesse se maintient encore à près de 200 kilomètres à l'heure. Dans l'avenir, de telles altitudes ne seront peut-être pas nécessaires, mais ce que l'on

ne prendra pas en hauteur constituera un gain pour la distance
Le rayon d'action s'est accrû également dans de notable
proportions. Un avion monoplace, avec une charge utile d
150 kilos, est capable de voler plus de 1000 kilomètres san
escale.

Quand les avions lourds ne seront plus obligés de voler
grande hauteur pour échapper aux atteintes de l'artilleri
ennemie et d'être pourvus d'un armement puissant pour s
défendre contre les avions de chasse, ils pourront parcouri
une distance de 2000 kilomètres avec un poids utile de 5
600 kilos, au minimum. La question du poids transporté es
intimement liée à celle du rayon d'action. Mais en disposan
de relais, assez rapprochés les uns des autres, on pourra alle
très loin et très vite, avec une charge très élevée.

Enfin, le plus grand progrès qu'ait accompli l'aviation résid
sans contredit dans la régularité de marche des moteurs d'a
vions.

De jour en jour les pannes deviennent plus rares, ce qu
permet d'entreprendre, presque à coup sûr, les plus longue
randonnées et même les vols de nuit pendant lesquels l'arré
du moteur aboutit presque fatalement à un atterrissage mo
tel. Il s'ensuit que la sécurité est aussi plus grande qu'autre
fois et que, proportionnellement au nombre de kilomètre
parcourus, les accidents d'aviation sont aujourd'hui moir
fréquents qu'avant la guerre.

Dans tous les pays belligérants, la question de l'utilisatic
des avions à la fin des hostilités est à l'ordre du jour. Con
ment exploiter judicieusement toutes les possibilités nouvell
qui s'ouvriront dans les airs au lendemain de la guerre?

Certains, en Angleterre, en France et en Allemagne se co
tentent, pour l'instant, d'échafauder les projets les plus s
duisants ; d'autres, en Italie et aux Etats-Unis, se sont m
dès à présent à la besogne pour étudier pratiquement le pr
blème de l'adaptation des avions militaires aux besoins c
temps de paix.

En Italie, où l'on a fait en matière d'aviation de si surpr
nants progrès depuis trois ans, on a procédé en mai 1917
une série d'expériences des plus concluantes sur le service po
tal aérien.

Le lieutenant Mario de Bernardi, sur l'invitation du gouvernement italien, a transporté par trois fois un courrier de 200 kilos à bord d'un biplan Pomilio, sur le parcours Turin-Rome. Parti le 22 mai, à 11 heures 20 du matin, de Turin, l'aviateur, volant de 500 à 1300 mètres de hauteur, a franchi, sans escale, 550 kilomètres, arrivant à Rome suffisamment à temps pour que le courrier soit distribué le même jour avant 4 heures de l'après-midi.

Le 25 mai, il renouvela le même essai, s'arrêtant cette fois à Pise pendant quelques minutes, mais couvrant néanmoins les 550 kilomètres du parcours total en 3 heures 15 minutes; le lendemain 27 mai, il repartit pour Turin, emportant encore avec lui 200 kilos de courrier. L'état atmosphérique était très mauvais et l'aviateur dut voler dans la pluie, le vent et les nuages à plus de 4000 mètres de haut. Il arriva pourtant à destination avec tout son chargement.

La brillante réussite de cette première expérience incita le gouvernement italien a créer immédiatement un service postal aérien entre le continent et la Sardaigne. Depuis le mois de juin dernier, un hydravion part de Civitavecchia tous les matins à (*censuré*) heures et arrive deux heures après à Terranuova avec les 200 kilos de courrier qui sont à bord. Dans le courant de l'après-midi, un autre hydravion fait le parcours en sens inverse, tandis que le premier ne regagne la côte que le lendemain. A chaque voyage, une dizaine de milliers de lettres sont ainsi transportées par voie aérienne.

Une tentative d'une portée plus considérable fut faite le 25 septembre dernier entre Turin et Londres par le capitaine Laureati, sur un biplan S. I. A. Porteur d'un courrier diplomatique important, l'aviateur ne mit que (*censuré*) heures 20 minutes pour accomplir le trajet Turin-Londres qui ne comporte pas moins de 1050 kilomètres. Les lettres remises à l'officier italien vers (*censuré*) heures du matin furent distribuées à leurs destinataires à 2 heures de l'après-midi.

L'Italie a donc saisi tout l'intérêt du service postal aérien et les résultats obtenus dans les premiers essais de réalisation font bien augurer de ceux, plus importants, qui auront lieu prochainement. La question des avions de transport a également tenté nos alliés et des aviateurs militaires, actuellement aux Etats-Unis, procèdent à la mise au point d'un grand tri-

plan Caproni avec lequel ils espèrent effectuer la traversée de l'Atlantique. Au cours d'une expérience récente, l'appareil a volé (*censuré*) kilomètres, en (*censuré*) heures 10 minutes, ayant à son bord (*censuré*) passagers. Un autre appareil, d'un type semblable, mais plus puissant et plus rapide encore, vient en outre d'être achevé.

Enfin les Italiens songent sérieusement à réunir après la guerre la Tripolitaine à la Métropole par une ligne aérienne, dont le service sera régulièrement effectué au moyen d'hydravions.

Comme l'Italie, les Etats-Unis n'ont pas attendu la fin de la guerre pour procéder à des essais de poste aérienne ou de transport par avion. Tandis que le gouvernement de Washington aura assuré, d'ici peu, trente-sept lignes aériennes postales, dont un certain nombre fonctionne déjà, des sociétés particulières se sont créées pour l'exploitation des avions de transport. La compagnie Benoist a construit dans ce but un hydro-aéroplane de (*censuré*) chevaux qui emmène douze personnes. Un autre appareil, d'un type semblable, mais dont la puissance sera portée à (*censuré*) chevaux, sortira bientôt de l'usine. Il emportera (*censuré*) personnes et sera affecté à la ligne Detroit-Sandusky dont il assurera le service deux fois par semaine.

Enfin, Curtiss, le constructeur connu, poursuit l'amélioration de son hydravion de (*censuré*) chevaux dont le rayon d'action est presque suffisant pour permettre actuellement de relier Terre-Neuve aux côtes occidentales d'Irlande. Très vraisemblablement, l'appareil sera capable de traverser l'Atlantique quand il aura bénéficié de quelques perfectionnements indispensables.

En Angleterre, la question n'a encore reçu aucune solution véritable. Mais elle est passionnément étudiée dans tous les milieux compétents où l'on se livre à d'intéressantes polémiques sur l'utilisation commerciale des aéroplanes à grande portance.

Nos alliés britanniques tendent à accroître constamment le rayon d'action, la vitesse et la capacité de transport de leurs avions de guerre. C'est dire que la paix ne les prendra pas au dépourvu. Du jour au lendemain, leurs appareils, ayant

changé de destination, seront adaptés à leur nouvel emploi. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler le très joli raid effectué par un biplan Handley Page, qui, ayant cinq personnes à son bord, partit de Londres pour aller atterrir à (*censuré*) après quelques escales en cours de route. Il faut aussi se souvenir du *Comité de Transports civils aériens* que les Anglais ont créé et à la tête duquel est placé Lord Montagu. Ce comité a des projets véritablement grandioses pour l'après-guerre et nul doute qu'il ne les réalise. Il envisage de réunir Londres à Bombay ou Calcutta par un service d'avions rapides à grande capacité de transport. La distance serait d'environ 8.000 kilomètres par Marseille; elle pourrait être réduite à 5.800 kilomètres, mais l'avion devrait suivre une ligne droite en survolant une partie de l'Allemagne et de la Russie. Si l'avion pouvait voler de jour et de nuit, il mettrait à peine 36 heures pour réunir les Indes à la Grande-Bretagne.

Le *Indian and Eastern Engineer* a publié, sur un projet de ligne aérienne Delhi-Londres, les renseignements suivants: l'avion, pouvant voler à 190 kilomètres à l'heure, ne tiendrait l'air que 10 heures par jour. La première étape amènerait les voyageurs à Gaurieff, sur la mer Caspienne ; la seconde à Tarnopol, en Galicie, et la troisième à Londres même. Une autre route est possible, mais elle est plus longue. Elle passe par Basra, Alexandrie, Malte et Gibraltar. D'Alexandrie à Gibraltar, le trajet pourrait être effectué en hydravion. En partant de Karachi, on arriverait à Londres cinq jours après, l'avion ne volant pas la nuit. L'auteur du projet estime que le coût du voyage serait de 1.000 francs environ, c'est-à-dire inférieur au prix du voyage par eau et par terre.

Dans une conférence qu'il fit dernièrement en Angleterre, un membre de la Société aéronautique de Grande-Bretagne, M. Holt Thomas, a démontré, chiffres à l'appui, que, d'une façon générale, la voie aérienne est moins coûteuse que la voie ferrée. En tenant compte de l'amortissement du matériel, des frais de personnel, pilotes, mécaniciens, etc... le prix d'un voyage aérien de Londres à Marseille ne s'élèverait qu'à 250 francs ; au lieu de 23 heures, la durée du trajet serait réduite à 8 heures. De Londres à Constantinople, on ne mettrait pas plus de 20 heures et le prix du voyage reviendrait seulement à 625 francs par passager.

Lord Montagu est arrivé à des conclusions semblables à celles de M. Holt. Une voie ferrée de 160 kilomètres revient à 60.000.000 de francs environ. L'établissement d'une ligne aérienne de même étendue coûterait au plus 1.500.000 francs.

On envisage, pour l'après-guerre, un service régulier entre Paris et Londres, avec un voyage par jour dans chaque sens. Neuf appareils et six pilotes seraient affectés à l'exploitation. Les frais annuels d'installation et d'exploitation, d'après Lord Montagu, s'élèveraient à 1.500.000 francs environ se répartissant ainsi :

9 appareils	562.000	francs.
5 hangars	40.000	—
6 pilotes	75.000	—
Travaux	136.500	—
Dépenses courantes	136.075	—
Réparations	256.526	—
Direction, bureaux, etc	300.000	—

Pendant le jour les pilotes se dirigeraient facilement au moyen d'une carte et de points de repère. La nuit, on pourrait installer des phares puissants tous les 10 ou 12 kilomètres, ce qui serait amplement suffisant pour permettre aux avions de ne pas s'égarer.

La ligne Paris-Londres ne présentera pas de grosses difficultés de réalisation ; les bénéfices que laissera l'exploitation à ceux qui l'entreprendront pourront être intéressants. La vitesse moyenne des avions atteignant facilement 160 kilomètres à l'heure, la régularité du servire sera assurée en dépit des perturbations atmosphériques. Le vent ne souffle à plus de 60 kilomètres à l'heure que 23 jours par an. Le brouillard ne constituera un sérieux obstacle que 6 à 12 jours par an suivant l'heure considérée. Encore ces jours-là suffira-t-il de faire fonctionner les phares pour donner aux avions la possibilité de se diriger.

C'est en France que l'on eut l'idée de recourir aux avions pour le transport rapide du courrier. Mais comme toujours, quand il s'agit d'une invention ou d'une application intéressante, si nous avons eu l'idée, ce sont les autres qui se sont chargés de la réaliser pratiquement. L'avion postal, qui aurait

pu avoir dans nos colonies un emploi si conséquent, n'existe encore chez nous qu'à l'état de vague projet. En 1913, nous avons bien fait un timide essai, mais, en dépit de sa réussite, les choses en sont restées là. Toutefois, au début de 1917, une commission parlementaire fut instituée pour étudier le moyen d'utiliser les avions postaux. Présidée par M. d'Aubigny, secondé de M. Flandin, cette commission, après avoir tenu plusieurs séances, décida de créer, à titre d'essai, une ligne de transport par hydravions entre la France et la Corse. On se propose d'utiliser les appareils impropres à la guerre, mais très suffisants pour le service projeté.

D'autre part, sur l'initiative du gouvernement de l'Algérie, le capitaine aviateur Laurent a été chargé d'étudier, pour l'après-guerre, l'établissement d'une ligne aérienne Paris-Marseille-Alger-In-Salah-Tombouctou.

D'Alger, les avions se dirigeraient sur Tombouctou en traversant le bled d'El-Oued, celui de Tougourt, la région d'Ouargla et les immensités de l'Ouled-Djellah. En 30 heures, la distance pourra être franchie. En se basant toujours sur la vitesse horaire de 160 kilomètres, l'avion ira de Paris à Marseille en 5 heures. Un autre pilote se chargera de le diriger à travers la Méditerranée qu'il franchira en 5 heures également. D'Alger à Ouargla, il y a environ 600 kilomètres à vol d'oiseau, c'est-à-dire que la troisième étape pourra être atteinte en moins de 4 heures. Une distance égale sépare Ouargla d'In-Salah. La grosse difficulté est de traverser le Sahara qui, d'In-Salah à Tombouctou, s'étend sur une largeur de 1.500 kilomètres environ. Il est vrai que des stations de ravitaillement pourront être installées à In-Size et à Mabrouk, ce qui permettra de fractionner la dernière partie du voyage en trois étapes de 400, 600 et 500 kilomètres. Dans ces conditions, la distance Paris-Tombouctou pourrait effectivement être couverte en une trentaine d'heures, escales non comprises. En tenant compte de celles-ci, on gagnerait encore un temps précieux en utilisant la voie aérienne.

Dans ces régions, l'aéroplane est une nécessité que rien ne peut remplacer. Si les chiffres de lord Montagu, chiffres que nous avons cités plus haut, établissaient la supériorité du transport aérien sur la voie ferrée, en dépit de la faible distance qui sépare Paris de Londres, à plus forte raison démontrent-

ils la valeur de l'avion à grande puissance, si on applique les mêmes données à la ligne Paris-Tombouctou.

L'établissement d'une voie ferrée à travers le désert saharien entraîne des dépenses vraiment formidables et une somme de travail que l'on ne peut estimer. De plus, l'entretien et la sécurité de la ligne donnent lieu à des difficultés presque insurmontables que, seule, la voie aérienne permet d'éviter.

Passons maintenant aux projets de nos ennemis. Naturellement, ils sont d'une envergure colossale !

La presse allemande nous annonce dès maintenant qu'au lendemain de la guerre une flotte commerciale monstre prendra son vol du port de Hambourg à destination de New-York. Car les Allemands prétendent être les premiers à traverser l'Atlantique et « ils étudient dans cette intention des hydravions géants de 1000 à 5.000 chevaux, capables d'emmener plusieurs centaines de passagers ».

Sans nous arrêter davantage à ces propos fantaisistes tenus par les journaux ennemis, examinons les projets plus dangereux, parce qu'ils sont plus raisonnables, des compétences d'Outre-Rhin.

Une société s'est fondée dans le but d'établir un réseau de lignes aériennes réunissant les principales villes d'Allemagne, d'Autriche et de Turquie. Les trois lignes importantes du réseau aboutiraient à Constantinople. La première partirait de Hambourg ; la seconde de Berlin, avec escales à Dresde et à Prague ; la troisième de Strasbourg, via Karlsruhe, Stutgart et Munich. Toutes ces stations, avec celles de Vienne et de Budapest, serviraient de points de départ pour d'autres services d'ordre secondaire. La *Société Internationale des Communications Aériennes* prévoit pour la seule ligne Hambourg-Constantinople une dépense de 50 millions de francs, affectés à l'achat des appareils, à leur entretien, à la création des terrains d'atterrissage, etc.... Entre Hambourg et Constantinople, il y aurait onze escales, distantes les unes des autres de 260 kilomètres. C'est-à-dire que l'approvisionnement en essence des appareils pourrait être assez restreint pour permettre d'emmener comme charge utile un certain nombre de passagers ou une quantité considérable de courrier.

Pour l'instant les Allemands raisonnables limitent leur

ambition à l'établissement de ce réseau de la Mittel-Europa. Voyons maintenant avec quels appareils nos ennemis se proposent de réaliser ce projet.

Actuellement, les Allemands disposent de différents modèles d'avions, suffisamment rapides et d'un pouvoir portant assez grand pour effectuer le voyage Hambourg-Constantinople. Mais de tous ceux-là, le plus qualifié paraît être le *Gotha*, copie du biplan anglais *Handley-Page*, tombé, en 1916, aux mains de l'ennemi.

Le Gotha est pourvu de deux moteurs Mercédès d'une puissance totale de 520 chevaux. Tous deux consomment par heure 152 litres d'essence et 10 litres d'huile ; ils impriment à l'appareil une vitesse de 160 à 180 kilomètres à l'heure. L'avion porte trois passagers — un pilote et deux mitrailleurs — quatorze bombes et trois mitrailleuses.

En temps de paix, l'avion pourra avoir à son bord un seul homme d'équipage, le pilote. On n'emportera ni bombes, ni mitrailleuses. On récupérera donc un poids de 760 kilos se repartissant ainsi : deux mitrailleurs de 65 kilos = 130 kilos ; 14 bombes de 40 kilos environ = 550 kilos ; deux lance-bombes de 10 kilos = 20 kilos ; trois mitrailleuses de 20 kilos = 60 kilos. En tenant compte des différents dispositifs nécessaires à un appareil de combat, tels que trappes de tir, plaques de blindage, etc... et que l'on pourra supprimer sans inconvénient, il n'est pas exagéré d'estimer à 800 kilos le gain que l'on obtiendra en transformant le Gotha en avion de transport (1).

Ces 800 kilos de charge utile représentent une douzaine de passagers ou un courrier de 40 à 50.000 lettres. Comme le projet de la *Société Internationale des Communications Aériennes* prévoit une escale tous les 260 kilomètres, la provision d'essence sera amplement suffisante pour franchir cette distance. Elle pourra, au besoin, être réduite de moitié sans inconvénient, ce qui augmentera d'autant la charge utile de l'appareil. Par contre, si les escales sont moins nombreuses, on améliore le temps du trajet ; l'avion pourrait facilement voler de Berlin à Vienne, par exemple, et de Vienne à Cons-

(1) D'après certains documents, le Gotha actuel pourrait emmener jusqu'à 1200 kilos de bombes; dans ces conditions, le rayon d'action de l'appareil serait aturellement très réduit.

tantinople en s'arrêtant soit à Belgrade, soit à Sofia. Dans ces conditions, il arriverait à destination moins de 10 heures après son départ de Berlin.

On emploiera les anciens avions de bombardement de préférence aux appareils de chasse, parce qu'ils ont une capacité de transport plus élevée. Mais les Allemands songent également à se servir des Zeppelins, en dépit des retentissants échecs subis par ces aéronefs pendant la guerre. Il est établi que le rayon d'action des Zeppelins est suffisamment étendu pour leur permettre de franchir sans escale une distance de 2.200 kilomètres avec une charge utile de 2.500 à 3.000 kilos. Pour cette raison, ils pourraient certainement traverser l'Atlantique, dans sa moindre largeur, à condition que l'état atmosphérique leur soit favorable. Un dirigeable, par suite de son volume considérable et de sa vitesse restreinte, — 90 à 100 kilomètres à l'heure, au maximum, — sera toujours plus sensible aux éléments qu'un avion relativement petit et dont la rapidité est le double de celle du Zeppelin le plus puissant.

Quel que soit le genre d'appareils dont se serviront les Allemands après la guerre, il faut être bien convaincu qu'ils sauront utiliser leurs avions et leurs dirigeables au mieux de leur intérêt. Ils ne délaisseront jamais un moyen d'expansion commerciale aussi remarquable et aussi efficace.

Tous les pays alliés semblent d'ailleurs bien décidés à distancer et surtout à précéder les Allemands dans l'utilisation des avions de transport. Souhaitons que la France s'attache plus sérieusement qu'elle ne l'a fait encore à l'étude d'une question si importante pour elle. L'avion constituera pour nos colonies le lien nécessaire qui les attachera plus profondément que jamais à la mère-patrie. L'aviation a supprimé la distance d'une façon plus heureuse encore que le télégraphe ; il convient seulement de savoir l'utiliser après la guerre d'une façon aussi intense qu'à l'heure actuelle. Ainsi la France qui « a écrit dans le livre du martyrologe les plus beaux noms des pionniers de la sublime conquête » aura la juste récompense à laquelle les sacrifices innombrables qu'elle a consentis lui donnent le droit de prétendre.

GEORGES HOUARD.

POÈMES

—

LA VILLE DOULOUREUSE

Per me si va nella città dolente.
DANTE.

Sous le suaire humide et gris du soir d'Octobre
La vieille ville est comme un fantôme cendreux
Vouant les légions germaines à l'opprobre.

Thrène morne, le vent des obus monstrueux
Vibre lugubrement sur les places désertes
Où j'entends s'effondrer des pans de murs lépreux.

On voit croître, déjà, la ronce et l'herbe verte
Dans les ruines sans noms qui jonchent les trottoirs,
Ou qui gisent au cœur des maisons découvertes.

Le temple mutilé s'érige au fond du soir,
Sous le crêpe brumeux dont sa forme est drapée.
... Une colombe râle au creux d'un porche noir.

Mais Jeanne, le front haut et la dextre crispée,
Dominant le parvis de la nef en péril,
Lève, pour te venger, ô Ville !, son épée,

Et ta gloire s'affirme en ce geste viril !

★

Seigneur, je songe aux sans-foyers, aux émigrants
Qui rentreront, regards éteints et faces hâves,
Dans la cité rendue à leurs espoirs errants,

Et qui s'inclineront sur les pauvres épaves,
Pour y chercher le spectre hallucinant et doux
D'un amour souriant ou d'un bonheur plus grave..

Ils n'auront même pas pour se mettre à genoux
La cathédrale immense et sombre où leur prière
Eût élevé sa foi votive jusqu'à vous!

Mais, vous leur léguerez cette âme de lumière
Des ancêtres laurés de gloire dont l'effort
Avait édifié l'ample forêt de pierre.

Et dans les bois sacrés où reposent les morts
Des voix—toutes les voix des héros juvéniles —
Diront aux exilés : « Il faut lutter encor!

« Refrénez vos sanglots également stériles,
« Et qu'on n'entende plus parmi les noirs faubourgs
« Que le peuple puissant des bâtisseurs de villes,

« Pendant que les moissons germeront aux labours..
« Puis lorsque l'aube calme, enfin, verra s'étendre
« La cité reconstruite à l'ombre des deux tours,

« Vous jetterez, Vivants, des roses sur nos cendres ! »

Reims 1917.

LE MESSAGE

Je t'écris sous un ciel de grisaille, à l'orée
D'un bois presque détruit dont la chape dorée
Par l'automne pourrit sur les chemins ocreux.
Un vent âpre gémit. Mais mon cœur est heureux

D'évoquer, par delà l'horizon qui l'oppresse,
Le soir intimement penché vers la tristesse
Dans le décor lointain de mon passé vivant.
Je t'imagine, amie, allongée au divan
Près de l'âtre où fuse un jet fauve d'étincelles.
Cerné de coussins clairs aux chatoyants ocelles
Ton visage est songeur... Ton regard anxieux
Révèle cet espoir tremblant qu'on voit aux yeux
Des femmes de marins qui rêvent sur les môles...
La solitude est lourde à tes frêles épaules.
Et, tombé de la buire où sa pourpre saignait,
Un œillet odorant marque comme un signet
Le livre délaissé qui s'ouvre sous la lampe...

... L'ombre s'accroît ; elle bleuit la vaine estampe
Où je me suis complu, pour charmer mon repos,
A figurer ton effigie avec des mots
Qui s'en iront, demain, vers la tristesse ardente.
J'abandonne à regret l'ébauche confidente
De ma peine. Et, troublant le calme qui m'émeut,
Une feuille crispée et sèche aux tons de feu
Se pose lentement en marge de ma lettre,
Comme si le sanglant automne voulait mettre
Sur la page où j'ai peint ton visage obsesseur
Le sceau rouge du paysage sans douceur !

LA MAISON

Parmi des peupliers arqués au gré du vent
La maison vide, offerte à l'étreinte du lierre,
Mire, seigneuriale et vétuste, ses pierres
Au ruisseau bleu qui glisse en méandres savants.

La solitude ici semble accueillante. Avant
Que ne décline encor l'automnale lumière,
Franchis le porche sombre où deux licornes fières
Se cabrent, affrontées en un gracile élan.

Suspens sous les feuillages roux de l'espalier
Ton casque et ton manteau pesant de cavalier.
Passe le seuil ; assis près de la cheminée,

Tu te croiras ce soir le sage qui revient,
Las des villes, fixer sa jeune destinée
Selon le vœu d'un cœur simple et virgilien.

AU TOMBEAU DE JULIETTE

En allant vers l'horizon pourpre, j'ai fait halte
Au funèbre courtil,
Dont la tristesse est douce à celui-là qu'exalte
L'approche du péril.

Nul couple ne songeait aux amants de Vérone
Près du double tombeau.
Un vieux cyprès avait dans le couchant d'automne
Des lueurs de flambeau.

La brise échevelait des glycines pleureuses
Contre un arceau jauni,
Mais ni lys élancés, ni roses chaleureuses
Ne jonchaient le granit.

Pourtant, parmi les fûts sveltes aux tons de cire,
Combien vous m'obsédiez,
Mots d'amour échappés des pages de Shakespeare
Comme un vol de ramiers !

Et dans le calme bleu de l'heure vespérale,
J'ai cru voir se pencher,
Avec tendresse au bord de la tombe claustrale
L'ombre du bel archer...

A GEORGES BANNEROT

Je pense à vous ce soir, ami, je vois encor
Votre masque romain, vos cheveux en couronne

Blonds comme les épis des plaines beauceronnes,
Votre front haut, marqué du signe de la mort.

Vous chantiez la clarté natale, messidor
Casqué d'azar torride et le languide automne.
Jamais l'heure qui fuit ne vous fut monotone,
Et vous saviez cueillir le jour comme un fruit d'or.

Vous unissiez dans la ferveur d'un même amour
Aux humbles de la glèbe, attachés aux labours,
Ceux des villes, traînant leur misère asservie.

Mais comme vous devez regretter sous vos fleurs,
S'il est vrai que « les morts ont de grandes douleurs »,
L'allégresse des yeux qui s'ouvrent sur la vie !

FERNAND ROMANET.

LE PATRIOTISME

SENSIBILITÉ INDIVIDUELLE ET SENSIBILITÉ NATIONALE

Lettre à un ancien pacifiste

Comme vous me l'écrivez, nous voici revenus à la question du patriotisme. Je vois que nous ne nous accordons pas encore complètement.

Certes le patriotisme est un sentiment simple; mais justement, sous prétexte de l'élever et de l'ennoblir, on lui ajoute, on lui substitue des complications et mollesses sentimentales qui lui sont étrangères et même tout à fait opposées.

Essayons, si vous voulez, de débrouiller ces complications et de dégager le patriotisme dans sa pureté.

D'abord quelle est l'origine, le germe naturel du patriotisme? Simplement, mon ami, l'âpre attachement de l'homme au coin de terre qu'il travaille et qui le nourrit, où sa volonté et la force des choses l'ont enraciné; coin de terre où il naît et meurt, qu'il a reçu de ses pères et qu'il laissera à ses enfants, témoin et objet d'un continuel labeur héréditaire... En dehors même des profits qu'il en retire, ce que l'homme aime le plus peut-être en ce champ, c'est tous ces efforts accumulés et suivis; c'est ce que toute sa race y a mis de peine féconde. Autant qu'il le possède, il en est possédé. Voilà le fonds inconscient et essentiel de tout patriotisme vrai, si haut et si compliqué qu'il puisse devenir.

L'amour primitif et fruste du champ familial se modifie comme la famille même. Avec ce champ se transmettent des

coutumes et des souvenirs. Parmi les pères, celui-là qui a mieux travaillé le champ ou l'a agrandi laisse une mémoire plus vénérée. Bientôt s'ajoutent et se mêlent à la simple jouissance de la propriété des traditions de respect, une sorte de culte domestique qui la consacre. On hérite à la fois de procédés de culture et de pratiques religieuses. Voici que des mouvements du cœur et de l'esprit pénètrent l'aveugle et dur instinct de possession de la terre; mais, bien loin de l'affaiblir, ils ne font que lui prêter une force nouvelle pour s'amplifier et s'étendre... Le propriétaire du champ ou du domaine et sa famille ne sont pas isolés; ils font partie d'un groupe de familles amies ou parentes qui possèdent et cultivent comme eux des champs contigus ou voisins, qui ont des intérêts particuliers et des intérêts communs. Quelque chose de l'attachement de chacun à sa terre privée s'étend bientôt à l'ensemble du territoire de tout le groupe...

Remarquons en passant que les associations par sympathie tendre, bonté et pitié, par des sentiments de pure douceur ne sont ni spontanées ni primitives, et qu'elles seraient sans force contre les chocs et les périls. Ces douces affinités ne peuvent naître et durer qu'ensuite, quand le groupe est formé, fortifié et déjà à l'abri. C'est toujours contre quelque chose ou contre quelqu'un que les hommes s'unissent; ce qui les rassemble n'est jamais qu'un obstacle ou un ennemi à vaincre.

Or il n'y a pas de terre cultivée qui n'ait été, de quelque manière, conquise et défendue, pour laquelle il n'ait fallu lutter contre la nature, contre les animaux ou plus durement contre les hommes. Ce sont ces travaux de conquête et de défense et, entre tous, les derniers, qui attachent le plus fortement et le plus âprement à leur terre les possesseurs victorieux; et ce sont ces travaux encore, leur souvenir héroïque ou tragique, honoré en commun, qui lient entre elles des liens les plus durables et les plus puissants les familles qui en ont partagé les hasards... Voilà la commune primitive, la petite patrie avec ses mœurs, ses traditions d'histoire et de légende et son âpre amour. Elle est née d'une terre possédée, cultivée et défendue et de toute la peine que coûte cette terre. Elle est inséparable de la propriété terrienne et ne se constitue que chez les groupes sédentaires et agricoles. Les tribus nomades l'ignorent... Une Patrie est essentiellement une Terre des

Pères, où les générations élèvent des monuments funéraires, expiatoires et triomphaux, parmi des demeures héréditaires; monuments qui commémorent, qui fixent et perpétuent les croyances, les piétés, les adversités et les gloires communes, qui sont des soutiens et des symboles visibles et palpables de la Patrie. Seuls, les peuples sédentaires et agricoles, soucieux de l'avenir, en construisent, comme ils construisent des lois fermes, des institutions arrêtées, une civilisation durable et extensive ; seuls, ils peuvent connaître et créer l'Industrie et les Arts, la Ville et la Cité, puis la Patrie et le Patriotisme. On pourrait dire que toute Patrie est née de l'Agriculture.

§

Le premier patriotisme n'est que le facile amour du village, de l'horizon familier à nos premiers regards, du coin de terre qu'on a parcouru tout enfant, où habitent des gens qu'on connaît depuis toujours, à qui, en dépit de discordes et inimitiés personnelles, on se sent relié par une communauté immémoriale d'habitudes, de mœurs et d'intérêts directs et toujours vifs. Dans cet horizon, les sentiments, les êtres et les choses, tout est simple, limité et concret. Pour connaître et aimer le petit pays, il suffit donc d'ouvrir les yeux et de vivre. On ne peut pas connaître ainsi la grande Patrie ni se pénétrer d'elle. Au contraire, tout semble y disparaître et s'y perdre, villages, communes, pays provinciaux. La propriété terrienne elle-même n'est plus qu'une forme de la propriété parmi d'autres, mobilières, commerciales, industrielles, financières... Que ressentir pour des provinces qu'on n'a jamais vues et qu'on ne verra jamais, pour des populations entières qu'on ignore, millions de personnes inconnues, dont la nature, les mœurs et les habitudes nous sont étrangères et nous seraient peut-être antipathiques, dont les rapports de communauté formés, brisés et renoués à des époques diverses, au cours des événements et des accidents de l'Histoire nous échappent, ou nous frappent comme des choses lointaines, abstraites, détachées de toute notre sensibilité et de toute notre vie présente ?... Et pourtant, un Français d'aujourd'hui qui visite n'importe quel pays de France n'est étranger dans aucun. Des Français qui n'ont jamais quitté leur coin natal — paysan de Bretagne ou faubourien de Paris — tout en restant Breton et Parisien, sont tous deux de fervents Français. Leur attachement à leur

pays, à leur ville n'a pas plus d'ardeur que leur dévouement à la France. Selon les circonstances, les deux sentiments se mêlent et s'exaltent et n'en font qu'un. A la vérité, c'est la même plante morale, à l'état sauvage ou à l'état cultivé.

C'est une lente culture héritée et enrichie de génération en génération qui façonne notre âpre et égoïste attachement au champ héréditaire, au domaine communal, puis à la ville et à la cité, qui élargit et élève notre amour du petit pays jusqu'au sentiment national, jusqu'à ce fervent dévouement pour le Grand Etat et la Grande Puissance, ce qui seul est le Patriotisme vrai, dans sa pleine dignité.

Tout concourt à le développer : le milieu domestique, les préjugés, les idées, les croyances qui y règnent, le langage maternel qu'on y parle, populaire, bourgeois ou raffiné, patois ou dialecte, tout chargé de sens et de sentiments selon la lignée, la classe, la profession et le terroir ; puis plus tard la langue nationale uniforme et réglée qu'on apprend à l'école, chargée à travers les âges de toutes les richesses du génie total de la race. C'est peut-être par les rudiments de géographie et d'histoire enseignés aussi à l'école et répandus, que l'intelligence et les yeux de l'enfant s'ouvrent à la première vision sensible de sa Patrie. Parmi les figures diverses des pays de la Terre, il distingue celle-là. En y situant le petit pays natal, il évoque à sa chère image tout le reste du vaste territoire ; il y voyage en pensée, et son cœur d'enfant paysan ou citadin, à son insu, s'agrandit, s'intéresse et s'attache.... L'Histoire lui montre les faits et gestes, les aventures, la suite des efforts communs de nos pères, des Français de jadis, pour se réunir, pour constituer et nous laisser notre France glorieuse et douce ; elle lui désigne les hommes illustres et les chefs successifs, ceux qui ont rassemblé la terre et ses peuples et attiré sur soi la confiance, la fidélité et l'amour ; ceux qui, assurant et incarnant la puissance et la personne de la Patrie, faisaient naître dans les cœurs le loyalisme, cette forme ancienne, cordiale et familiale du patriotisme.... L'Histoire la plus simplifiée, grands faits saisissants et significatifs, demi-légendes qui ne sont que de vivantes synthèses, l'Histoire nationale offre à l'imagination et à la sensibilité de l'enfant les leçons les plus frappantes et les plus efficaces. L'ensemble de l'enseignement va lui inspirer la fierté d'appartenir, avec son

petit pays tout entier, à une patrie si vaste, si riche, si ancienne et si puissante! Et cette fierté, c'est l'âme même du Patriotisme. Quant à l'éducation civique et surtout à l'éducation religieuse et militaire, elles sont bien plus que l'enseignement de l'amour de la Patrie ; elles en sont l'apprentissage et déjà l'exercice, car elles ne sont que l'application de devoirs précis, la pratique d'une maîtrise de soi, de la discipline en action.

Toute cette genèse et cette culture du patriotisme me paraissent évidentes. Il n'est pas moins évident que le même enseignement et la même éducation peuvent avoir des effets tout opposés, c'est-à-dire peuvent détacher l'enfant de la communauté nationale et le détourner d'un amour quelconque pour la terre de son pays. Tout dépend de l'esprit et de la conduite de l'enseignement.

Nous avons vu de hautes doctrines qui, à dessein ou non, se dressent contre le patriotisme. Ecloses et nourries dans certaines élites intellectuelles des Sciences, des Arts, des Lettres et du haut enseignement, ces doctrines supérieures s'insinuent et transsudent parmi le snobisme mondain et jusque dans la plus humble pédagogie primaire et populaire. Toutes, quelles qu'elles soient, doctrine métaphysico-mystique ou théorie politico-sociale, toutes ont au fond ce caractère commun et puéril de s'élever au-dessus de la nature des choses, de ne vouloir que le Bien en soi et la Justice, et de reconstruire l'Univers et l'Homme. En regard de ces sublimités, le patriotisme n'apparaît plus que comme une passion primitive, transitoire et sauvage..... Ces doctrines agissent d'autant plus facilement dans les sociétés actuelles que, parmi le peuple comme parmi la bourgeoisie, un très grand nombre d'individus sont très loin de la possession et du travail de la terre ; certains même très loin de tout labeur. Et l'homme ne tient aux choses qu'en proportion de son propre effort. L'antique attachement au champ natal, le souvenir et la fierté du travail ancestral sont en eux à peu près effacés. Il suffit d'un premier enseignement qui ne mette pas tous ses soins à la ranimer pour que cette semence engourdie s'atrophie tout à fait et ne germe plus.

§

Aucune classe sociale n'a le privilège du patriotisme. Patrio-

tisme et antipatriotisme ne sont affaire ni de rang ni d'intelligence, mais bien de sensibilité et d'éducation. Toutetois l'antipatriotisme, agressif ou passif, a des conditions et prend des formes différentes selon les classes.

On peut dire que, d'une façon générale, l'antipatriotisme de la classe riche se ramène à un individualisme strictement et directement personnel, égoïsme étroit et âpre d'intérêts matériels et d'argent, ou égoïsme plus distingué d'intérêts intellectuels — qu'on appelle désintéressés, — intérêt et vanité d'Art, de Science et de Lettres ; tandis que l'antipatriotisme de la classe pauvre et ouvrière se ramène à un individualisme, non plus personnel, mais de groupe. Sans doute le sentiment de chacun y est égoïste aussi et étroitement intéressé, mais moins immédiatement, à terme, si l'on peut dire. La personne qui se retire de la Patrie et se dresse contre elle, ce n'est plus l'individu tout seul avec ses biens propres et ses privilèges, ses supériorités intellectuelles ou sentimentales, ce n'est plus l'individu satisfait de soi qui s'éloigne et s'isole ; c'est un groupement mécontent, combatif et exigeant qui s'insurge, syndicat professionnel ou ensemble de syndicats, parti politique ou social ; c'est une communauté plus ou moins définie et consistante qui s'oppose à la communauté nationale, se préfère à elle et se proclame supérieure. Mais dans l'une et l'autre des deux communautés, l'individu se trouve lié et associé ; son sentiment de syndicaliste et de partisan internationaliste est d'une nature analogue au patriotisme ou n'est rien. C'est un amour, une foi, un dévouement pour une société humaine organisée ou rêvée qui, adversaire de la Patrie, domine l'individu comme elle et, comme elle, lui impose des devoirs et des obligations. C'est, au fond, une sorte de patriotisme renversé, pareil à certaine foi religieuse qui se tourne en fervente et furieuse irréligion. C'est pourquoi l'antipatriotisme ouvrier est, en temps ordinaire, bien plus tumultueux et bruyant, sinon plus dangereux, que l'irréductible et sec individualisme du bourgeois et de l'intellectuel. C'est pourquoi aussi, en temps de menaces et de guerre étrangères, quantité de gens du peuple — antipatriotes de gestes et de cris — se réveillent tout à coup vibrants de pure passion nationale, patriotes enragés et soldats héroïques.

Par suite de la complexité du régime économique de toute

grande nation, les paysans, — les agricoles chez qui est né le patriotisme primitif, — restent parfois ou reviennent à l'âpre et exclusif amour du champ, du domaine privé. Le sentiment de la possession, de la jouissance égoïste d'une terre ne s'élève plus à l'amour d'un territoire, d'un pays, d'une patrie. C'est le retour à l'individualisme le plus étroit et le plus avare, par arrêt de développement ou régression du sentiment originel.

Enfin, en face de l'internationalisme populaire ouvrier, il y a un internationalisme patronal et bourgeois qui ajoute à l'individualisme de groupe l'affreux individualisme personnel. Considérez seulement certains trusts industriels et surtout financiers. Le souci du gain, la cupidité directe et crue domine et dirige ces Internationales de riches organisées et puissantes. Le sentiment de la Patrie n'y compte que comme moyen de réclame pour le placement d'une marchandise ou d'un emprunt, à quoi la plupart emploient des politiciens et orateurs populaires à leurs gages directs ou indirects. Mais nous touchons là aux plus arrogantes et aux plus grossières des doctrines dont je vous parlais tout à l'heure; nous touchons au mélange de rêveries oiseuses et de mesures pratiques nécessaires qu'on brouille sous ce mot : *La Question Sociale*. C'est toutes les disputes du Socialisme et du Capitalisme, de l'Internationalisme et de la Patrie, que je ne vais pas aborder dans cette lettre.

§

Voilà donc comment se forme et se déforme le patriotisme, comment il varie dans les différentes classes d'une nation. Examinons-le de plus près, en lui-même, dans des individus.

Un ami me disait : — « J'aime mon pays d'un attachement « têtu et buté et sans réflexion ; je l'aime comme une brute... « Et je l'aime aussi autrement, ajoutait-il, d'un amour lucide « et nuancé, dans ses traditions, ses arts et ses mœurs, dans « toutes ses gloires, ses erreurs et ses malheurs ; je l'aime « comme on aime un magnifique produit de la Nature et l'œu- « vre glorieuse d'un patient, d'un héroïque et savant labeur « humain, comme le plus beau et le plus haut chef-d'œuvre de « tous les Arts ; je l'aime encore comme une personne. Son « nom : la France, fait rayonner, devant mes yeux, le plus lu- « mineux et le plus chéri des visages... »

Voilà un patriotisme achevé. Sans rien perdre du jet primi-

tif, il a épanoui sa forme particulière chez un individu particulier. Il aurait pu, chez tel autre, prendre tel autre caractère individuel, en restant tout aussi ferme et aussi plein. Mais, sous toutes les variétés, des plus simples aux plus riches, le patriotisme élémentaire s'y découvre intact et identique. Et ce n'est que cet attachement têtu, cet amour de « brute » dont parlait mon ami. Rudimentaire et insuffisant, soit ; mais il est la substance même, la génératrice, la source jaillissante unique. Ce farouche amour amorti ou épuisé, toute espèce de patriotisme disparaît.

Et voici, mon ami, le point délicat et qui nous sépare. Ce fonds originel du patriotisme en fait un sentiment tout à fait à part, extérieur à tous les autres, sévère et dominateur. Un patriotisme attendri, trop attentif à l'individu, humain au sens où vous le rêvez, n'est pas du patriotisme ; c'est justement le sentimentalisme vague et incontinent avec quoi le confondent ou que s'appliquent à lui substituer ceux qui manquent du ferme sentiment de la Patrie... L'amour de la Patrie n'a rien d'une effusion du cœur, charité, compassion d'une certaine humilité, rien des tendresses de famille : conjugales, filiales, maternelles ou paternelles, rien de l'amitié ni des transports passionnés des amants. Il est, au contraire, une sorte de discipline spontanée de défense et de roidissement contre toutes ces affections et réactions ordinaires de notre quotidienne sensibilité, un arrêt de tous ces mouvements : élans ou défaillances. Cet amour sans pair et sans similaire est avant tout une tension d'énergie, une exaltation durable de volonté et de fierté si haute qu'elle peut surmonter et régir tous nos tressaillements et réflexes individuels et jusqu'à l'aveugle instinct de conservation. Un autre caractère qui distingue encore et isole cet amour, c'est la façon obscure dont il subsiste en nous, en temps de paix, et l'éclat souverain avec lequel, aux heures de crise, il se révèle et règne tout à coup. Au cours du train-train de l'existence, tous nos autres sentiments se déploient ensemble ou l'un après l'autre, dans leur plénitude, emplissent nos réflexions et nos discussions ; nous vivons continuellement leurs joies ou leurs peines violentes ou douces, et leurs drames se jouent entre les individus sans agiter d'une ride la paix du monde... Au contraire, dans ces mêmes jours glissants de paix publique, le patriotisme se rétracte, semble inerte et

comme évanoui ; on le porte en soi sans y penser, sans même le sentir. On n'en parle à peu près jamais, sauf les gens du peuple, à cause des tirades toutes faites, couplets et refrains, qui traînent dans leur langage et dont l'usage a effacé tout relief, tout sens vif. Et ces sortes d'échos sont peut-être une nécessité, le moyen par quoi se conserve dans l'âme populaire la vie sourde d'un sentiment inactif. Dans les milieux plus cultivés, c'est un manque de tact et de bonne éducation que d'afficher ses sentiments patriotiques ou simplement que de les affirmer en termes trop nets. Là aussi règne un langage conventionnel et amorti.

Il résulte de ces habitudes qu'en dehors des querelles politiques et de parti et de l'antipatriotisme de doctrine, il est tacitement convenu que tout le monde aime sa patrie suffisamment et comme il faut, chacun à sa façon... Chacun s'attribue et attribue à son prochain un honorable et très satisfaisant patriotisme. En quoi beaucoup se trompent et sur autrui et sur soi... Mais on évite de se heurter et les rapports sont plus faciles...

C'est dans cette molle confusion que, la guerre éclatant soudain, une explosion de patriotisme actif et vif jette une lumière violente et fait de l'ordre. Spontanément les compatriotes se rangent, se pressent en deux groupes inégaux, bien tranchés et distants. En dépit des discours, des unions verbales, c'est dans la nation comme une coupure en pleine chair. Les amitiés privées se relâchent, se suspendent. Des relations soudaines ou nouées à peine s'établissent ou se resserrent. On se recherche, on se lie pour des raisons, des affinités nouvelles. Il semble que la source ordinaire des courants sympathiques et attractifs se soit fermée et qu'une autre s'ouvre. C'est une autre harmonie, un autre accord, d'autres vibrations très simples, très profondes et toutes puissantes qui ébranlent à l'unisson et font se répondre les nerfs et les âmes de ceux qui, au péril de la nation, se maîtrisent, se raidissent et se redressent.

§

Regardez bien, mon ami, et vous verrez qu'il y a en nous deux champs distincts de sensibilité : l'un très profond qui n'entre en activité qu'aux heures graves de crise et de guerre, c'est le champ de la sensibilité nationale, domaine exclusif du

seul patriotisme; — l'autre plus étendu, plus superficiel et plus excitable, et d'une activité continue, c'est le champ de la sensibilité individuelle, celle de tous nos instants et de toutes nos affections et passions intimes et domestiques, comme de nos sentiments les plus vantés d'Art, de Morale et d'Humanité. Or on compte, mon ami, des citoyens qui n'ont pas cette double sensibilité, à qui le champ profond manque, et, avec lui, toute réaction spontanée de patriotisme. Ils n'ont en toute circonstance que leur sensibilité de tous les jours, de parent, d'amant et d'ami, d'intellectuel ou d'artiste, d'individu humain pitoyable à tout individu humain, sensibilité qui peut être très riche, très délicate, mais qui est unique. Ceux-là ne pourront jamais vibrer à l'unisson des autres, au diapason de guerre. Ils ne perçoivent pas l'harmonie nouvelle qui monte de cette seule sensibilité profonde que la guerre exalte et qui leur manque. Et c'est pourquoi la guerre, en dehors de toutes les distinctions, classe immédiatement les citoyens en deux groupes étanches : ceux qui ne sentent que l'individu et ceux qui sentent la Patrie.

Au village où me surprirent les hostilités, un jeune charretier dont j'avais remarqué l'adresse au travail et qui venait d'achever ses deux ans de service fut appelé avant la mobilisation, à la fin de juillet. Un gendarme lui apporta la dépêche, à sa charrue, en plein labour.

— Ah! monsieur! me racontait le lendemain la fermière, si vous l'aviez vu, le brave petit, quand il est entré, tout pâle, dans la maison et qu'il me dit : « — Je viens de ramener mes « chevaux à l'écurie. Je suis rappelé; c'est la guerre; il faut « que je parte tout de suite... » — Il prit ses vêtements, en disant encore : — « Et puis, *ils* nous en ont trop fait!... » — Et d'un seul coup il enleva sa veste de travail... J'étais restée saisie, muette, à le regarder; mais en voyant ce geste, je ne sais pas pourquoi, monsieur, les larmes me sont montées aux yeux, tout d'un coup...

Qu'avait-il donc de singulier et de si expressif, ce geste bref, pour faire pleurer cette paysanne?... Qu'y reconnut-elle ?... Et pourquoi, dès qu'elle l'eut évoqué à mes yeux, ai-je compris et immédiatement senti son émotion? Quel mystérieux accord entre nous trois?... Abandon instantané du gagne-pain, de la maison, de la famille pour la Patrie, acceptation sans

un mot et volontaire du sacrifice illimité, fierté de son pays et de sa race, confiance et foi en eux, voilà ce qu'avait exprimé le geste du petit charretier, et ce qu'avait perçu tout à coup, sans qu'elle s'en rendît compte elle-même, le cœur de cette bonne Française... Et voilà, sans le savoir encore, tout ce qu'elle me communiquait.

Vous saisissez dans cet humble exemple le frémissement contagieux de la sensibilité nationale et son empire sur la sensibilité individuelle.

Ces deux sensibilités se combattent et se réfrènent. Un physiologiste dirait qu'elles s'inhibent. Il s'engage toujours en effet, quand toutes deux s'émeuvent à la fois, une lutte plus ou moins dure et dont l'issue est incertaine et variable au cœur des citoyens. Chacune y peut triompher ou fléchir tour à tour. Il en coûte au plus ferme un effort, une tension pour maîtriser ses mouvements d'affections et d'émotions naturelles, égoïstes ou charitables, ses effusions ordinaires d'humanité et de pitié. Tous n'arrivent pas à les maîtriser.

— « Ah ! Je ne suis pas héroïque, me confiait une mère. Quand mon fils est au repos, je me tiens encore ; mais quand je le sais dans les tranchées, j'ai beau faire... je suis au-dessous de tout !...

Elle se comparait à une de ses amies, mère excellente et Française exemplaire, de qui elle admirait et enviait la fermeté morale. Mais quel courage aussi, et quel juste sentiment de la Patrie, dans ce seul hommage rendu et cette humble confession de sa propre faiblesse !

Ainsi ceux mêmes qui ne sont capables que du moindre patriotisme s'appliquent à se vaincre ; chacun éprouve qu'il mérite ou démérite selon que l'emporte en lui ou cède la sensibilité profonde nationale. Ils savent tout mesurer et se juger eux-mêmes, selon l'esprit et les valeurs de guerre. Voilà encore ce qui distingue et sépare les deux groupes.

Ne parlons pas de ceux qui proclament leur indifférence patriotique et s'en font gloire ; ni de ceux qui ne s'en soucient et ne s'en aperçoivent même pas. Ne considérons que les meilleurs, ceux qui s'aperçoivent, au moins, de leur discordance avec nombre de leurs concitoyens, s'en inquiètent et se révoltent. Esprits distingués souvent, parfois même supérieurs dans leurs tâches pacifiques, mais caractères faibles que la

guerre désempare, ils se croient ou veulent se croire, et se disent pénétrés eux aussi du souci et de l'amour de la Patrie. Et c'est un spectacle psychologique curieux et éminemment instructif de voir avec quel effort, douloureux souvent, et quelles ruses vis-à-vis d'eux-mêmes, ces esprits se travaillent pour trouver dans leur champ de sensibilité exclusivement individuelle, le seul dont ils disposent, des émotions qui soient nationales et patriotiques. Ils en trouvent cependant. Tel l'aveugle-né se compose des sensations de couleurs... Leur psychologie éclaire à la fois la nature intime et inaltérable du patriotisme, et ce sentimentalisme mol et louche qu'on cherche à lui égaler ou insidieusement à lui substituer.

§

Tous les faits sanglants d'une guerre, les ruines et les deuils que nécessitent et en quoi s'extériorisent, pendant toute la durée de la lutte, le salut et l'honneur de la Patrie, ne font qu'irriter et blesser la sensibilité individuelle. Plus elle est rare, diverse et riche chez ceux qui n'en ont pas d'autre, plus leur souffrance se multiplie et s'aiguise. Chaque accident, chaque épisode, la seule appréhension d'une bataille frappe comme un coup distinct et tranchant leurs nerfs à vif. En dépit des paroles qui passent sur leurs lèvres, au fond de leurs cœurs, défaites et victoires se confondent en un même effroi, une même angoisse ; ces distinctions gênantes ou toutes verbales ne font qu'effleurer leur esprit. Ce qui s'enfonce cruellement en eux et y reste fiché, c'est toujours l'horreur d'une masse innombrable de victimes humaines, de corps pantelants qu'ils évoquent un à un et qu'ils dénombrent indéfiniment... Et ce n'est dans leur âme qu'un déchirement de pitié sans cesse répété et redoublé. Ils pleurent les soldats tombés au feu, comme n'importe quelle victime inoffensive et plaintive. Par leurs larmes, ils se dépriment, et diminuent ceux qu'ils pleurent. Tous les combattants leur apparaissent tels que des enfants contraints ou affolés qu'on offre en quelque sacrifice monstrueux... Ils ne voient dans le « champ d'honneur » que les détails matériels et précis d'un effroyable charnier... C'est partout et toujours le massacre des Innocents... S'ils apprennent, par exemple, en même temps, quelque dure victoire, quelque résistance héroïque et le prix sanglant qu'elles ont coûté, ils ne retiennent que ce prix affreux et ne peuvent évo-

quer nos troupes que dans des visions épouvantées de débâcle et d'holocauste... Jamais, après la première angoisse, ne s'élève dans leur âme, derrière leur douleur, au-dessus de la cruauté des pertes, quelque fierté de succès ou de courage, l'âpre joie nationale et tonique qui seule donne la force d'endurer cette cruauté. Au fond, l'idée de vaincre ou de s'avouer vaincu, d'appartenir à l'une ou l'autre des deux nations ne les transporte pas de passions violemment contraires. Autant que le désir de vaincre, ils ignorent la volonté tendue et dure, l'exaltation froide qui refuse de subir un vainqueur. La grandeur de l'effort guerrier à tous les degrés de la hiérarchie, de l'action et de la simple endurance guerrière, et la fierté qu'ils inspirent leur échappent, échappent du moins à leurs cœurs et à leurs nerfs. Ils peuvent en apprécier plus tard les exposés historiques, les récits littéraires et les épopées, jamais ils ne palpiteront de leur réalité vivante et présente. A chaque instant, pour quiconque sent vraiment cette grandeur et cette fierté, leur langage même élogieux détonne et choque, fait l'effet d'une ironie ou d'une injure ; à chaque instant, un cri, un geste, une réflexion trahit leur foncière épouvante et leur répulsion foncière pour toutes ces choses de volonté, de force, de gloire et de sang... Car elles ne se peuvent sentir et juger que dans cette sensibilité profonde et nationale qui leur manque, et qui, devant le spectacle des pires hécatombes et des pires détresses, est notre seul soutien intérieur contre les défaillances. Et c'est ainsi que leur pauvre sensibilité individuelle, livrée à elle-même sans contre-poids ni frein, s'exaspère et s'affole !

Je sais un savant distingué, de valeur reconnue et de haute situation parmi ses confrères, esprit ferme dans sa profession en temps de paix, qui, depuis la guerre, reste durant des heures enfermé dans son cabinet de travail à relire et éplucher les journaux, et que sa famille effarée entend crier tout seul d'une voix rageuse : — « C'est trop d'horreur, trop d'hor-« reur ; il faut que cela cesse, que cela cesse, que cela cesse... » — Et il trépigne et il crie !...

Quoi qu'ils disent tous ou répètent, ils ne désirent et n'appellent qu'une chose : la Paix ! — « Pitié, pitié, pitié !... » pour l'Humanité et pour leur propre supplice. Voilà leur cri sincère, et qu'ils retiennent et qu'ils trahissent. Et tout

leur être profond criera ainsi, jusqu'à cette paix, où ils trouveront le repos et l'oubli, quelle qu'elle soit ! Ils se sentent si écrasés, si démunis devant la guerre qu'ils ne peuvent concevoir — bien loin d'en éprouver eux-mêmes — aucun intérêt, aucune passion, aucune volonté qui la calcule, qu'elle exalte et qui la soutienne. Elle est pour eux une sorte de cataclysme sismique aveugle et mondial, en dehors et au-dessus de la puissance des hommes, devant quoi tous n'ont qu'à tomber à genoux et prier les dieux ; — et, s'ils ne savent plus ou s'y refusent, — qu'à s'appeler entre eux, se secourir et gémir ensemble... C'est ainsi qu'ils subissent la guerre, sans l'accepter ni la supporter un seul jour.

Les caractères faibles n'ont pas d'orgueil ; et la plupart ont une vanité qui se cabre à la moindre piqûre. La vanité est un sentiment étroitement individuel et personnel. Et voilà encore un trait ordinaire des gens du second groupe. La vanité les empêche de s'avouer à soi-même leur infirmité, ce manque de volonté et de résistance morale dont ils ont la confuse conscience et l'envie irritée... Ils retiennent d'instinct le cri secret de tout leur être à quoi aboutissent, malgré eux, tous leurs propos. Tout en laissant percer aux yeux un peu clairvoyants leur torturant désir de renoncement national et de paix, ils ne s'appliquent qu'à le cacher. Ils n'usent des ressources de leur intelligence que pour justifier leurs impressions toujours amères, désespérées et désespérantes. Car, dans ce classement en pessimistes et optimistes qu'un langage courant et impropre a fait des citoyens pendant la guerre, ils sont les pessimistes désignés et les plus acharnés à leur mal. Ce pessimisme agressif et raisonneur n'est que le besoin et l'effort de déguiser ce désir de paix rapide en un souci passionné de la patrie, en une intelligence critique et supérieure des événements, en une perspicacité qu'on ne trompe pas.

Et c'est ce pessimisme lui-même, mélange composite et instable d'angoisses, de pitié, et aussi de vanité, qu'ils prendront pour l'amour poignant de la Patrie et qu'ils appelleront, hélas ! leur patriotisme !... Comment arrivent-ils à se tromper à ce point ?... D'abord par l'excès de leurs angoisses et de leurs pitiés. Leur émotivité n'ayant jamais été mise à pareille épreuve, secouée par tant de deuils atroces et tant de morts violentes autour d'eux, il leur semble que leurs apitoiements

et leurs déchirements incessants, ajoutés un à un et totalisés, deviennent, par leur nombre, autre chose que de la charité individuelle ; il leur semble que son intensité et, pour ainsi dire, sa quantité change la nature de leur douleur, et qu'ils souffrent pour la Patrie... Ils ne s'aperçoivent pas qu'au contraire, cette pitié effrénée et gémissante pour les victimes s'élève et crie éperdument contre la patrie même, contre ces sacrifices et ces affres qu'elle coûte. Ils ne peuvent même pas imaginer son amour, la fermeté de ce sentiment qui permet de supporter ces cruautés et d'en maîtriser la douleur... Perpétuellement affaissés et sans ressort, jamais, même tout bas, ils ne s'avoueront humblement : — « Je n'ai aucune résistance morale. » — Ils penseront : — « Je passe la limite humaine de la souffrance. » — Au rebours de cette mère qui se reprochait sa faiblesse et ses transes maternelles et qui disait : — « Quand mon fils est aux tranchées, je suis au-dessous de tout », — eux, supputant le chiffre des pertes d'un engagement ou les risques de quelque manœuvre, et sentant le cœur leur manquer, ils disent : — « C'est la fin de la France. » — Chaque fois qu'ils s'évanouissent, c'est leur pays qui succombe.

Mon ami, de même qu'il y a deux sensibilités, il y a aussi deux échelles, deux tables de valeurs qui leur correspondent : celle du temps de paix et celle du temps de guerre. Elles ne se suppléent pas, elles se remplacent. En guerre, la table du temps de paix est comme une monnaie qui n'a plus cours. Immédiatement la table de guerre surgit toute formée de la sensibilité nationale. Dans ce champ profond toutes choses et les plus ordinaires prennent une valeur nouvelle et se rangent dans un ordre nouveau ; et cet ordre spontané reste incommunicable et incompréhensible à ceux qui n'ont qu'une sensibilité individuelle. Car n'ayant aussi qu'une seule table de valeurs, ils continuent de tout évaluer au taux de paix ; ils continuent de classer les hommes selon le luxe et l'agrément de l'esprit, selon l'ardeur de compassion, la richesse d'émotions morales et artistiques, selon tout ce qu'eux-mêmes placent très haut et préfèrent. Or ce qui prime tout autre qualité, c'est la puissance de décision, la volonté lucide et tenace, la capacité de prendre une résolution réfléchie et, malgré les nerfs, de s'y tenir ; c'est la maîtrise de soi, le caractère, la trempe...

Voilà ce qui, au temps de péril et de luttes, fait le prix

moral des hommes. Voilà aussi ce qui manque le plus à maints esprits affinés et brillants. Ces vertus sans charme ont quelque chose d'arrêté et de dur qui s'oppose même à leurs vives qualités, à tout ce qui les attire et les séduit. Elles ne leur inspirent qu'une estime verbale et une aversion réelle. Au fond, ils se savent gré de ne pas les avoir, au prix des séductions qu'elles leur coûteraient... Mais ils sentent que l'atroce guerre élève et met en lumière toutes ces vertus déplaisantes et déprécie les leurs, en voile le prestige et le lustre. Nombre d'entre eux ont du talent et un renom mérité dans les sciences ou les arts ; ils sont l'élite choyée du temps de paix ; ils éprouvent donc que la guerre les a soudain destitués de leur rang, leur a fait perdre la vedette au profit d'esprits qu'ils avaient l'habitude de négliger ou de situer très au-dessous d'eux... Et ils l'éprouvent très amèrement... Et il y a de cette amertume dans le pessimisme agité qu'ils appellent leur patriotisme ; il y a, mêlée inséparablement à leur pitié humaine et à leur souffrance de cœurs tendres, une souffrance cuisante de vanité dépossédée qui se rebelle.

La guerre les relègue dans leur mérite propre, dont elle accuse violemment l'ordre et les limites; ils sentent seulement qu'elle les écarte et les abaisse... C'est sans doute une gloire double et très précieuse, pour qui s'est illustré dans la Science, les Lettres et les Arts, que de pouvoir servir avec distinction à la guerre, moins encore, que de valoir aux tranchées autant qu'un maçon ou un homme de peine qui se bat bien, que d'avoir simplement leur endurance. La résistance physique qu'on fait servir est une vertu. Mais on peut avoir honoré son nom, honoré même son pays par son œuvre de temps de paix, et être impropre au moindre service de guerre. Il faut savoir le souffrir de bonne grâce. Cela n'empêche pas de garder le juste orgueil de sa situation et de son mérite particulier, et d'admirer comme il convient, c'est-à-dire sans réserve, en toute humilité et sans trace d'humiliation jalouse, le mérite militaire, celui des soldats et celui des plus hauts chefs.

Voilà justement ce que beaucoup ne peuvent pas faire. Ils cèdent, sans bien le savoir, au besoin de ressaisir leur supériorité, leur vedette de temps de paix... Ils se replient en soi; et, n'y trouvant toujours que du luxe d'esprit, et une

sensibilité toute de Charité, d'Humanité et d'Art, ils exaltent ces finesses, ces émotions pacifiques, amollissantes et souvent intempestives, les dressent contre les rudes vertus de discipline et de guerre qui les offusquent, et les ramassent en une illusion de patriotisme douloureux et supérieur, arbitre et dispensateur de toute supériorité...

§

Voilà, mon ami, les raffinements, altérations et substitutions plus ou moins conscientes avec quoi on brouille la notion directe du patriotisme. Elles peuvent séduire des âmes tendres. Les grandes chimères hostiles et mortelles à tout patriotisme vrai y sont en germe ou épanouies : Religiosité humanitaire, Bien en soi, Pacifisme... Ce n'est en réalité que la tyrannie anarchique et aveugle des réflexes de la sensibilité individuelle sans frein ni retenue,... souveraine en toute circonstance, en tout temps et en tout lieu... C'est l'absence totale d'une sensibilité profonde du Pays, de la Cité et de la Nation...

Or c'est là, dans cette sensibilite profonde nationale, qu'on trouve le frein naturel de l'autre ; c'est là que nous pourrons retrouver notre patriotisme actif et toutes nos valeurs françaises. Assez et trop longtemps nous n'avons fait, pour des mirages de Liberté, de Fraternité et de Justice en soi, pour la conquête chimérique de ces Absolus, nous n'avons fait que raffiner et exalter les seules vertus et pêle-mêle le désordre et l'égoïsme de la seule sensibilité individuelle. Pour notre salut la guerre a réveillé notre sensibilité nationale. Ne la laissons plus se rendormir, s'évanouir presque, comme nous l'avions fait... Un peu plus tard, qui sait si cette même guerre eût pu la ranimer au cœur de la race dévirilisée?... Qui sait si le peuple vivant de France ne fût pas tombé à ce point de faiblesse et de décomposition individualiste où le croyait déjà déchu le délire des Allemands?... Ces ivrognes de la Force se sont trompés sans doute ; mais ils ne se trompaient pas sans apparence, et ils n'étaient pas seuls... Maintenant qu'ils fléchissent sous notre dure résistance, plusieurs viennent à nous qui nous estimaient comme eux... N'ayons pas l'air de le soupçonner, mais ne l'oublions jamais pour ne pas courir de nouveau le même risque mortel!...

Il faut assidûment et sans trêve, dans la sécurité de la

paix, entretenir et cultiver la sensibilité nationale d'un peuple, la défendre de tout engourdissement pour garder le patriotisme pur : sentiment simple, entier et dominateur.

Ici comprenons nous bien, et que je ne termine pas cette lettre sur un malentendu. Il ne s'agit point de comprimer jusqu'à la réduire à son tour la sensibilité individuelle, de condamner chacun à un raidissement perpétuel contre toute affection, toute émotion tendre ou délicate, toute douceur et même contre toute faiblesse ; il ne s'agit pas de vivre les longs jours heureux de la paix dans une tension d'âme et un régime moral de guerre. C'est à peu près hors nature. Les peuples qui se guindent à cette rigueur, qui se cloîtrent dans cette exaltation farouche et exclusive de la sensibilité nationale, font des peuples forcenés, nations de conquête, de proie et de cruauté, qu'on craint et qu'on déteste, et dont la destinée est de mourir de leur excès de force et quelquefois de mort violente... C'est sans doute la destinée de la présente Allemagne... Mais les peuples entraînés à l'erreur contraire, qui s'abandonnent aux seuls élans de la sensibilité individuelle, aux chimères commodes et platoniques de Bien idéal, de Droit pur et de Beauté, dans lesquelles cette sensibilité se magnifie, risquent aussi la mort violente et souvent en ont une pire...Ils forment des nations aimables et faciles qu'on caresse et qu'on méprise, puis qu'on dépouille ou qu'on partage, qu'on prend ou qu'on achète... Quelques soubresauts épars de sensibilité nationale peuvent attester le sang d'une vieille et noble race. Un vainqueur les réprime ou les châtie comme des révoltes d'esclaves ou des écarts de bête vicieuse... C'est alors la soumission totale ; on s'en remet au maître de tout soin d'ordre et de défense ; et, sous sa protection, on prospère dans la servitude ; on y trouve sa richesse, sa joie, sa gloire... Et c'est pire que l'égorgement.

Voilà, mon ami, les deux erreurs et leurs conséquences qu'il faut éviter à tout prix. Que faire ?... Se garder d'abord de croire qu'il existe une échelle humaine de valeurs, invariable et absolue... Entretenir incessamment en nous un patriotisme franc, achevé, confiant en soi, sûr d'être obéi à son heure, qui commande à nos affections, et qui, maître de soi, se commande à lui-même... Cette maîtrise seule le distingue assez du patriotisme allemand, — fureur despotique qui ne se

possède pas. Il faut cultiver en nous les deux sensibilités, individuelle et nationale, et les discipliner l'une par l'autre. Le peuple de France, de fonds si pratique et si vigoureux, d'une spiritualité à la fois si frémissante et si raisonnable, avec l'expérience de ses incomparables traditions, doit, entre tous, réaliser cette harmonie d'une humanité ornée, vivant dans la discipline et la puissance.

ALFRED BOUCHINET.

KŒNIGSMARK

(*Suite*[1])

—

Nous revenions maintenant vers l'aile gauche du palais, la grande-duchesse, Mélusine et moi. Il était environ six heures. La journée s'annonçait comme très chaude. Un rose soleil d'été montait sur ce cataclysme.

Mélusine était venue nous retrouver dès le début de l'incendie. Elle avait, jusqu'à cette heure, aidé la grande-duchesse à s'occuper des pompiers et des soldats blessés, qu'on avait transportés dans la salle des fêtes.

Aurore marchait sans mot dire, et, chargés nous-mêmes de trop de pensées, nous respections son silence.

Soudain, elle releva la tête, et, en souriant, me désigna quelque chose, dans le ciel pur, déjà blanchi de chaleur.

Un oiseau, venant de l'est, passait au-dessus de nos têtes. Son vol était cahoté ; il s'élevait, retombait, comme ceux qui, comme la caille et la perdrix, ont des ailes trop courtes.

Il disparut vers la gauche, dans le fond du jardin anglais, du côté de la Melna.

Un autre, puis un autre passèrent et disparurent au même endroit. Puis, successivement, il en passa une vingtaine.

— Les premières draines, dit Aurore. Elles vont aux sorbiers de la Melna.

Nous étions arrivés devant ses appartements.

— Ma pauvre Mélusine, dit-elle, tu n'en peux plus. Va prendre un peu de repos. Moi, je vais dans ma cabane de verdure, essayer de me distraire avec ces oiseaux.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 467, 468, 469, 470 et 471.

— Je puis bien venir, dit Mélusine.

— Non, non, répondit la grande-duchesse. Raoul Vignerte m'accompagnera. J'ai à lui parler. Mais toi, je te l'ordonne, va te reposer. Fais-moi seulement descendre mon fusil et des cartouches. Prête le tien à Vignerte, qui a le sien là-bas, sous les décombres du château.

Mélusine nous quitta. Elle semblait véritablement morte de fatigue et d'émotion.

Nous prîmes par un chemin détourné pour arriver, sans effaroucher les draines, au pavillon de verdure où j'avais eu ma première entrevue avec la grande-duchesse de Lautenbourg. Au-dessus des haies de sorbiers, on voyait par moment une draine s'élever, comme pour guetter, et, rassurée, se reposer.

Quand nous fûmes dans la chambre de verdure, je pensai qu'il fallait faire des espèces de meurtrières, car le bois était là extraordinairement fourré, et le feuillage nous entourait d'une muraille fraîche, quasi opaque.

La grande-duchesse ne parut pas s'en préoccuper.

Elle avait gardé, durant le parcours, un silence continu. Une résolution dure se lisait sur son visage. Moi non plus, je ne parlais pas. Que lui aurais-je dit ? Et nos pensées, en cette heure tragique, n'étaient-elles pas les mêmes ? A quoi bon les échanger ?

Soudain l'expression fixe qui contractait ses traits perdit un peu de sa raideur. Elle se mit à parler à voix basse. J'étais vraiment ahuri de ce bizarre entretien, de cette non moins bizarre idée de venir, en un tel moment, chasser ces oiseaux, dont elle était en train de me dépeindre les habitudes.

Son fusil chargé était sur ses genoux, et voici ce qu'elle me disait, avec un sourire singulier qui me fit à cet instant craindre que cette nuit n'eût eu sur sa raison une influence fatale.

— Les draines. Tu les connais bien, de grosses grives. Mais qui passent plus tôt. Ce sont des oiseaux difficiles à chasser, contre l'apparence, très traîtres, au fond. On les sait près de soi, comme nous les savons en ce moment. On ne les voit pas. On les devine. Il faut tirer au jugé. Moi, j'ai l'habitude. Ains si je te dis : tire, en te montrant la direction, tu tireras, sans t'occuper du but. Tu iras voir, et il y aura une draine à terre.

Elle baissa la voix. Cette voix se fit sifflante. Le bras tendu, elle me désignait un point, un imperceptible bruissement de feuilles dans l'épaisse charmille.

— Tire, ordonna-t-elle. Tire donc.

— Mais, dis-je déconcerté, je ne vois pas bien...

— Maladroit, murmura-t-elle. Ce sera donc moi.

Elle épaula et lâcha son coup de fusil.

Une détonation, un cri épouvantable, atroce. Je tremblai comme tremblaient encore les branches que le plomb venait de balayer.

Appuyée sur son canon fumant, la grande-duchesse me dit avec son sourire pâle :

— Va voir...

En chancelant, j'obéis; je traversai la charmille.

Derrière, dans une mare de sang que buvait la terre, le visage littéralement haché par la charge de plomb qu'elle avait reçue presque à bout portant, Mélusine de Graffenfried se tordait dans les convulsions de l'agonie.

— Quel horrible malheur! criai-je d'une voix blanche.

La grande-duchesse venait de traverser la charmille. Un œil de Mélusine était crevé, l'autre fixait Aurore avec une expression folle d'épouvante et de souffrance.

Aurore la regarda froidement et murmura la phrase d'Hamlet après le meurtre de Polonius :

— *J'aurais voulu que ce fût quelqu'un de plus puissant.*

Dans un terrible hoquet, Mélusine expirait.

Un moment, la grande-duchesse resta immobile. Ses traits étaient d'une dureté implacable, qui me fit peur. Elle voyait sans un frisson l'œil vitreux de la morte la regarder.

— Rentrons, dit-elle enfin. Il faut prévenir au palais de ce nouveau malheur.

Elle prit entre mes doigts tremblants le mince fusil finement damasquiné qui avait été celui de Mlle de Graffenfried et le posa à côté du cadavre.

Puis, d'un pas alerte, elle partit, m'ayant fait signe de demeurer.

Resté seul auprès de la morte, je n'osai d'abord la regarder. Où donc, mon Dieu, le beau teint mat, l'ovale du visage, les yeux languissants : une infâme bouillie sanglante, emmêlée de terre et de cheveux.

D'horribles insectes verts déjà tournoyaient autour de ces misérables débris. Je coupai une branche de noisetier toute feuillue et me mis en devoir de les écarter, à peu près comme chez nous les vieilles pâtissières foraines écartent les mouches de leur éventaire avec un plumeau de papier.

La grande-duchesse fut bientôt de retour. Mme de Wendel, deux ou trois dames de la cour, la femme de chambre de Mélusine arrivaient avec elle, se lamentant. Elle, toujours maîtresse d'elle-même, donnait des ordres. Le corps de Mélusine, posé sur une civière, fut ramené au palais.

Comme nous arrivions, nous vîmes le grand-duc venir au devant du triste cortège. Il était en train de visiter les blessés de la nuit quand on le mit au courant du nouveau malheur qui venait de frapper la cour de Lautenbourg.

Il accourait, visiblement ému.

— Ah, Madame, dit-il en serrant la main d'Aurore, quel déplorable accident !

— Le hasard a de ces fatalités, Monsieur, répondit avec une admirable gravité la grande-duchesse.

— Mais comment cela a-t-il pu se produire ?

— Le sais-je, Monsieur ? répondit Aurore. Je n'en suis pas à vrai dire mieux au courant que vous ne pouvez l'être vous-même des origines de l'incendie de cette nuit.

Le coup était droit : le grand-duc ne baissa pas la tête.

— Vous avez raison, qu'importe comment, puisque le triste résultat n'est que trop réel. Permettez-moi de me joindre à vous pour pleurer l'immense perte que vous faites en Mlle de Graffenfried.

— Immense, Monsieur, en effet, répondit Aurore, et c'est pourquoi je ne veux pas tarder à vous remercier, puisque c'est grâce à vous qu'elle n'est pas tout à fait irréparable. Aviez-vous donc quelque triste pressentiment de ce qui est arrivé, le jour où vous avez décidé de mettre en la personne de M. Vignerte un second confident à ma disposition ?

Frédéric-Auguste se mordit les lèvres. Mais sa réponse fut terrible.

— Je sais, Madame, que vous appréciez hautement les services de M. Vignerte, et vous m'en voyez ravi. Si l'affreuse fin de Mlle de Graffenfried m'affecte tant, cependant, en ce qui

vous concerne, c'est que je sais qu'il est des choses pour lesquelles une femme est irremplaçable.

Entre ces deux êtres, un tel assaut de prévenances empoisonnées avait pour moi quelque chose d'effrayant. De Kessel, M. de Wendel, tous les autres y assistaient sans pouvoir s'en figurer tout le tragique. J'étais à la fois fier et épouvanté d'être dans une telle confidence. Le souvenir de M. Thierry me traversa l'esprit. Je lui avais promis de ne jamais me laisser mêler aux affaires intimes des souverains de Lautenbourg !...

Je ne savais ce que je devais le plus admirer, de la courtoisie terrible du grand-duc ou de la hauteur froide de la grande-duchesse. Sous l'ignoble trait qu'il venait de lui décocher, je craignis une seconde de la voir chanceler, se départir de son calme. Il n'en fut rien, et sa riposte fut supérieure à l'attaque.

— Irremplaçable ! Monsieur, vous l'avez dit. Aussi n'est-ce pas dans la pensée qu'il pourra remplacer Mélusine que je vous demande de laisser M. Vignerte à mon entière disposition. Je compte au contraire sur son dévouement pour m'aider à conserver le plus vivant possible le souvenir de notre chère morte, et celui des événements de cette tragique journée.

Elle ajouta :

— M. Vignerte se trouve actuellement privé de domicile du fait de l'incendie. Vous trouverez bon qu'il reçoive à partir d'aujourd'hui mon hospitalité.

Le grand-duc s'inclina.

— Il en sera fait, Madame, suivant votre désir. Puisse cette société vous apporter un peu de l'apaisement si nécessaire à votre santé morale, après les dures épreuves que la volonté du Tout-Puissant a daigné nous imposer.

Là-dessus, il prit congé.

Dans le boudoir de la grande-duchesse, transformé en chapelle ardente, la bière disparaissait sous une avalanche de roses et d'iris de Circassie, entre des coupes où fumaient des pastilles d'encens.

Aurore avait voulu rester seule avec moi pour veiller son

amie morte. Les gens qui se présentèrent timidement, il faut voir comme ils furent reçus.

Vêtue d'une tunique arménienne noire, elle récitait à demi-voix les belles prières orthodoxes.

Je n'avais pas fermé l'œil depuis deux jours. Vers minuit, exténué, brisé, je m'assoupis dans mon fauteuil.

Quand je rouvris les yeux, la grande-duchesse était debout près de moi. La lumière des grands cierges mettait à son visage des ombres tremblantes et douces.

La main sur mon front avec un sourire triste, elle murmura :

— Tu succombes de fatigue. Va dormir, ami, pauvre ami dont j'ai pu douter.

Faiblesse des forces humaines. Le sommeil m'a ravi cette nuit que j'eusse pu passer tout entière auprès d'elle, au milieu de l'odeur instigatrice des fleurs funèbres, dans cette atmosphère de cercueil, dont on peut tout attendre.

Je couchai dans la chambre de Mlle de Graffenfried. La vieille servante idiote vint, en maugréant, changer les draps de la morte.

★

Ce fut le mardi, 28, qu'eurent lieu les obsèques de Mélusine. Le grand-duc, la grande-duchesse et le duc héritier suivirent à pied le corbillard, dont toute la flore embaumante du Daghestan cachait le suaire blanc.

J'étais perdu dans la foule des officiers, des fonctionnaires du palais, des notables de Lautenbourg. Un escadron du 7e hussards, sur l'ordre de la grande-duchesse, rendait les honneurs. Sur l'ordre du grand-duc, le glas de la cathédrale rythmait de ses coups sourds et espacés la marche du cortège.

Un grand vieillard, visage ascétique à la de Moltke, dans les plis brillants d'une antique redingote, venait devant, accompagné d'un lieutenant à figure maussade et rogue, portant l'uniforme bleu des hussards de Brunswick, et c'étaient MM. Richard et Albrecht de Graffenfried, père et frère de la défunte.

Quand le cercueil pénétra dans le temple de la Siegstrasse,

un immense froid s'empara de mes vertèbres. J'eus une sorte d'horreur à penser qu'elle, Mélusine, dont le corps voluptueux eût eu un si grand besoin de la molle pompe catholique, appartenait à la religion réformée.

Je n'avais jamais pénétré dans un temple. C'est un endroit terrible. Ici les larmes mêmes n'osent surgir, de peur d'être instantanément congelées.

Son corps maigre émergeant d'une espèce de chaire roulante, dans son bizarre accoutrement de vénérable de quelque loge maçonnique, le pasteur Eigenschenck parla. De l'Ecriture, je ne sais pourquoi, il avait pris pour thème l'épisode de la fille de Jephté. Rien ne convenait moins à la mémoire de la défaillante morte que le rappel du sacrifice de cette morne et dure juive.

Une demi-heure, avec toute l'ardeur que pourrait avoir un professeur de mathématiques démontrant les trois cas d'égalité des triangles, le pasteur parla.

Lorsqu'il commenta la phrase célèbre : *Frappe ce sein qui pour toi se découvre*, mes yeux se portèrent sur la grande-duchesse. Je vis qu'elle pleurait.

Des automobiles nous conduisirent du temple à la gare. Le cercueil fut hissé dans un wagon, avec les pauvres fleurs déjà toutes fripées.

De retour au palais, dans la galerie des glaces, aussi déserte à cinq heures du soir qu'à minuit, je tombai sur le lieutenant de Hagen. Il était pâle et semblait me guetter.

— Monsieur, me dit-il à voix basse, je vous ai attendu deux heures, avant-hier, au pont de la Meilleraie.

J'avais, je l'ai dit, oublié complètement notre petit rendez-vous. Je le lui avouai très franchement.

— Puis-je espérer qu'après ceci, vous n'aurez plus d'aussi fâcheux oublis ? murmura-t-il avec la même douceur.

En parlant, il effleurait ma joue du gant qu'il tenait de la main droite.

J'eus de la peine à ne pas répondre par un solide soufflet. Son calme feint me sauva.

— Monsieur, lui dis-je, je serai demain matin à six heures à vos ordres.

— Réglons, s'il vous plaît, tout de suite les conditions, me

dit-il. Pas de témoins, personne, naturellement. Mais vous êtes l'offensé. Quelle arme choisissez-vous ?

Moins excité que je ne l'étais, cette question m'aurait jeté dans un grand embarras. Je n'hésitai pas :

— Celle-ci, répondis-je en tirant de ma poche le browning de la grande-duchesse.

Il réprima un mouvement de surprise.

— Ce n'est peut-être pas très régulier, dit-il. Mais qu'importe, entendu. Sept coups, à volonté, à partir du signal. Et pour la distance?

— Dix pas, répondis-je, dans l'insouciance la plus absolue de ce que je disais.

Il eut un pâle sourire :

— Alors, c'est à mort. Qu'il en soit fait, monsieur, selon votre volonté.

Et il me quitta,

Je trouvai la grande-duchesse dans sa chambre. Je n'y étais plus rentré depuis le drame. Elle me fit signe de m'asseoir et ne me parla pas. Peu à peu, l'obscurité tomba autour de nous. La veilleuse qui brûlait devant l'icône se fit rose. La guzla de Mélusine gisait encore sur le tapis. Nos pensées étaient les mêmes. Elles se reportaient à cet autre bel instrument de volupté qui, à l'heure présente, déjà en proie aux mystérieuses transformations de la terre, lui aussi, ne vibrerait jamais plus.

★

A quelles heures Aurore dormait-elle ? Mélusine seule l'a su. Nous entendîmes les oiseaux s'éveiller dans l'aube. Le brusque pépiement des pinsons et des moineaux succéda au triste chant du rossignol. Oiseaux, vous entendrai-je vous éveiller demain ?

Je compris qu'il était temps. Rompant avec l'étiquette :

— Permettez-moi de vous quitter, dis-je à Aurore. Je suis fatigué.

Elle me regarda d'un air de reproche. J'eus l'impression qu'elle pensait : Mélusine, elle, n'était jamais fatiguée.

Ah ! si elle savait, me dis-je. Et j'eus, une seconde, la tentation de tout lui raconter.

Je rentrai dans ma chambre, pour en sortir quelques ins-

tants après, prenant la précaution de passer par la cour d'honneur pour que, de sa fenêtre, elle ne pût m'apercevoir.

Il était à peine cinq heures quand j'arrivai au pont de la Meilleraie. Cette heure de répit me sembla toute une éternité de bonheur. Jamais la nature ne m'avait paru si belle, jamais je n'avais tant aimé la vie, qu'en ce moment où je pensais que j'allais peut-être la quitter.

A l'épée, je savais que de Hagen était un des meilleurs tireurs de la garnison. Il était aussi de première force au pistolet, et moi, mon éducation se bornait à avoir, pendant mes périodes d'instruction comme officier de réserve, brûlé deux ou trois douzaines de cartouches de revolver.

Accoudé à la balustrade, je regardai au-dessous de moi la Melna bondir parmi les roches. De petites truites d'argent sautaient hors du flot écumant. Je me rappelai celles que j'avais pêchées, dix ans plus tôt, dans le gave d'Ossau, entre Laruns et Pont de Béon.

Où allait cette rivière ? Dans l'Aller, qui se jette dans le Weser, qui se jette dans la mer du Nord, qui communique avec la Manche, qui est un bras de l'Atlantique, qui reçoit l'Adour, où se jette, près du bleu bourg de Peyrehorade, le gave de Pau, grossi du gave d'Ossau. Petites truites allemandes, petites truites françaises. Pensées puériles qui servent, quand on va mourir, à remonter le cours de la vie, à lier entre elles les époques qui se disjoignent.

— Je vous demande pardon, Monsieur le Professeur, de vous avoir fait attendre. Mais il n'est pas tout à fait six heures.

De Hagen. Je ne l'avais pas vu venir. Je ne pensais presque plus à lui.

Nous nous saluâmes.

— J'ai avec moi, m'expliqua-t-il, tout ce qu'il faut pour se battre sans témoins.

Il avait tiré de sa poche un stylographe et du papier.

— Le browning étant l'arme choise, dit-il, j'ai apporté le mien. Nous pourrons tirer les armes au sort, si vous le désirez. Mais je crois que c'est inutile, le modèle est le même. En attendant, voulez-vous me faire l'honneur de signer ceci.

Il avait pris soin de rédiger un acte, en mon nom et au sien,

où les deux adversaires reconnaissaient d'avance que tout s'était passé loyalement.

— Au cas où il arriverait un malheur, c'est pour éviter tout ennui au survivant, crut-il bon de m'expliquer.

On ne pouvait être plus protocolaire.

J'étais curieux cependant de savoir comment serait commandé le feu. Je ne pus m'empêcher de le lui avouer.

Il eut un sourire plein de suffisance.

— J'ai aussi prévu cela, répondit-il.

Ce disant, il déployait du papier qui contenait un réveille-matin.

— La sonnerie est montée pour six heures dix, m'annonça-t-il. Vous pouvez vérifier. Quand elle retentira, nous pourrons tirer, avec faculté de changer de place. D'ailleurs, c'est mentionné dans le procès-verbal.

Je ne savais vraiment ce qui l'emportait dans cette façon de procéder, du tragique ou du ridicule.

De Hagen comptait les pas.

— Huit, neuf, dix. Monsieur le Professeur, vous êtes un peu plus grand que moi. Mesurez à votre tour, si vous voulez, nous ferons la moyenne.

— Inutile, dis-je, cette distance me convient.

Il s'inclina, tira son browning de sa poche.

— Six heures sept, dit-il. Nous pourrions prendre place.

Je mis mon pied sur la raie qu'il avait tracée en premier lieu. Nous étions maintenant face à face.

Le réveil était placé sur la balustrade du pont, son cadran visible pour nous deux. Le tic-tac, aigre, perçait le mugissement sourd de l'eau.

Je regardai mon adversaire. Ses yeux, baissés comme ceux d'une jeune fille, fixaient mes pieds.

Six heures neuf.

— Il attend la sonnerie, et moi je regarde l'aiguille, pensai-je. Si le réveil allait sonner plus tôt !

Soudain, je vis de Hagen relever la tête; son beau calme l'abandonna. Une expression terrifiée envahit son visage.

Je me retournai, sans songer que ce geste pouvait me coûter la vie. Au même instant, le réveil sonna, d'une sonnerie stridente, qui ne s'arrêtait plus.

La grande-duchesse Aurore était derrière moi.

Alors je compris pourquoi le lieutenant n'avait pas tiré.

Aurore était maintenant entre nous deux.

— L'un de vous peut-il, Messieurs, m'expliquer la raison de cette curieuse mise en scène? demanda-t-elle froidement.

Elle n'eut pas de réponse.

Le procès-verbal rédigé par Hagen était placé sous le réveil. Elle s'en saisit.

— Je comprends, dit-elle après avoir lu. Des brownings. Monsieur Vignerte, vous faites un bien mauvais usage des objets que je vous confie. Et vous, lieutenant de Hagen, mes compliments. Vous êtes d'une ingéniosité étonnante.

Sa voix, jusqu'ici ironique, se fit très dure :

— Si c'est votre façon, Messieurs, de me prouver un dévouement dont vous m'avez l'un et l'autre rebattu les oreilles, sachez que je ne la goûte que médiocrement. Monsieur Vignerte, vous êtes étranger, et, partant, excusable d'ignorer la législation d'ici sur le duel. Mais vous, lieutenant, vous la connaissez.

De Hagen baissa la tête.

— Vous savez notamment qu'un officier du 7e hussards ne doit pas se battre sans avoir obtenu l'agrément du Colonel. Pour avoir enfreint ce règlement, le lieutenant Techner a été puni, il n'y a pas un an, de trente jours d'arrêts de forteresse. L'avez-vous oublié?

De Hagen ne répondit pas.

— Vous allez rentrer vous mettre en uniforme, Monsieur de Hagen; de là, vous vous rendrez au quartier, et vous vous y tiendrez à la disposition du major de Haugwitz jusqu'à ce que vous soient notifiés, par la voie du rapport, les quinze jours d'arrêts auxquels, en considération de vos services, je limite votre punition. Vous pouvez disposer, Monsieur. N'oubliez pas votre réveil.

Le lieutenant de Hagen fit demi-tour, après avoir salué son colonel.

VIII

Par la fente grise de notre abri, où pénétrait maintenant l'air froid du matin, une forme noire se montra.

— *Mon lieutenant, mon lieutenant, il est cinq heures.*

C'était le soldat de l'escouade de garde que j'avais chargé à tout hasard de nous réveiller.

— Dans une demi-heure l'attaque, dit Vignerte. Sortons, j'achèverai dehors cette histoire. Elle touche d'ailleurs bien près de sa fin.

Toutes les étoiles s'étaient éteintes. Une seule vacillait encore, très bas, vers l'Orient, à l'endroit d'où, dans une heure, la chasserait le petit jour.

Nous nous étions installés sur une corniche, au flanc du ravin ; de là nous dominions la ligne de la compagnie. Nous devions y être à merveille pour suivre les péripéties du coup de main qui allait se tenter.

A notre côté, rectangle obscur de branchages morts, il y avait une humble tombe de soldat. Je pus lire sur la petite croix de bois blanc ces mots déjà lavés par la pluie :

« Mohammed Beggi ben Smaïl, soldat au 2e tirailleurs, mort pour la France le 23 septembre 1914. Priez pour lui. »

J'ai rarement vu quelque chose de plus poignant que cette petite croix demandant naïvement une prière chrétienne pour le pauvre soldat musulman.

Vignerte regardant en face de nous guettait le moment où l'obscurité pâlissante lui permettrait d'examiner le paysage. Mais il ne le pouvait encore. C'est à peine si, au bas du ciel, se distinguait la ligne noire des hauteurs occupées par l'ennemi.

Par delà Hurtebise et Craonne, dit-il, par delà Laon, Sains-Richaumont et Guise, par delà la Capelle et cette forêt du Nouvion où nous chargèrent les cuirassiers blancs, ma pensée bien souvent s'envole vers les sablonneuses plaines du Hanovre, vers Lautenbourg où j'ai laissé Aurore. Qu'y devient-elle dans sa chambre, parmi ses fourrures et ses pierreries ? Qu'ont-ils pu faire d'elle, mon Dieu !

Quand, après la scène du pont de la Meilleraie, nous regagnâmes le palais, elle ne m'adressa pas la parole. Nous déjeunâmes ensemble. Puis, elle se mit à disposer dans les vases de lourds iris noirs et des nigelles blanches.

Vers dix heures, elle appela une femme de chambre.

— Mlle Marthe est-elle là ? demanda-t-elle.

Sur une réponse affirmative, elle dit :

— Faites-la entrer.

Mlle Marthe venait chaque année à cette époque présenter à la grande-duchesse les mille charmants bibelots de la saison parisienne. Un peu du parfum du boulevard de la Madeleine entra avec cette fine et jolie fille.

— Vous avez fait bon voyage, mon enfant? demanda Aurore.

— Je suis arrivée hier soir, Madame, répondit la jeune fille. Excusez-moi de venir sitôt déranger votre Altesse, mais je suis obligée de repartir ce soir.

— Que m'apportez-vous de beau cette année?

Mlle Marthe retira de ses cartons les petits bijoux de l'industrie parisienne, les éventails de tulle, les sacs à main de velours et de moire, les minuscules boîtes à timbres, à poudre, à mouches, tout ce menu luxe près duquel les autres ont figure de parvenus.

— Laissez-moi tout cela, dit Aurore. Vous direz à Duvelleroy qu'il s'arrange. Il me faut pour novembre un éventail de Watteau ou à la rigueur de Lancret; je le veux quand j'arriverai à Paris.

— Votre Altesse l'aura, répondit avec assurance la jeune fille.

— Parfait. Vous prenez ce soir l'express de cinq heures. Je vous garde à déjeuner. Vous me raconterez un peu ce qui se fera l'hiver prochain, rue de la Paix.

Tout le long du repas, j'admirai l'aisance simple avec laquelle elle répondait, cette petite Parisienne, aux questions de la grande-duchesse. J'étais fier de ma jolie compatriote, en voyant Aurore, si pleine de morgue envers les femmes de Lautenbourg, traiter celle-ci comme une égale. Mais avec quelle ferveur je contemplais surtout la maîtrise de cette princesse qui, après trois jours et trois nuits de nature à briser un homme énergique, trouvait le moyen de discuter avec nonchalance les mille petits détails de la mode de Paris.

— Alors, vous me conseillez toujours Carlier?

— Oui, Madame. C'est encore ce qu'il y a de mieux comme chapeaux.

— Laurence n'est plus rue des Pyramides. Elle a monté un grand bazar rue Auber. J'irai peut-être y faire un tour.

— Que votre Altesse y aille, sans plus. Laurence, c'est

surtout une maison d'exportation. Elle fait la plupart de ses affaires avec les commissionnaires étrangers.

J'étais heureux de ce bavardage, de cette note futile et claire intercalée au milieu d'événements tragiques qu'elle me faisait presque oublier.

Vers trois heures, la grande-duchesse remit à Marthe une enveloppe.

— Voici pour votre voyage, ma chère petite. Je ne veux pas vous faire manquer votre train. Une auto va vous conduire à votre hôtel, et de là à la gare. J'ai été très satisfaite. Pensez à mon éventail. Allons, au revoir. En novembre, j'irai vous faire une visite.

Quand le petit rayon de soleil se fut éclipsé, la grande-duchesse resta un moment songeuse, maniant les bibelots dispersés à travers la chambre, puis elle me dit :

— Monsieur Vignerte, j'ai une nouvelle d'importance à vous apprendre.

Je répondis par un avide regard d'interrogation.

— J'ai donc l'honneur de vous informer, continua-t-elle, que je viens de recevoir une lettre, une lettre de M. de Boose.

Et comme je m'étonnais :

— Pensez-vous, me dit-elle, que cette gentille Marthe ait fait le voyage de Paris pour m'apporter uniquement les babioles — d'ailleurs charmantes — de Duvelleroy ?



Vendredi. Huit heures du soir.

Nous venions de finir de dîner. Un valet de chambre entra, porteur du courrier du soir — une dizaine de lettres — qu'il remit à la grande-duchesse.

— Tu permets, ami? me dit-elle.

Elle regardait, l'un après l'autre, les cachets des enveloppes. Puis, elle en ouvrit une.

— C'est cela, dit-elle après avoir lu.

Elle me tendit la lettre.

C'était une demande de subvention d'une société philanthropique de Hambourg. On avisait la grande-duchesse d'une kermesse au profit des crèches ouvrières pour le lundi suivant.

— Nous irons, dit Aurore simplement. C'est le signal convenu avec de Boose.

Depuis deux jours, je savais tout. Elle m'avait dit comme quoi elle avait écrit, dès que je lui avais remis le document découvert dans les *Petermanns Mittheilungen*, au baron de Boose, au Congo. Quels arguments avait-elle pu faire valoir auprès de cet homme, je ne l'ai jamais su. Toujours est-il que la lettre apportée par Marthe avisait la grande-duchesse qu'il venait de quitter l'Afrique. Maintenant, il était arrivé à Hambourg. Nul doute qu'il n'eût à faire des révélations d'importance.

— J'y ai mis le prix, murmura Aurore avec son pâle sourire.

— Nous irons demain, reprit-elle.

Elle me regarda, réfléchit un moment, puis me dit :

— Ami, tardivement peut-être, il me vient des scrupules, j'abuse de ton dévouement. Sais-tu que tu es embarqué dans une redoutable histoire ?

— Et vous ? lui dis-je.

— Moi, c'est différent. Je lutte pour ma liberté, qui m'est plus que la vie. Et puis, malgré tout, je suis la grande-duchesse de Lautenbourg, et surtout la princesse Tumène. Derrière moi, il y a le Czar, toute la grande Russie. On peut y regarder à deux fois. Mais toi, ami, songe à Cyrus Beck, songe à Mélusine. Pourquoi, à quoi te sacrifierais-tu ?

Il y avait un tel reproche dans le regard que je lui lançai, qu'elle, l'altière, la méprisante altesse, baissa la tête.

— Pardon, murmura-t-elle.

Puis elle dit :

— Eh bien, c'est entendu. Nous partons demain. Sonne. Je veux donner les ordres nécessaires.

Je pressai une sonnette électrique. Des pas retentirent. On frappa à la porte.

— Entrez, dit Aurore.

La porte s'ouvrit.

— Ah ! murmura simplement la grande-duchesse.

Le lieutenant de Hagen venait de paraître sur le seuil.

Il était un peu pâle, raidi dans l'attitude du garde à vous, la main droite au kolback dont la jugulaire de cuivre était passée sous son menton crispé.

— Lieutenant de Hagen, vraiment! dit Aurore qui s'était ressaisie, depuis quand les officiers aux arrêts ne restent-ils plus à la cidatelle?

De Hagen, immobile et froid, se taisait.

— Me ferez-vous la grâce de m'expliquer, Monsieur... Vos arrêts n'ont pas cessé, que je sache?

— Ils ont cessé, Altesse, murmura de Hagen.

— Ils ont cessé? s'écria la grande-duchesse. Devenez-vous fou, Monsieur de Hagen!

— Non, Altesse, dit le petit lieutenant, d'une voix basse et obstinée. Mes arrêts ont cessé depuis ce soir.

— Cessé! clama Aurore, hors d'elle-même. Savez-vous, lieutenant, à quoi vous vous exposez à poursuivre cette plaisanterie? Savez-vous qu'une seule chose, une seule, peut interrompre des arrêts infligés par moi?

— Je le sais, Altesse, dit de Hagen.

— Et que cette chose est...

— Est la Guerre, acheva le lieutenant.

Cela peut vous paraître invraisemblable: au milieu des drames successifs dont la cour de Lautenbourg venait d'être le théâtre, les grands événements de la dernière semaine de juillet nous avaient passé à peu près inaperçus. Nous avions bien prêté quelque attention à la note serbe, mais, depuis la nuit de la salle des Armures, rien n'avait plus existé pour nous que les faits que je vous ai rapportés, rien, ni ultimatum autrichien, ni *Kriegszustand* allemand, rien, dis-je. Et maintenant, ce mot, si simple : la Guerre.

Anéanti, je regardai de Hagen. Il avait troqué sa pelisse rouge contre le dolman de campagne, gris vert.

Surmontant son étonnement pour retrouver le plus de froideur possible, Aurore demanda :

— La Guerre, vraiment, Monsieur de Hagen, et avec qui?

— Ce soir avec la Russie, Altesse, probablement, dit le petit lieutenant, et demain sans doute avec la France. Le grand-duc, arrivé il y a une heure de Berlin, a apporté avec lui l'ordre de mobilisation du corps d'armée.

Aurore alla à la fenêtre, l'ouvrit toute grande. Il faisait une chaleur lourde.

— Et le grand-duc, lieutenant, vous a sans doute chargé de venir m'aviser de cette importante nouvelle... Je ne vois

pas, en ce cas, l'utilité de vous être fait accompagner par les quatre hussards que j'aperçois en bas, à la porte.

De Hagen rougit violemment, puis il pâlit.

— Altesse! murmura-t-il.

— Quoi? dit-elle avec hauteur.

— Je suis chargé d'une autre mission. Vous m'excuserez...

— Allons, allons, lieutenant, ne tremblez pas ainsi. Si vous n'êtes pas capable même d'énoncer ce dont il s'agit, vous n'aurez jamais la force de l'accomplir. Parlez donc, je suis prisonnière dans le palais, n'est-ce pas?

— Oh! Altesse, s'écria de Hagen, comment avez-vous pu penser... Moi, accepter...

— De quoi s'agit-il alors?

Le lieutenant tourna sans mot dire les yeux de mon côté.

— Madame, dis-je en m'avançant, ne vous mettez pas l'esprit à la torture. Mais vraiment, Monsieur de Hagen, il est si simple de dire que vous êtes chargé de m'arrêter.

Il y eut un silence.

— Est-ce vrai, Monsieur? dit la grande-duchesse.

De Hagen baissa la tête.

— Pouvez-vous me donner la raison de cette arrestation?

— Madame, dit de Hagen, qui reprenait un peu d'aplomb, je ne suis qu'un soldat, j'obéis aux ordres que je reçois, sans les discuter. Mais il est aisé de comprendre : M. Vignerte est Français, et de plus officier. La France mobilise contre nous. Des avions français ont, paraît-il, déjà bombardé...

— Vous êtes soldat, Monsieur, et vous obéissez aux ordres que vous recevez, interrompit la grande-duchesse. C'est très bien, mais cet ordre-là, pouvez-vous m'assurer que vous ne l'avez pas sollicité ?

De Hagen ne répondit pas, mais le regard de haine qu'il me lança était suffisamment explicite.

La grande-duchesse me dit brusquement :

— Habillez-vous.

Elle-même mettait un grand manteau sombre. Puis elle alla à son secrétaire, je la vis y fouiller, prendre divers objets qu'elle glissa dans les immenses poches de son vêtement.

— Monsieur de Hagen, dit-elle, en redescendant, c'est à la citadelle que vous devez conduire M. Vignerte ? A quelle heure ?

— Il faut qu'il y soit à dix heures, Altesse.

Alors, avec un sourire d'un infini mépris, elle lui mit la main sur l'épaule :

— Ainsi, dit-elle, tu as pu te figurer une seconde que j'allais te laisser l'écrouer !

Une majesté écrasante était dans son regard, dans sa stature, dans sa parole ; je vis le lieutenant baisser la tête ; il tremblait de tous ses membres.

— Ludwig de Hagen ! poursuivit-elle. Un jour, voilà quatre ans, j'appris qu'un officier du 7e hussard avait joué, avait triché. C'était pour lui le déshonneur et la mort. Le lendemain, les dettes de cet officier étaient payées, l'affaire était étouffée, et lui-même, pris par moi comme officier d'ordonnance, étonnait toute la garnison par son étrange et rapide fortune. On en fit des commentaires que j'ai méprisés. Tu sais, toi, qu'il n'y a eu, dans mon geste, que le désir d'arracher à l'infamie un homme jeune, brave, porteur d'un grand nom, et que je croyais loyal.

Celui-ci, dit-elle en me désignant, par contre, non seulement ne me devait rien, mais encore par des soupçons injustes, je l'ai tout d'abord chargé d'indifférence et de mépris. Il ne s'est pas rebuté. Il a, dans l'ombre, travaillé pour moi. Ce qu'il a fait, il n'en connaît peut-être même pas encore toute l'importance. Il savait en tout cas qu'il risquait sa vie. — Et maintenant, c'est l'homme qui me doit tout qui vient pour arrêter celui à qui je dois tout.

Des larmes coulaient sur le visage du petit hussard.

— Que voulez-vous que je fasse ? murmura-t-il d'une voix tremblante et rauque.

— Que tu paies la dette que tu as contractée à mon endroit, répliqua Aurore. Le jour en est venu, et je ne peux pourtant pas te plaindre de t'en être mis toi-même dans le cas.

— Ordonnez, dit-il, j'obéirai.

— Descends, et commence par renvoyer ces soldats. Trouve un prétexte qui ensuite ne te gêne pas.

— Maintenant, dit-elle, quand il fut de retour, va dans la remise. Il y a encore des chauffeurs. Fais sortir la grande *Benz* grise, avec le plein d'essence, phares éteints, et conduis-la toi-même en bas. Il est neuf heures moins vingt ; sois là à moins dix.

Ayant déployé sur la table une carte routière, Aurore la regardait : « C'est évidemment plus court par Aix-la-Chapelle et la Belgique, murmura-t-elle, mais je connais mieux la route de Wiesbaden et de Thionville. »

— Es-tu prêt? me demanda-t-elle.

— Qu'allez-vous faire? interrogeai-je.

— Te reconduire en France, donc.

Elle ajouta :

— J'ai mis dans la poche de ton pardessus de l'argent et un revolver : avec cela on va partout.

Ami, Aurore était bien belle alors. Si vous aviez pu la voir ainsi, vous excuseriez l'émotion qui à cette minute brise ma voix.

Un ronflement sourd retentit sous la fenêtre. La *Benz* était là.

— Viens, dit Aurore.

Au même instant, de Hagen rentrait.

Comme sa morgue têtue était loin, maintenant. Il se laissa tomber aux genoux de la grande-duchesse.

— Partir, vous partez, avec lui, pour toujours, murmura-t-il, dans un sanglot.

Elle le regarda avec plus de douceur.

— Ayant eu cette idée, Monsieur de Hagen, dit-elle, vous n'en avez que plus de mérite d'avoir obéi. Sachez donc que je ne pars pas. Je suis liée à ces lieux que je déteste par la tâche qu'il m'y reste à accomplir. Mais, pour l'instant, mon devoi est de sauver celui qui a tout sacrifié pour moi.

— Ah! merci, merci, dit le jeune homme.

— Attendez encore pour me remercier, dit-elle. Monsieur de Hagen, vous avez sur vous, je présume, votre carte d'identité et votre ordre de mobilisation?

Il se releva en chancelant.

— Mon ordre de mobilisation? répéta-t-il, très pâle.

— Oui, dit-elle avec calme, faites-moi le plaisir de les remettre à M. Vignerte. D'ici la frontière, nous pouvons être arrêtés. e sais bien que je n'aurai probablement qu'à me nommer our avoir finalement raison. Mais nous pouvons tomber sur es consignes stupides. Il ne faut pas perdre du temps. Le eutenant de Hagen passera partout. — Allons, vite.

L'officier était d'une pâleur mortelle. Un combat atroce se livrait dans cette âme.

— C'est mon honneur que vous me prenez là, Madame, dit-il enfin.

— Je ne ferai jamais que reprendre ce que je vous ai rendu, Monsieur de Hagen, répondit impitoyablement Aurore. Mais il ne faut rien exagérer. Vous ne serez compromis que si vous le voulez bien. Je ne vous demande que deux choses, avertir seulement après dix heures que nous sommes partis, et vous arranger pour qu'on croie que nous avons pris la route d'Aix-la-Chapelle. Si le grand-duc a assez peu de vergogne pour faire jouer téléphone et télégraphe, il ne faut pas que ce soit dans notre direction. — Allons, au revoir; demain, à pareille heure, je serai de retour.

Elle lui tendit une main qu'il mouilla de ses larmes.

— Je puis compter sur toi, ami? dit-elle.

Etranglé par l'émotion, il fit signe que oui.

Emu moi-même, profondément, je m'approchai et offris aussi ma main à celui qui risquait tout à cette heure pour moi. Mais il se recula, et me répondit, avec un regard de haine indicible :

— Monsieur, je prie Dieu pour que nous nous retrouvions bientôt ailleurs.

Aurore haussa les épaules; je l'entendis qui murmurait quelque chose sur la stupidité des hommes. Mais elle était déjà dans l'escalier. Je la suivis, ayant jeté un dernier regard sur la chambre aux fourrures, aux pierreries, aux belles fleurs pâles...

— Monte, dit-elle à voix basse.

Je pris place dans le baquet de la formidable automobile. Nous démarrâmes.

Quand nous passâmes sur le pont de la Meilleraie, neuf heures sonnèrent aux clochers de Lautenbourg et à la vieille tour du château.



L'interminable ruban blanc de la route brillait doucement sous la lune. L'automobile y dévalait sans bruit avec une vitesse vertigineuse. Dans les virages, je sentais la prodigieuse sûreté de main de ma conductrice.

Tout cela s'était accompli avec une telle rapidité que, lorsque je revins à moi, nous avions bien déjà accompli une centaine de kilomètres. Alors la phrase d'Aurore : « Demain, à pareille heure, je serai de retour », revint à ma mémoire, et je songeai que, dans quelques heures, j'aurais quitté la grande-duchesse.

Je ne m'insurgeais pas. L'allure folle qui nous emportait développait en moi un engourdissement fatal où je découvrais une sorte de bien-être. Les bouquets d'arbres noirs, les ponts en dos d'âne sur les rivières d'argent gris fuyaient, fuyaient. Nous croisâmes une voiture chargée de foin : cinquante centimètres plus à gauche, c'eût été la mort. La mort, je répétai ce mot, je regardai le visage fermé d'Aurore; sur le volant roux ses mains gantées de clair mettaient de fines barres blanches.

Et puis, soudain, je pensai à la Guerre. C'était donc vrai? Comment allais-je trouver mon pays ? Mais, je l'avoue à ma honte, cette idée ne put retenir mon attention, tant l'ivresse de la vitesse me berçait, m'arrachait à moi-même. A cette heure, j'avais la plus sereine insouciance de ce qui pouvait encore m'arriver.

Un abat-jour carré rabattait la lumière d'une lampe électrique sur la carte routière, mais Aurore ne la consultait presque pas. Elle connaissait cette route à merveille. Je me rappelai qu'elle m'avait dit l'avoir faite nombre de fois, en allant aux eaux.

Elle savait, au moment voulu, contourner à point les villes, dont la lueur rouge grandissait, venait à droite ou à gauche, puis, dépassée, disparaissait. Trois ou quatre fois, elle me dit des noms : Cassel, Giessen, Wetzlar...

Cassel, Giessen, Wetzlar ! que m'importait?

Sous la lumière, près du spidomètre, une montre brillait. Mais je ne voyais pas les heures. Je ne pensais plus...

Sans ralentir, nous traversâmes une cité montueuse, avec des maisons perdues dans des entassements de verdure noire.

— Wiesbaden, murmura Aurore; ma villa, dit-elle, en passant devant une de ces maisons. Il n'est pas une heure. Nous avons bien marché.

Elle prit à droite, à un embranchement. Dans le lointain, à gauche, la lueur d'une grande ville éclaira le bas du ciel.

— C'est Mayence, dit-elle, et voici le Rhin.

A toute vitesse, nous traversâmes le fleuve sacré sur un

pont suspendu. Il coulait en bas en mugissant. On voyait, par endroit, dans des interstices de nuages, son écume verte.

A la sortie du pont, nous entendîmes vaguement un ordre, un *werda* rauque, puis, le bruit sec d'un coup de feu.

— Ils ont tiré, dit Aurore, nous nous rapprochons de la frontière. Il va falloir être un peu prudent.

Je regardai la boussole. Nous filions droit vers l'ouest. Le spidomètre marquait 105. J'eus, pour la première fois, un mouvement de stupeur.

Aurore le vit, et sourit :

— Entre Wetzlar et Wiesbaden, nous avons fait du 145, dit-elle simplement.

Bientôt, une nouvelle lueur rouge apparut à l'ouest.

— Thionville, dit Aurore. Cela doit être pourri de troupes.

A ma grande surprise, je vis qu'elle ne manœuvrait pas pour éviter la ville, comme elle l'avait fait jusqu'ici. En droite ligne, les phares maintenant allumés, nous marchions sur la place forte, dont les murailles montaient peu à peu dans le ciel.

L'automobile ralentissait. Des maisons, des faubourgs. Puis un *werda* impérieux : nous stoppâmes.

Une douzaine de soldats nous entouraient. Tous portaient l'uniforme gris vert, avec le casque encapuchonné.

— Vos papiers ! dit la voix rude du sous-officier.

— Je les montrerai à votre lieutenant, répondit Aurore, je vous prie d'aller le chercher.

Justement celui-ci arrivait. Une espèce de colosse blond, furieux d'être troublé dans son sommeil. Quand il aperçut des civils, il nous interpella sans mansuétude.

— Monsieur, dit la grande-duchesse sèchement, je vous demanderai d'abord d'empêcher vos soldats de donner des coups de crosse dans ma carrosserie. Ensuite vous voudrez bien regarder ceci.

En même temps elle faisait jouer sa lampe électrique, de manière à éclairer les armes de Lautenbourg, peintes sur la portière.

L'officier sursauta.

— Est-ce à Son Altesse la grande-duchesse de Lautenbourg Detmold que j'ai l'honneur...? murmura-t-il en se raidissant au garde à vous.

— A elle-même, Monsieur le lieutenant, répondit Aurore.

— Que Votre Altesse daigne m'excuser, dit l'autre abasourdi. Arrière, vous! criait-il en même temps à ses soldats dont il écarta violemment les plus rapprochés. En quoi puis-je être agréable à Votre Altesse?

— En ceci simplement, dit la grande-duchesse. C'est bien toujours le général von Offenbourg qui commande à Thionville? Je doute qu'en une nuit pareille Son Excellence se repose. Faites-moi conduire auprès d'Elle. Donnez-moi un de vos hommes, il montera dans l'automobile et nous montrera la route.

L'officier fit immédiatement le nécessaire, en s'inclinant très bas, regrettant que son service l'empêchât de nous guider lui-même.

Le Général commandant la Place n'était pas au Quartier. Nous finîmes par le trouver à la gare avec son état-major. Les quais de débarquement étaient noirs des troupes dont il surveillait les mouvements. Sur la place, un innombrable matériel d'artillerie dressait dans la nuit des silhouettes antédiluviennes. Il y avait là une impression de force et de puissance brutales qui me fit frémir.

Quand un officier d'ordonnance lui eut apprit la présence de la grande-duchesse, le général von Offenbourg s'empressa. Très beau dans la longue pelisse grise à collet ponceau, il s'inclinait devant Aurore en lui rappelant qu'il avait eu l'honneur de danser avec elle à Berlin. Mais il avait beau faire, il cachait mal l'étonnement que lui causait, à cette heure et en cet appareil, notre présence.

— Ne soyez pas trop surpris, général, dit Aurore en souriant. Dès que j'ai été avisée des grands événements qui se préparent par ici, je n'ai pas tenu en place à Lautenbourg. J'ai voulu admirer nos troupes à la frontière, et me voilà partie avec mon officier d'ordonnance : lieutenant de Hagen, du 7e hussards, dit-elle en me présentant.

Je saluai avec toute la raideur dont je suis capable.

— Altesse, s'exclamait von Offenbourg, pourquoi alors êtes-vous par ici! Rien de bien intéressant, le 16e corps est un rocher, il ne bouge pas. Mais que n'êtes-vous allée du côté d'Aachen?

— Vraiment, dit-elle, on me l'avait dit. Du côté d'Aix-la-Chapelle... ?

— Vous savez bien que toute l'armée se concentre par là, nous souffla le général.

— C'est vrai, dit Aurore. Mais la frontière belge ne m'intéresse pas : par contre, je ne me serais jamais pardonné de n'avoir pas vu, au matin de la Guerre, la frontière française.

— Je salue en vous l'intrépide colonel du brave 7e hussards, dit galamment von Offenbourg en lui baisant la main. Puis-je vous être utile?

— Naturellement, dit Aurore. Savez-vous que vos sentinelles m'ont arrêtée tout à l'heure sans aucun égard? Je vous demanderais bien une escorte, mais ma *Benz* serait obligée de beaucoup se fatiguer pour se mettre à l'allure de vos dragons. Qu'ils me conduisent jusqu'à la limite des postes, et donnez-moi un laisser-passer quelconque qui me préserve au retour de semblables désagréments. Dépêchons-nous, voici l'aube, et je veux voir le soleil éclairer en naissant le poteau frontière.

Le Général se fit apporter un laisser-passer.

— Là, dit-il en le paraphant. Vous avez le temps. Villerupt qui est, en France, à deux kilomètres des poteaux, est à peine à vingt kilomètres. Vous y serez avant une demi-heure. Mais n'espérez pas apercevoir les soldats français. Leur gouvernement leur a donné l'ordre de reculer à deux lieues en arrière de la frontière, pour éviter tout incident susceptible d'entraîner la Guerre, acheva-t-il avec un gros rire.

Encadrés d'un demi-peloton de dragons, nous sortîmes magnifiquement de Thionville. Quand nous eûmes parcouru deux kilomètres sur la route d'Audun-le-Roman :

— Ils sont bien gentils, me dit à l'oreille la grande-duchesse, mais ils deviendraient, à la longue, gênants.

Et elle donna à la voiture toute sa vitesse.

Derrière, dans le jour qui commençait à poindre, les dragons, littéralement semés, avaient, au bout d'une minute, disparu sur la route noire.

Le vent froid de l'aube glissait contre mes tempes. Maintenant une immense émotion me prenait, et vraiment, en cet instant, je n'ai plus pensé à cette femme à qui j'eusse tout sacrifié, que j'allais quitter pour jamais. Je regardais devant moi les petites collines qui naissaient une à une au jour. La prodi-

gieuse originalité de mon retour m'échappait et faisait place à un sentiment plus poignant et fort.

Il fut à son comble quand l'automobile ayant stopé avec une brusquerie qui faillit me précipiter sur le brise-bise, la grande-duchesse m'eût désigné, sans mot dire, à droite de la route, à dix pas de nous, le poteau frontière.

Haut de deux mètres, avec son côté noir et blanc à droite, bleu, blanc, rouge, à gauche, il était en cette minute quelque chose d'infiniment troublant.

Je regardai la grande-duchesse, et j'eus un grand bonheur à reconnaître sur ce visage fermé de l'émotion.

Il ne faisait pas encore tout à fait jour. L'automobile avait ralenti énormément. Il semblait qu'Aurore eût voulu me laisser contempler au passage les petites fleurs de la nuit que le vent faisait frémir aux pentes des ravines.

Et soudain, je saisis le bras de ma compagne. L'auto s'arrêta. En haut d'un coteau qui dominait la route, sur le ciel où il se profilait en sombre à moins de deux cents mètres, un cavalier, immobile, venait d'apparaître.

C'était un dragon français. On voyait le manchon jaune du casque, la flamme rouge et blanche de la lance. Puis il y en eut deux, puis dix, puis vingt, et ils s'avancèrent au petit galop à notre rencontre.

— Cette fois, dit Aurore en souriant, c'est toi qui vas leur parler.

Un officier était devant. C'était un grand jeune homme brun et pâle. La jugulaire barrait d'un trait d'or sa moustache noire. Ayant salué du sabre, il nous demanda notre permis de circuler.

— Monsieur, répondit la grande-duchesse, je préfère vous avouer que je ne possède rien de semblable, car je doute que vous veuillez vous contenter de ceci, qui m'a été délivré par le général allemand de Thionville, dit-elle en exhibant le laisser-passer de von Offenbourg.

Le jeune lieutenant eut un geste qui pouvait signifier que les circonstances ne prêtaient pas à la plaisanterie.

— Monsieur, reprit Aurore, après avoir, d'un regard, jugé de mon incapacité complète à fournir en ce moment un renseignement, il est des choses trop longues à expliquer, sur une route, d'automobile à cheval. Voici les faits : je suis la

grande-duchesse de Lautenbourg-Detmold. M. Vignerte, mon compagnon, est officier français, lieutenant comme vous. Je ne sais si, en France, on a déjà pris la précaution d'arrêter les Allemands. En tout cas, en Allemagne, on en use depuis hier ainsi vis-à-vis des Français. On voulait arrêter Monsieur ; je vous le ramène. C'est tout.

Et, semblant prendre en pitié l'extraordinaire suprise qui se peignait sur les traits du dragon, elle ajouta :

— Je dois peut-être ajouter, Monsieur, que je suis d'origine russe, afin que vous n'ayez plus à redouter ni moi, ni mon présent.

L'officier avait mis pied à terre. Il s'inclina respectueusement devant Aurore, qui venait de descendre avec moi de l'automobile.

— Lieutenant de Coigny, du 11e dragons, de Longwy, dit-il.

Je me présentai. Nous nous serrâmes la main.

— Vous revenez de loin, mon cher camarade. Qu'allons-nous faire de vous ?

— Vous avez bien un cheval à lui prêter, dit la grande-duchesse. Maintenant, si j'ai un conseil à vous donner, conduisez-le vite près de vos autorités civiles ou militaires. Il arrive d'Allemagne, il sait des choses qui pourront être utiles à ce pays où les fleurs sont jolies, mais où on me paraît se garder assez mal.

Elle regardait en disant ces mots un bouquet d'églantines sauvages qui pendaient le long de la ravine. M. de Coigny, en attirant à lui les branches les plus fleuries, fit une gerbe rose qu'il tendit à la grande-duchesse.

— Merci, Monsieur, dit-elle, avec un sourire charmant, au jeune homme que son incroyable beauté laissait fasciné. Voulez-vous être assez aimable pour faire ranger vos chevaux ? La route est étroite, et il faut que je fasse virer ma voiture.

Alors, j'éclatai en sanglots.

Toute mon indifférence de la nuit, toute l'émotion subite que je venais de ressentir en pénétrant en France, cela disparaissait, n'existait plus. Je ne pensais plus qu'à une chose : dans un quart d'heure, pour toujours, je l'aurais perdue.

M. de Coigny avait fait éloigner ses hommes. J'entendis la grande-duchesse qui lui disait, d'une voix si douce :

— Excusez-le, Monsieur, il vient de supporter des secousses nerveuses comme la guerre ne lui en apportera jamais.

Maintenant, je sentais sa main sur mon front.

— Courage, ami, disait-elle à voix basse, mais forte. Tu vas rentrer chez toi, dans ton pays, qui est beau et que j'aime. Il aura besoin de toi, car ce sera dur, plus dur que tu ne peux le croire. Mais tu connaîtras les belles choses, les chevaux au galop dans le soleil d'août, les enivrements sublimes, où on ne raisonne plus, tout ce par quoi enfin une femme comme moi peut regretter de n'être pas un homme.

Ce sera dur, dur. Mais là-bas, par delà les frontières, d'autres cavaliers se préparent, ceux qui ont des bonnets d'astrakan, qu'on appelle les grosses têtes, qui ont un sabre recourbé, un fouet de plomb, et qui chargent avec un cri si terrible : *Huâ, huà, huà,* que les plus courageux deviennent stupides et jettent leurs armes pour mieux fuir les cosaques de Tumène.

Songe que tu n'es pas à plaindre. Et réfléchis, si tu en veux la certitude, sur la destinée de celle qui va rentrer à Lautenbourg sans toi.

— Hélas, murmurais-je à travers mes larmes. Restez, ne retournez pas là-bas. Songez à ce qui peut vous attendre !

J'entendis sa voix devenir sifflante !

— Petit, petit, je croyais à mon contact que tu aurais fini par acquérir une idée de ce qu'est la haine. De Boose est de retour. As-tu donc oublié la cheminée de la salle des Armures, et les lettres du Congo, et toute la mystérieuse contradiction, et penses-tu qu'au moment où je vais percer le secret du crime, j'abandonnerai le criminel ?

Mes larmes redoublaient, et soudain je sentis une immense douceur baigner mon désespoir, tandis que sur mon front, une seconde, se posait un baiser...

Brusquement, je me dressai, poussant un cri terrible ; comme un fou, je me mis à courir sur la route jusqu'au moment où, ayant buté, je tombai tout de mon long dans le fossé.

Lorsque, hagard, brisé, je me fus relevé, l'automobile n'était plus, vers l'est, qu'un imperceptible point gris.

★

A Audun-le-Roman, où je fus vers sept heures, grâce au cheval qu'un des dragons de M. de Coigny avait mis à ma

disposition, une automobile fut immédiatement réquisitionnée et m'emporta vers Nancy.

Je m'étais attendu à trouver la mobilisation déjà ordonnée en France. Il n'en était encore rien. Alors le souvenir des formidables préparatifs que j'avais entrevus cette nuit et qui ne laissaient plus aucun doute devint pour moi la plus obsédante des pensées.

Je fus conduit sur le champ à la Préfecture et introduit auprès du Préfet. Je lui fis un récit aussi détaillé que possible de tout ce que j'avais pu voir et entendre. Il m'écouta avec la plus vive attention, prenant des notes. Quand je le quittai, il était en train de téléphoner à Paris les renseignements que j'avais pu lui fournir.

J'errai dans les rues de Nancy. Mon train partait à midi.

Trop énervé pour me reposer, j'entrai dans un café, place Stanislas. Ayant fouillé dans ma poche pour payer, j'en retirait le portefeuille qu'y avait mis Aurore. Jamais je ne m'étais trouvé aussi riche qu'en cette minute où l'argent, jadis tant désiré, n'avait quasi plus de prix pour moi.

Je passai dans une grande rue et m'arrêtai sans savoir devant un magasin. J'entrai et y achetai la tenue que vous me voyez encore, ne remarquant même pas, tant mon hébétude était grande, que la vareuse bleue avait remplacé, pour la tenue de campagne, le dolman noir à col rouge.

A midi, le train m'emportait vers Paris. Pour la première fois, je vis alors ces paysages que la retraite nous a rendus inoubliables : Dormans, avec son pont que nous avons traversé le 2 septembre, dans une tristesse que la date de Sedan faisait plus effroyable, la douce route de Jaulgonne, où nous avons poursuivi l'ennemi, Château-Thierry sur la Marne, avec son haut château ruiné, où, pour la dernière fois, nous avons pu dormir dans un lit.

Il était 5 heures 20 quand le train s'arrêta en gare de Château-Thierry. Ce fut là que j'appris la nouvelle de la mobilisation générale. Il était maintenant dressé, le mur de fer et de feu par lequel j'étais séparé de ma bien aimée souveraine de Lautenbourg.

Une pesante atmosphère d'orage régnait, sous laquelle le grand Paris était calme cependant, quand je débarquai à la gare de l'Est. O ville, j'avais jadis tant craint pour toi, quand

cette terrible minute viendrait, ton émotivité, ta passion, ce que peut contenir de brouillon l'enthousiasme. Et voici que cette heure avait sonné, et que le meurtre même n'avait pas réussi à troubler ton calme, le meurtre de celui qui prétendait, à son gré, maintenir la révolution ou la déchaîner.

Mon ordre de mobilisation avait disparu dans l'incendie du château de Lautenbourg, mais je m'en préoccupai peu, connaissant par cœur son contenu, et étant décidé à partir dès le lendemain matin pour Pau, rejoindre le 18e d'infanterie.

Dans une chambre d'hôtel, je revêtis mon uniforme, puis, descendant la rue Lafayette, je me dirigeai vers le centre de la capitale.

Les gens étaient plus fiévreux que bruyants. Beaucoup de soldats, d'officiers comme moi, déjà, mais tous avec à leur bras une mère, une femme, qui les regardaient avec un indicible mélange de fierté et d'émotion. Et moi j'étais seul, seul en ce soir tragique, plus seul encore dans cette ville que le soir où je l'avais quittée.

Où allais-je, je ne le savait pas encore. Mais je le compris mieux quand j'eus atteint la rue Royale avec ses terrasses éclairées et bondées de monde. Devant chez Weber, je pensai à Clotilde. C'est août, elle n'a plus son renard blanc. Elle doit porter une blouse de soie claire... Puis, le souvenir de cette fille me fit horreur.

Les verdures des Champs-Elysées commençaient à s'assombrir sous le ciel mauve. Je tournai à droite et pris les petites allées qui, avec leurs grands arbres et leurs casinos, font penser à une ville d'eau. Des automobiles s'arrêtaient en grondant devant des restaurants éclairés. Des chasseurs ouvraient les portières.

J'étais arrivé à l'avenue Gabriel, sombre comme un tunnel de feuillage. A pas lents, je la remontai. Une angoisse infinie secouait tout mon être. Bientôt, je vis des vitres briller.

Sur la porte d'un restaurant, je lus ce mot : Laurent.

Alors, je m'assis en face, sur le banc que je savais y être. A tâtons, mes doigts suivirent le rude dossier de bois, se heurtant, de ci de là, aux grosses têtes rondes et plates des clous.

Soudain, ils s'arrêtèrent. Ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Je me penchai et n'eus pas de peine, bien que la nuit fût tout à fait venue, à déchiffrer les trois signes, les trois

lettres, A.A.E., que la petite princesse Tumène avait jadis gravées là. »

ÉPILOGUE

— Mon histoire est finie, dit Vignerte.

Il se tut, et je respectai son silence. Puis peu à peu, nous sentîmes nos deux pensées se détacher du drame qu'il venait d'évoquer et se reporter sur celui qui allait maintenant se dérouler devant nous.

Il était six heures moins un quart. On ne voyait pas encore le jour, mais on sentait qu'il ne tarderait plus à naître. Derrière nous, en silence, les quatre hommes de liaison nous avaient rejoints, un par section.

Six heures !... L'heure prévue pour l'attaque...

Une minute, interminable, s'écoula. Puis un imperceptible coup de sifflet parvint à nos oreilles. La 22ᵉ quittait ses tranchées.

Il y avait environ trois cents mètres entre ces tranchées et la corne de bois que nos amis avaient pour mission de nettoyer. Trois cents mètres à franchir, en se défilant, la plupart du temps sur le ventre, un bon quart d'heure.

La nuit était froide, mais, au ciel gris, de fins nuages, déjà cuivrés vers l'est, faisaient prévoir une belle journée.

Ce sont des instants tragiques que ceux qui se déroulent dans une semblable attente. Cependant aucun de ceux qui ont réchappé de la terrible chose n'a jamais regretté de les avoir vécus.

Soudain, un coup de feu, sec, au fond de la vallée. Puis deux, trois... Un petit poste allemand qui donnait l'éveil, mais trop tard à en juger par le temps écoulé : les nôtres devaient être sur eux.

Alors, sur notre droite, comme une toile métallique qu'on déchire, la fusillade se déchaîna. C'était la 23ᵉ compagnie qui, suivant les ordres reçus, exécutait un feu à volonté pour fixer les Allemands d'en face et les empêcher de porter secours à leurs camarades attaqués.

Maintenant toute la ligne ennemie répondait avec une nervosité de bon augure. Leurs balles mal dirigées passaient très haut au-dessus de nos têtes. Seulement, par instant, une branchette hachée tombait à côté de nous comme une feuille

parachute de tilleul. Ceux qui ont combattu dans les bois connaissent cette impression-là.

Ce vacarme sec durait depuis cinq minutes quand une flamme immense monta dans le ciel, vers notre droite, éclaboussant toutes les hauteurs d'en face, puis s'éteignant sous une pluie de débris. Au même instant, une détonation énorme, sourde, retentissait.

— Le coup est réussi, murmurai-je à Vignerte. Il y avait un fourneau de mine. Ils ont réussi à le faire sauter.

Sur notre front, la fusillade reprenait de plus belle. Puis brusquement, tout se tut. Une fusée de nos lignes, s'élevait.

Cette fumée indiquait à l'artillerie que la 22e venait de regagner sans encombre ses tranchées, que c'était à elle d'entrer en ligne. Aussitôt le tir de barrage se déclancha.

De l'arrière, on les entendait venir maintenant, les monstres invisibles, décrivant au-dessus de nous leurs mortelles paraboles. Vrombissement qui grandit, et qui semble si lent, si lent, qu'on ne s'explique pas comment on ne peut arriver à apercevoir un de ces oiseaux qui font tant de bruit.

Et c'était l'arrivée sur les tranchées ennemies, la flamme bleue et rouge, la poussière et les débris qui montent comme une jaune colonne, puis l'épouvantable bruit de l'éclatement.

A la jumelle, Vignerte et moi suivions les effets du tir.

Tout à coup, j'entendis qu'on m'appelait.

C'était notre homme de liaison auprès du chef de bataillon. Il arrivait, essoufflé d'avoir couru.

— Mon lieutenant! Mon lieutenant!

— Eh bien?

— Le chef de bataillon! Il vous demande sur l'heure au poste de commandement.

— J'y vais, dis-je à Vignerte. Qu'y a-t-il de nouveau là-bas? demandai-je à l'homme. Sais-tu si le coup de la 22e a réussi?

— A merveille, mon lieutenant, ils n'ont perdu que deux hommes. Ils ont fait sauter la mine, désorganisé la tranchée, et ramené près de quarante prisonniers. Du très beau travail. Mais allez vite, le commandant est pressé.

Je pris ma course; un cheminement assez commode conduisait au poste de commandement, situé à quelques cents mètres en arrière. Seul, un passage, une espèce de glacis, n'était pas défilé. Je le franchis sans augmenter mon allure, car à ce

moment la ligne allemande, muette sous notre bombardement, ne faisait courir aucun danger.

Le commandant m'attendait sur le seuil de sa cabane.

— Ah, vous voilà. Excusez-moi de vous avoir fait courir. Le succès de la 22e en est la cause.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon commandant ?

— Voilà. Vous êtes agrégé d'allemand, or, moi, depuis Saint-Cyr, je n'ai guère pratiqué cette fichue langue. Nous avons ici un prisonnier de marque. J'ai vainement essayé de l'interroger. Pas moyen de lui arracher un mot. Pourtant, il peut nous fournir des renseignements utiles. C'est un commandant du génie, C'est lui qui organisait la sape qu'on vient de si bien bouleverser. Coste, qui lui a mis la main dessus, va sûrement passer capitaine.

— Un officier supérieur qui ne parle pas français, c'est bizarre ! dis-je ; vous savez que beaucoup affectent de ne pas savoir.

— Je ne l'ignore pas, c'est pourquoi je vous ai appelé. Il ne pourra pas prétendre qu'il ne comprend pas l'excellent allemand dans lequel vous allez l'interroger. Voilà le citoyen.

J'entrai dans la cabane du chef de bataillon, où le commandant allemand était gardé par deux soldats de la 22e, les mêmes qui l'avaient escorté depuis les tranchées ennemies. Leur fierté en était si grande qu'ils ne purent s'empêcher de fixer pour moi ce point d'histoire.

— D'un coup de revolver, il a démoli le pauvre Labourdette. Mais, avec le lieutenant Coste, on lui est tombé dessus.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, aux yeux bleus et froids, à la physionomie dure et intelligente. Il répondit à peine au salut que je lui adressai en entrant.

Je lui posai, sans aucun succès, quelques questions.

— Monsieur, finit-il par dire en excellent français, comme je l'avais prévu, à quoi rime cet interrogatoire ? Je ne pourrai vous dire que des choses sans importance, comme mon nom, dont vous n'avez cure. Quant à des renseignements militaires, je suis officier, vous aussi. Si vous étiez à ma place, vous ne diriez rien, n'est-ce pas ? Souffrez que j'en agisse de même.

Et il se renferma dans le mutisme le plus dédaigneux.

— Nous n'en tirerons rien, dis-je au commandant. N'avait-il pas un seul papier sur lui, quand on l'a arrêté ?

— Rien du tout, répondit piteusement mon chef.

— Vous n'avez rien trouvé? dis-je aux soldats.

— Rien, mon lieutenant, sauf cela, répondit l'un d'eux en tirant de sa capote un papier froissé. Mais c'est tout déchiré et il n'y en a pas long.

— Donnez tout de même, dis-je.

Ecrit au crayon, à demi effacé, le lambeau de feuille qu'il me tendit était un brouillon de lettre. Dès que j'y eus jeté les yeux, une véritable commotion électrique me secoua.

Le prisonnier me dévisageait d'un regard narquois.

Je marchai sur lui avec colère.

— Je sais votre nom, maintenant, Monsieur, lui dis-je.

— Cela m'étonne beaucoup, répondit-il avec insolence, car le papier que vous avez en votre possession n'est pas signé, et vous n'êtes pas sorcier.

— Misérable, lui dis-je en éclatant, vous vous appelez Ulrich de Boose, et vous êtes l'assassin du grand-duc Rodolphe de Lautenbourg-Detmold.

Une pâleur mortelle avait envahi son visage. Ses mains se raidirent. Il eut pourtant la force de dire d'une voix tremblante :

— Monsieur le commandant, je proteste contre le traitement qu'on m'inflige. Veuillez empêcher votre lieutenant d'insulter un adversaire prisonnier. C'est tout à fait indigne.

— Foutez-moi la paix ! hurla mon chef. Mais pardieu, lieutenant, qu'est-ce que toute cette histoire ? Que contient ce papier ?

Je me remettais à peine de mon émotion.

— Excusez-moi, mon commandant, murmurai-je. Je ne me sens pas capable de vous expliquer... Mais voulez-vous être assez bon pour envoyer chercher immédiatement le lieutenant Vignerte? Il sait qui est cet homme, il vous dira tout.

— Je veux bien, maugréa le chef de bataillon. En voilà une affaire!

Et il donna l'ordre.

Au nom de Vignerte, l'Allemand avait blémi davantage. Il me jetait des regards furieux. Si les deux soldats ne l'avaient pas solidement maintenu, il se serait élancé sur moi

pour essayer de me ravir le papier que j'étais en train de relire avec un peu plus de calme :

Une dernière fois, y était-il dit, je vous répète ceci : je connais trop votre façon d'en user avec les autres pour ne pas deviner celle que vous voulez appliquer à mon égard. J'ai accepté de partir pour la guerre. Mais elle se prolonge; tous les jours, je risque de n'en pas revenir. C'est votre désir, sans doute : après le grand-duc, après la grande-duchesse, moi, n'est-ce pas ? Et désormais vous serez tranquille... Je ne suis pas si sot. Si d'ici quinze jours, je ne suis pas rappelé en arrière, affecté à un état-major avec l'avancement que je crois devoir attendre de mes services, je vous annonce ceci : un récit *détaillé* de la chose sera *publié*, par les soins d'amis à moi, dans autant de journaux neutres ou ennemis qu'il le faudra, adressé à toutes les personnes dont vous avez à redouter l'édification. Et je puis vous certifier qu'on y ajoutera d'autant plus foi que ces documents contiendront un specimen d'une écriture que vous connaissez bien.

Cette dernière phrase était rédigée dans une écriture absolument différente de celle du reste de la lettre. L'une fine et déliée, l'autre énergique et forte. Les deux, cette nuit, j'avais pu les examiner. L'une était celle des lettres écrites du Cameroun par le grand-duc Rodolphe, l'autre celle du plan de voyage retrouvé dans les Mittheilungen.

Tout était clair, maintenant, horriblement clair.

— Vignerte va savoir enfin, pensai-je avec un transport de joie.

Et soudain une sueur me glaça les tempes : cette science, de quel prix allait-il la payer ? La grande-duchesse ! Malheureux que j'étais, je n'avais plus pensé qu'elle aussi...

— Il ne faut pas ! il ne faut pas, murmurai-je...

Trop tard.

— Voilà le lieutenant, dit notre commandant qui, du seuil de sa cabane, surveillait l'horizon.

C'en était fait. L'irréparable allait s'accomplir.

Le jour naissait, couvrant de rose et de bleu la campagne. Sur un arbuste dévasté, un pinson chanta.

Dans le ravin, en bas, j'aperçus à mon tour Vignerte. Il en gravissait sans hâte la pente. Je voyais son long corps souple ; puis peu à peu, sa fine tête brune se distingua.

— Mon Dieu ! m'écriai-je.

— Voyons, me dit le commandant, monsieur, êtes-vous devenu tout à fait fou?

Maintenant Vignerte n'était plus qu'à une centaine de mètres de nous. Je le vis allonger le pas, pour franchir le glacis non défilé qui le séparait encore de l'abri du commandant.

Alors, du fond nacré de l'horizon, un bruit horrible naquit, puis grandit en soufflant. Une masse invisible s'approchait dans le ciel blanchissant, avec la trépidation d'un train entrant en gare. Cela grandissait, grandissait, et nous comprenions que ce serait sur nous qu'allait aboutir la diabolique parabole.

Comme de petites grenouilles, de ci, de là, on voyait les soldats bondir dans leurs trous.

Surpris juste au milieu du glacis dénudé, Vignerte, s'était arrêté. Continuer, revenir : nous sentîmes sa fatale indécision.

La chose faisait maintenant un bruit de tonnerre.

— Vignerte! criai-je éperdument. Couchez-vous, pour Dieu, couchez-vous!

Une seconde encore, je l'aperçus. Il ne bougeait plus. Tout droit, face à l'ouragan, avec un mince sourire consentant et extasié, il contemplait l'aurore.

Alors, ce fut l'écrasement.

Une grêle de pierres et d'acier s'abattit sur le toit de l'abri où, d'un geste brusque, mon chef de bataillon m'avait entraîné avec lui. Quand la sinistre pluie eut cessé, les yeux agrandis d'horreur, nous regardâmes.

Au flanc du talus, il y avait à présent un énorme entonnoir noirâtre, avec, sur le bord gauche, de pauvres débris rouges et bleus.

Ainsi mourut, le 31 octobre 1914, le lieutenant Vignerte, pour avoir aimé la grande-duchesse Aurore de Lautenbourg-Detmold.

PIERRE BENOIT.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Colette (Colette Willy) : *Les Heures longues*, A. Fayard, 3.50. — Gyp : *Ceux qui s'en f.*, E. Flammarion, 3.50. — Jean Ajalbert : *La Tournée*, Fasquelle, 3.50. *Raffin-Su Su*, E. Flammarion, 3.50. — Victor Margueritte : *La Terre natale*, Fasquelle, 3.50. — Marguerite Yerta : *Les six femmes et l'invasion*, Plon, 3.50. — Albert Jean : *Maud et les trois jeunes gens*, Renaissance du livre, 3.50. — Baronne d'Orchamps : *Les deux frissons*, Albin Michel, 3 50.— Eugène Joliclerc : *Litte Dolly*, Renaissance du livre, 3.50. — Henry de Forge : *La Créance*, E. Flammarion, 3.50. — Edouard de Ménieux : *La Tudesquite*, Jouve, 3.50. — Victor Eftimiu : *Contes roumains*, adaptés par Marc Varenne, Fasquelle, 3.50.

Les Heures longues, par Colette. Puisque vous ne voulez pas que je vous appelle *Madame* et que, d'autre part, vous appeler *Colette* tout court me semble vous manquer de respect, nous allons, si vous le permettez, parler *chiens*. A ce langage-là nous ne pouvons nous tromper, ni vous, ni moi, et nos frères inférieurs n'auront peut-être qu'à y gagner. Ecoutez ma supplique, ô Colette. Il est temps de laisser le ton *bourreur de crâne* de côté pour protéger la pauvre race canine.

Vous avez parlé dans *la Chienne* (qui vous fit penser à moi) de la très noble fidélité d'une bête mise en face de la profonde canaillerie d'une femme et cela prouve que vous connaissez bien la belle espèce des servantes de berger, tout aussi bien que vous savez apprécier à sa juste valeur l'abominable corporation des maîtresses de *poilus*. *La chienne*, votre héroïne, digne compagne du héros qui revient en son logis pour s'y détendre un peu les nerfs, amène son maître jusqu'à la trahison possible devant laquelle il se sent seul et faible. Puis il lui dit : « Viens. On s'en va ! Tu partiras avec moi et tu ne pourras pas, la prochaine fois, me raconter *le reste*. » Le reste ? Je vais vous le raconter, moi, qui ne suis ni la chienne, hélas, ni la femme, encore moins le héros : là-bas... on forcera le poilu en question à chasser son unique et fidèle compagne du front sur l'arrière où elle sera condamnée à mourir de faim ou à être capturée comme animal prétendu enragé, car nos glorieux savants manquent de sujets d'expérience et ont enfin découvert le secret de polichinelle qui consiste à jeter son chien à l'eau sous prétexte qu'il doit avoir la gale. Colette, vous êtes fille d'un zouave qui connut l'empereur et vous êtes brave, mais vous êtes jeune et cela vous donne on ne sait quel air de vous en moquer qui ne peut convenir en un temps où la bravoure serait peut-être de mettre son nez sous la porte et d'y flairer

la mort, sinon l'étrange pourriture d'une guerre de stagnation. Je pense que, malgré et parce que votre entrevue avec le prince de Hohenlohe, vous savez merveilleusement ce que peuvent signifier les phrases devant les situations trop compliquées...pour se dénouer par l'éclosion de quelques fleurs de rhétorique. Vous avez admiré les chiens *sanitaires* et les chiens *éclaireurs*, mais nous en étions, à cette époque, à tout admirer sans contrôle. C'était l'époque bénie où l'on pouvait nous trahir ou nous vendre sans que le procureur du roy eût la permission de s'en mêler. Aujourd'hui, les hommes s'entre-dévorent en déchirant l'union sacrée et les chiens sont condamnés à hurler à la mort. Je cite Jean Lecoq, du *Petit Journal*.

Un ordre récent enjoint, paraît-il, aux troupiers de se séparer des braves toutous qui sont leurs compagnons dans les cantonnements et les abris de première ligne. Seuls doivent êtres conservés les chiens officiellement militaires, chiens sentinelles, chiens sanitaires, etc. Mais les autres, ceux qui ne sont que des camarades, que des amis, seront bannis.
Pourquoi ?

Les chiens... *décorés* d'étiquettes auront le droit de manger. Ceux qui ne sont que des amis.., et votre fameuse *chienne*, seront naturellement bannis du front. Comme le dit assez spirituellement l'*Œuvre* dans un écho, il y a les chiens *inaptes :*

DES CHIENS INAPTES

Pourquoi dans le ressort d'un H. O. E., situé à une quinzaine de kilomètres du front, proscrit-on les chiens qui ne mesurent pas 50 centimètres de taille au garrot, et également les chiens de couleur blanche ?

Peut-être juge-t-on que ces derniers seraient trop facilement repérables par les avions ennemis.

Mais alors, pourquoi impose-t-on à tous les infirmiers le port d'une calotte d'une blancheur immaculée ?

Ah ! en France on y met le temps à s'apercevoir des véritables précipices, des failles où on lance d'abord son chien, histoire de tâter le terrain ! Ce qui me déplaît, dans la manière nouvelle de se battre à l'intérieur, c'est l'hypocrisie employée vis-à-vis des cas où le pauvre doit fatalement devenir la seule victime. Que le *boche* déclare froidement qu'on doit manger la viande du chien en temps de guerre comme il avait déjà le mauvais goût de le faire en temps de paix, cela ne me scandalise pas, mais votre article sur les toutous de 1914 ou 15, les braves à trois poils dressés. primés, et tout ce qu'on a dit, crié, gueulé depuis trois ans sur les nécessités des élevages des chiens d'attelage, des fox-terriers destructeurs de rats, tout cela, aujourd'hui, me donne la rage... sans d'ailleurs avoir faim, car la rage, encore une fois, n'est pas donnée par le manque de nourriture. Il faut être ignorant... comme un journaliste pour nous conter que les cas de rage se multiplient à cause de la carte de pain. Il n'y a

que moi d'enragée, ô Colette, et je le suis parce que je suis mordue de l'âpre désir de demeurer purement et simplement dans le vrai. Quant au *droit*, à la justice et à la loi qu'on ne fabrique aujourd'hui que pour la mieux tourner demain, ça, je m'en f...

Colette, vous serez demain le plus grand des journalistes qui savent écrire. Vous n'aurez pas de peine à démontrer des vérités quotidiennes et à allumer la torche qui fait se propager l'incendie purificateur. Faites-le. Si vous aimez réellement nos meilleurs amis, nos frères inférieurs toujours supérieurs en intelligence à l'homme bien moderne, et toujours plus fidèles que n'importe quelle femme déclarée plus ou moins vertueuse, parlez pour eux au nom de la première justice qui est le respect de la logique... au moins dans les discours et de ne pas brûler ce qu'on a adoré sous le précieux prétexte que durant trois ans on a trahi, volé, gaspillé, fait la basse noce en face d'ennemis fort sages, quoique répugnants, qui savaient, eux, qu'on peut un jour avoir à manger son chien... même lorsqu'on lui a donné la gale !

Ceux qui s'en f..., par Gyp. Ah! *le prix Gontard* ! C'est encore et toujours la même chose. Ils sont toujours des tas qui, sans se soucier du ridicule, se précipitent sur le prix Gontard ou le fauteuil Machin. Et pour gagner la place enviée il n'est encore et toujours rien de meilleur que faire des phrases dans le genre de celles que profère Madame de Chèneval : « La lune, qui ne brillait pas au firmament, rendait l'obscurité plus sombre encore. » « Ainsi son bonheur n'aurait vécu que ce que vivent les roses, à peine cinq ans ! » Vous n'attendez pas de moi que je vous félicite pour ce que vous êtes à peu près seule, en France, à préférer l'esprit au ridicule. Mais laissez-moi vous offrir une petite anecdote : j'eus l'occasion de garder un fils de ministre socialiste, chez moi, à la campagne, et avec la sollicitude qu'on mettrait à garder une petite oie blanche du genre de celle que vous faites rôtir dans vos livres! Je lui défendais *tout*, comme une bourgeoise qui se respecte et qui craint la casse. Il avait juste 13 ans, mais possédait l'intelligence d'un homme car les enfants de ce temps de guerre ne sont pas seulement terribles, ils sont aussi merveilleusement avertis et ne donnent pas dans le bourrage de crâne. Il se mit à fouiller ma bibliothèque, culbuta les poètes sur les prosateurs, dédaigna les philosophes qu'il savait par cœur et.... un matin il tomba sur un livre de vous. A partir de ce moment-là, ce fut fini. Son chemin de Damas était trouvé. Il s'offrit tous les Gyp. Et me demanda, car c'était un petit garçon fort bien élevé, la permission d'acheter un dictionnaire d'argot pour pouvoir vous traduire à livre ouvert. J'étais désolée, confondue. « Enfin, qui est-ce qui vous plaît en elle? » lui demandai-je en songeant à la tête prochaine du père et de la mère entendant des expressions jusque-là

soigneusement évitées. « Ça c'est une femme vraiment chic, j'en suis sûr ! » me répondit-il. Et voilà !... Il avait compris qu'une *vieille France* est en train de se poser un peu là, face aux imbéciles, aux embusqués, à tous les ennemis de l'intérieur, et qu'on peut se f... du reste avec élégance.

La Tournée et **Raffin Su-Su**, par Jean Ajalbert. Je n'avais pas lu la *Tournée*, roman de la vie de théâtre. Je suis très amusée par son genre d'esprit à la fois bon enfant et sceptique. Tous ces pauvres comédiens, dont quelques-uns ont du génie, se traînent à la remorque du premier drôle venu, pourvu qu'on les mène à la victoire... des planches. Ils ont la nostalgie des forêts en papier vert et des toiles de fond représentant la mer ou les nuages. Factices jusqu'au point de l'être naturellement, ils font un métier dans l'unique but d'atteindre à un art et, s'il n'y parviennent pas, ils ont toujours l'honneur d'être peu payés. Leur crédulité est très finement analysée par un poète doublé d'un amusant caricaturiste. Qui m'aurait dit que le père du *Petit* et *d'En Amour* pouvait être aussi gaî, vraiment, sainement gaî ? *Raffin Su-Su*, mœurs coloniales, histoire d'un commissaire du gouvernement, est un roman très curieux d'un tourmenté du désir d'avoir beaucoup d'enfants... au moins aux colonies où la facilité de la vie... chaude permet la polygamie chez ceux que la France charge d'une lourde responsabilité morale. Colonisons... Colonisons ! Il en restera toujours quelque chose ! Il demeure des petits *su-su* derrière lui, quand il revient dans son pays pour y mourir desséché et *su*... cé comme une écorce de fruit, le malheureux Raffin. Il aura porté haut l'honneur d'être un bon Français accessible aux dames de n'importe quelle nuance. Il aura même pu donner à la nature, sinon à la patrie, un garçon, une fille *et le pouce*, produit d'un accouchement unique. Si vous ne me croyez pas, il faut y aller voir !

Terre natale, par Victor Margueritte. Le thème exposé ici est celui qui tourmente tous les hommes depuis que quelques-uns se sont dit que la patrie représente la terre, l'endroit où l'on est bien. La famille Miron s'exile en 71 pour ne pas demeurer sous le joug prussien et bientôt elle s'implante par de fortes racines en Amérique. La mère meurt en mettant au nouveau monde un fils, Pedro, qu'elle n'allaitera pas. Le petit, resté avec un père qui se remarie lorsqu'il a fait fortune, est en somme le vrai produit de cette terre d'adoption qui lui a tout donné ou à qui son travail a su tout arracher. Que le père n'oublie pas la vieille patrie où il est né et où il a dû souffrir, je le conçois, mais le fils, demeurant un Argentin de race, n'étonnait pas. Mais il y a tant de préjugés, tant de cris qui assourdissent. Pedro et son père sont revenus du côté de la terre natale. Et l'humanité passe à nouveau sur le pont de ses morts qui comblent l'abîme. L'idée de

patrie disparaîtra un jour au point de devenir l'idée du globe. On dira *citoyen du monde*. Mais on se battra encore et, malgré les nobles utopies des romanciers, on comblera toujours l'abîme qui sépare la vérité de la vie de la prétendue logique des discours avec une énorme quantité de victimes. Le jour où il n'y aurait plus de victimes c'est que la fameuse idole, la société, aurait enfin disparu, la société avec ses rites et ses... canons.

Les six femmes et l'invasion, par Marguerite Yerta. Journal des jeunes filles du pays du Laonnois. Elles sont même beaucoup de jeunes filles et elles racontent un peu comme les oiseaux chantent, en se lissant les plumes de temps en temps ou en tirant leur boîte à poudre pour se poudrer le nez rougi par les larmes. Ce qu'elles disent, je ne le mets pas en doute : elles ont une manière très étourdie de noter le détail et il est quelquefois sinistre. Ce que je constate et avec plaisir, c'est que ces femmes, obligées de recevoir des hommes, guerriers entre tous redoutables, n'ont pas été trop malmenées sous le rapport de leur faiblesse vis-à-vis de la force adverse. On n'a violé personne. Il y a eu un piano démoli et un chien traité à coup de bottes. Maintenant, on a eu froid et on ne pouvait pas manger à sa faim. Ce dont il faut féliciter l'auteur, c'est d'avoir garé son œuvre du précipice des exagérations; cela nous la rend plus vivante et surtout plus respectable.

Maud et les trois jeunes gens, par Albert-Jean. Une petite métèque blonde apparaît à trois petits Français qui ne veulent pas se séparer pour lui faire la cour. Il y a un Chinois de paravent et un peu trop de descriptions de la drogue en honneur chez les jaunes, cependant on s'efforce de s'amuser normalement, mais c'est bien fin, le tango. Du reste, c'est écrit avant la guerre et l'auteur a eu le courage de ne rien ajouter à son roman sous pretexte de le rendre... plus couleur locale, plus œuvre de front. La fin du livre, très amusante comme psychologie, est meilleure que le commencement, plus humaine.

Les deux frissons, par la baronne d'Orchamps. C'est un bon livre, parce qu'il ne s'embarrasse point de la pudeur et ne prêche en aucune façon aucun genre de morale. Il nous montre la femme dans toute sa démence naturelle, tombant sur le premier venu à lèvres raccourcies, épousant le Monsieur qui se rencontre dans le premier train et le trompant presque tout de suite avec son meilleur ami. Les détails en sont aussi scabreux que possible et la tenue complètement absente, sinon la tenue légère pour tous les costumes. Le mari finit par revenir, la femme aussi et tout s'arrange.

Le troisième frisson serait celui du dégoût, si on pouvait s'imaginer un seul instant que le lecteur, n'importe quel lecteur, mérite une autre lecture.

Little Dolly, par Eugène Joliclerc. Le roman de la petite fille d'actrice élevée très à côté mais très mal. Elle répond au poilu qui cherche une marraine et qui croit trouver sa mère. Elle fait les délices d'un vieux Monsieur qui devrait être son père et qui l'adopte, elle et son chien, pour en terminer avec l'éternel *beau-pariat* que sa mère voudrait lui imposer légitimement ou non.

De l'esprit, presque trop d'esprit parisien.

La Créance, par Henry de Forge. Une femme violée en 70 qui est vengée par son fils en 1915. Les meilleurs sentiments animent cette œuvre de guerre et on est d'autant plus ému qu'on sent, aujourd'hui, l'ironie de l'impôt du sang pour le sang. La voix du sang est une voix de sirène ; il suffit à quelques-uns de se boucher les oreilles avec de la cire et de se faire attacher au grand mât, pour éviter le naufrage ; seulement on risque d'entendre le canon tout de même.

La Tudesquite, par Edouard de Ménieux, où l'on tâche de faire comprendre aux Français qu'ils furent atteints, avant la guerre, d'un mal honteux qui devait fatalement aboutir à une lessive générale de leurs vêtements intimes dans leur propre... boue teintée par, hélas, le sang des meilleurs d'entre eux qui n'en reviendront jamais, les innocents devant toujours payer pour les coupables.

Contes roumains, par Victor Eftimiu. Il y a dans ce livre un bijou intitulé : *La biche*. Ayant deux petits, cette biche court de tous côtés pour chercher une nourriture abondante lui donnant le plus de lait possible. Un jour elle traversa un torrent afin d'atteindre une forêt verdoyante, mais la légère passerelle s'effondre derrière elle et elle ne peut plus revenir. Elle s'évertue à combler le torrent en y roulant de la terre et des branches... elle y passe des années, machinalement, puis, le torrent comblé, elle ne pense plus à rejoindre ses petits. A quoi bon ! C'est vraiment toute la vie en un trait.

RACHILDE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Grasset : *Devoirs et périls biologiques*, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, Félix Alcan, 10 fr.

Dans ce nouveau volume, le Dr Grasset a montré une fois de plus sa vaste culture, son érudition, ses qualités de penseur et de critique ; mais, on comprendra que la lecture de ses pages ait suscité en moi à chaque instant des protestations.

Le Dr Grasset cherche à donner à la Morale *une base scientifique*. Il dit :

Les lois biologiques, qui s'imposent par elles-mêmes aux animaux et à

tous les êtres vivants, ne peuvent s'imposer à l'homme que si celui-ci a déjà l'idée de devoir et d'obligation morale, que la Biologie humaine — comme toute science positive et expérimentale — est incapable de donner.

A quoi bon invoquer alors la Biologie humaine ? Si celle-ci est incapable de donner l'idée de devoir et d'obligation morale, le livre du Dr Grasset ne me paraît plus avoir de sens.

Dès le début, p. 17, je relève cette phrase qui me paraît caractéristique de la pensée de l'auteur :

Quelque nombreuses et insensibles que soient les transitions entre la volonté de l'amibe et la volonté de l'homme, on arrive toujours à un fossé absolu, quand il faut passer du déterminisme des autres êtres vivants au *déterminisme libre* de l'homme, c'est-à-dire au déterminisme dans lequel intervient l'activité propre et personnelle des neurones psychiques humains.

Un « fossé absolu » ! Je ne puis comprendre qu'à l'heure actuelle on veuille encore faire de la science de l'homme « une science distincte de celle du reste de la nature », et édifier la Biologie humaine sur d'autres bases que la Biologie générale.

Et puis, en quoi le *déterminisme libre* diffère-t-il du *déterminisme* tout court ?

Cette association des deux mots : *déterminisme* et *liberté* ne me dit rien qui vaille. J'ai déjà dit ici, et encore récemment (août 1917) en faisant allusion à un livre du Dr Grasset, ce que je pensais des formules conciliatrices et ambiguës.

Le Dr Grasset rappelle l'opposition qu'on a essayé d'établir entre les deux devises, *liberté*, *égalité*, *fraternité*, d'une part, *déterminisme*, *inégalité*, *sélection*, d'autre part. A certains moments, il m'a semblé que l'auteur adoptait la première pour l'homme, et la seconde pour les animaux. Mais je ne voudrais pas être affirmatif à cet égard. Peu importe d'ailleurs, puisque le livre de M. Grasset fournit des données intéressantes pour la discussion de cette question.

J'ai beaucoup étudié les Littorines, sortes de petits escargots qui vivent au bord de la mer, dans la zone de balancement des marées, et qui sont très sensibles aux forces du milieu extérieur. Il est des habitats où les excitations produites par ces forces s'associent fréquemment de façons semblables, et alors certaines associations de sensations peuvent acquérir une valeur dynamogène considérable. Il suffit par exemple que quelques conditions déterminées soient réalisées simultanément pour que l'animal soit irrésistiblement attiré par les surfaces d'ombre ; il ne peut faire autrement ; il est esclave de ses sensations actuelles et passées, de sa « mémoire associative ».

Depuis, des expériences du même ordre ont été repétées par divers auteurs sur des animaux très variés.

Par l'éducation, on peut développer, aussi bien chez un insecte ou

un poisson que chez un chien, la valeur dynamogène de complexes déterminés de sensations. Finalement à tel complexe correspond une réaction motrice déterminée, à laquelle l'animal n'est plus libre de se soustraire. Mais, l'éducation n'agit-elle pas de la même façon sur l'homme ? Le plus souvent, elle a pour but principal d'*assujettir* les individus à certaines idées et à des facteurs sociaux, politiques et religieux.

Même l' « idée de liberté » a ses esclaves.

On a tendance à idéaliser les hommes de science ; à les connaître dans l'intimité on éprouverait peut-être quelque déception. Toutefois, j'ai devant les yeux quelques belles figures de savants. Ceux-ci sont tout imbus de l'idée d'indépendance, et ne reconnaissent aucune autorité en dehors de celle du fait ; ils ne cherchent pas à acquérir ce qu'on appelle « de l'influence » ; à quoi bon ? s'ils sont dans le vrai, tôt ou tard leurs idées finiront par triompher ; s'ils se trompaient, ils auraient ainsi moins de chance de propager leur erreur ; ils vivent uniquement pour la recherche de la vérité, et non, pour arriver à telle ou telle situation ; d'ailleurs souvent celle-ci dépend d'un des maîtres de la science, dont ils se refusent à reconnaître l'infaillibilité; ils savent travailler avec peu de ressources, et se contentent de peu ; ils préfèrent une vie de misère à l'abdication de leur liberté. En réalité, ils sont *esclaves de l'idée de liberté;* ils sont constamment prêts à lui sacrifier leur position sociale et leur bien être matériel... Ils auraient pu « réussir », certes, mais l'idée d'indépendance était si forte chez eux que toutes les autres considérations se sont effacées devant elle.

Malheur si ces hommes ont des fils, car la contagion de l'idée trouvera souvent ainsi un terrain favorable. Le fils de tel « savant indépendant », encore enfant, s'insurge déjà contre l'idée d'autorité ; il sera un des plus ardents à se battre héroïquement sur la Marne, contre l'autocratie, mais il refusera les décorations, symboles des « vertus militaires ». Quels qu'en soient les inconvénients, l'idée qui dirige ses actes est si forte qu'il *ne peut pas faire autrement.*

La Littorine dont je parlais plus haut, elle aussi, ne pouvait pas faire autrement. Un de mes amis, socialiste, me parlait un jour des absurdités du duel ; je lui demandais ce qu'il ferait si on l'y provoquait ; il me répondit sans hésitation : « Je me battrais ; on ne peut pas faire autrement. » Chez lui, les préjugés sociaux étaient plus forts que l'idée de sa liberté.

Hélas, la « liberté » n'est souvent qu'une illusion, on est toujours plus ou moins esclave de quelque chose, d'une idée ou d'un préjugé social. Le déterminisme physico-chimique apparaît plus ou moins nettement, mais il est toujours à la base de nos actions, quoi qu'en pense le Dr Grasset.

§

Autre chose m'a choqué dans le livre de cet auteur. Je reviens à l'opposition : *liberté, égalité, fraternité, déterminisme, inégalité, sélection*. Pour les biologistes modernes, il y a incompatibilité entre le déterminisme physico-chimique et la sélection, et celle-ci n'intervient pas dans la vie et l'évolution des êtres vivants. C'est à tort que M. Grasset déclare, déjà dans la préface de son livre, que « la loi générale, universelle, de la nature est la lutte, la bataille, le règne et la suprématie du plus fort » ; c'est à tort qu'il oppose les animaux, régis soi-disant par la loi de la sélection, à l'homme, qui a su s'y soustraire. Je n'insiste pas ; mes lecteurs savent bien ce que je pense à cet égard.

L'érudition du Dr Grasset se rapporte à une époque déjà périmée de l'histoire de la Biologie. Nous ne sommes plus au temps de Darwin, où la sélection était un des grands principes de la science de la vie. Nos conceptions sur les mécanismes de l'évolution et de la vie se sont modifiées profondément. Le Dr Grasset n'a jamais été, bien au contraire, un de ces « libres penseurs fanatiques », qui ont cherché dans l'œuvre de Darwin, dans les travaux de Broca sur le cerveau, dans les découvertes relatives à la préhistoire, . . . les preuves du bien fondé du « matérialisme » qu'ils professaient. Mais il paraît avoir été fortement impressionné par ces luttes mémorables. La Biologie actuelle n'est plus celle de ces « libres penseurs », et que continue à invoquer le Dr Grasset.

Je citerai encore quelques opinions de cet auteur relativement au *travail*. On a fait de la loi du travail une loi divine, une loi sacrée. Pour ma part, je n'ai jamais aimé beaucoup le travail, et mes élèves préférés n'ont jamais été ceux qui travaillaient le plus. Dans les sciences comme dans les arts, la rêverie est souvent féconde ; je pourrais citer ici l'exemple de Pierre Curie. C'est encore un dogme suranné que celui de la *nécessité de la division du travail*. Cette conception a germé dans le cerveau des physiologistes finalistes ; la théorie des localisations cérébrales, si chère aux matérialistes d'antan, en était une expression particulière. Le Dr Grasset invoque cette *loi de division du travail*, et croit encore que la *loi d'économie* est une loi fondamentale de la nature. Est-ce bien légitimement que l'homme cherche à obtenir un maximum d'effet avec un minimum de peine, et qu'il est conduit à se spécialiser? L'observation de la nature nous révèle que partout et à chaque instant l'énergie est gaspillée, et que les économies réalisées par la spécialisation sont vraiment illusoires.

Il y a beaucoup de discussions verbales dans ce livre.

Le Dr Grasset est l'un des médecins les plus distingués de ce temps-ci ; en dehors de considérations, fort discutables, sur la bio-

logie, la philosophie et la morale, son livre renferme une foule de chapitres intéressants relatifs aux recherches de l'auteur et de ses confrères, à savoir sur l'antixénisme, la dipsomanie, l'alcoolomanie, l'opiomanie, l'éthéromanie, la cocaïnomanie, et autres manies..., la médecine légale, le malthusianisme, la physiopathologie de l'amour..., l'assistance aux malades et aux criminels.

Le Dr Grasset termine en parlant de l'internationalisme.

Je ne doute pas du succès de ce livre et j'engage mes lecteurs à le lire, ne serait-ce que pour le discuter.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Sur le front du Trentin (12 novembre-15 janvier). — Revenons au front italien (1). Depuis plus de deux mois, un drame d'un intérêt poignant a pour théâtre les deux massifs montagneux du Grappa et de la Meletta, qui jouent le rôle de bastions de flanquement à la gauche des armées italiennes, alignées derrière la Piave. Le Grappa barre l'accès de la plaine entre la Piave et la Brenta, dont les lignes d'eau dessinent les branches d'un étau, en ne laissant entre elles qu'une bande de terrain d'une quinzaine de kilomètres. De nombreux rameaux se détachent du chaînon principal et forment un enchevêtrement de vallées, dominées par des sommets dont l'altitude moyenne atteint 1.500 mètres, propre à faciliter une résistance désespérée, mais également favorable aux surprises et aux combinaisons tactiques de l'assaillant. A l'ouest, sur le plateau des Sept-Communes, entre la faille profonde creusée par l'Astico et la vallée de la Brenta, le bastion de la Meletta, avec ses nombreux saillants, sert de flanquement au massif du Grappa. C'est sur l'ensemble de ce ressaut du terrain, aux lignes tourmentées et aux déchirures profondes, que la lutte a pris un caractère tragique par la violence et l'obstination de l'attaque, par la stoïque résistance des défenseurs, par la grandeur des conséquences en jeu.

Il s'agit de savoir si l'ennemi réussira à descendre dans la plaine, à frapper aux sources de sa prospérité un pays riche et heureux, qu'il brûle du désir de piller et de mettre hors de cause, en prenant ses armées principales à revers et en coupant ses lignes de communication avec ses alliés. Pour ceux-ci, le pire danger est actuellement dans le nœud de montagnes dont nous venons d'indiquer la topographie générale. Nous sommes heureux de nous trouver complètement d'accord à ce sujet avec un critique militaire anglais : « Pour le moment, écrit M. Lovat Fraser, le vrai et unique point

(1) Voir votre chronique du 16 décembre.

dangereux est le front italien ; le sort de tous les alliés y est en jeu. Dans l'intense lutte qu'on livre aujourd'hui entre la Brenta et la Piave, le Mont Asolone est plus important pour nous qu'une douzaine de Passchendaele. La bataille de la Brenta est aussi vitale que les batailles de la Marne et d'Ypres. Il n'y a rien eu dans cette guerre de plus dramatique et en même temps de plus gros de conséquences que la merveilleuse résistance de l'Italie dans sa dernière ligne de collines. »

L'ennemi réussira-t-il à franchir ce barrage de positions formidables, qu'il doit obligatoirement dépasser avant d'arriver à ses fins, car toute voie d'invasion plus à l'ouest l'exposerait à trop d'aléas ? Telle est la question angoissante qui se pose encore actuellement. Mais elle s'est surtout posée au cours des deux mois de résistance désespérée, que nous allons étudier dans cette chronique. Aujourd'hui l'entrée en ligne des troupes franco-anglaises, si tardive qu'elle soit, permet d'espérer que le péril est en grande partie conjuré. En tous cas, le débouché de l'ennemi dans la plaine aurait lieu dans des conditions nouvelles.

L'avance ennemie, pendant les deux mois de lutte dont nous allons parler, a été très sensible. Elle s'est produite sous une forme méthodique, qui frappe l'esprit. Il serait d'un grand intérêt de l'étudier en détail ; en l'absence des précisions nécessaires, cette étude ne pourra être tentée que plus tard. Il suffira, pour le moment, de mettre en lumière le caractère constant de la manœuvre de l'ennemi, qui tend toujours à l'enveloppement, manœuvre facilitée, dans le cas présent, par l'orientation et la sinuosité des vallées, sur un terrain où les vues sont si fréquemment masquées par les rideaux de montagnes. Le recul que ces opérations ont pris aujourd'hui dans le temps est assez grand pour en distinguer les phases principales, en noter les faits essentiels, caractéristiques. Nous allons essayer d'en donner une représentation aussi claire que possible. Il n'est pas toujours aisé, à travers les réticences des communiqués, de se faire sur le moment une idée précise des événements qu'ils prétendent révéler. Peut-être le lecteur nous saura-t-il gré d'apporter quelque clarté à ce sujet ?

§

Le 9 novembre, l'offensive autrichienne se déclanchait à son tour sur le front du Trentin, dix-huit jours après l'attaque brusquée des lignes de l'Isonzo. Elle marquait le second temps de la manœuvre, mais le retard considérable avec lequel elle se produit prouve que tout ne marche pas à souhait non plus chez les états-majors de nos ennemis. Les 2e et 3e armées italiennes atteignaient à ce moment la rive droite de la Piave, après avoir échappé à la pression des corps des G. Von Below et Boroevic. L'armée du M. Conrad, qui allait faire irruption sur le front du Trentin, dans un secteur étroitement limité

au terrain compris entre la Piave et l'Astico (environ 40 kil.), avait devant elle quatre voies principales pour l'amener devant les positions italiennes, considérées comme ses objectifs : 1° Le Cordevole, qui amènerait son aile gauche devant Feltre, au coude de la Piave et à la lisière orientale du massif du Grappa ; 2° la route qui, partant de Fiera-di Primiera, aboutit à Fonzaso sur la médiane du Grappa; 3° le Val Sugana, par une route qui, suivant la Brenta, conduit au barrage de Primolano, à la lisière nord-ouest ; 4° la route qui traverse le plateau des Sept-Communes, à l'ouest du massif de la Meletta et passe à Asiago avant de gagner la plaine.

Au lendemain de l'offensive sur l'Isonzo, la 1re armée italienne, qui défendait le front du Cadore, s'était repliée assez précipitamment devant la menace de l'armée du G. Von Krobatine, descendue par les cols Carniques dans la vallée supérieure du Tagliamento et en marche vers l'ouest après être passée dans le haut bassin de la Piave. Si la situation stratégique était pleine d'angoisses, elle apparaissait avec une parfaite clarté. Les troupes de la 1re armée italienne, sous les ordres du G. de Robilant, avaient rallié en toute hâte les hauteurs du Grappa, pour barrer le passage. Une défense était improvisée sur les saillants nords du massif, le Roncone et le Tomatico ; elle s'organisait plus sérieusement sur les croupes de la partie centrale, du Solarolo au Grappa, ainsi que sur les rameaux, tels que le Tomba et le Monfenera, à l'est, le Caprile et le Berretta, à l'ouest, qui constituent les flancs du réduit de la défense.

Sur le plateau des Sept-Communes, d'autres fractions de la 1re armée italienne garnissaient les saillants du massif de la Meletta : Monte di Gallio, Meletta Davanti, Fiormoute, Castelgomberto, Tondarecar, Badenecche. Trois hauteurs, détachées de ce massif, devaient jouer un rôle passager dans la défense : le mont Sisemol au sud, le Longara au nord-ouest, et le Lisser au nord-est, ce dernier défendu par un ouvrage permanent, dont la mission était d'interdire à l'adversaire de prendre à revers les hauteurs de la Meletta. Le Longara et le Lisser devaient tomber de suite au pouvoir de l'ennemi. Ils ne constituaient que des postes avancés. Il est regrettable cependant que le Lisser, dont nous venons d'indiquer le rôle particulier, n'ait pas été occupé plus fortement.

La ville d'Asiago se trouvait tout à fait en dehors du système défensif adopté par l'Etat-major italien. Aussi était-elle occupée dès les premières heures de l'offensive par les troupes autrichiennes, après une simple fusillade d'avant-postes. L'Etat-major autrichien en fit un bulletin de victoire dans le but d'exalter les troupes. Le drame se noue à la date du 13 novembre. Ce jour-là l'armée du G. Von Krobatine avait atteint Feltre, après avoir fait sa liaison avec l'aile gauche de l'armée du M. Conrad. Les corps du centre, sous les

ordres du G. Comte Scheuchenstuel, occupaient Fonzaso et Primolano. Les troupes ennemies étaient à pied d'œuvre pour entamer l'assaut de l'isthme montagneux compris entre la Piave et la Brenta. Il s'agissait de cheminer à travers un dédale de montagnes, dont la profondeur à vol d'oiseau atteint 20 kil., avant de déboucher dans la plaine. L'attaque allait également se porter sur le plateau des Sept-Communes dans le but d'enlever le massif de la Meletta, qui flanquait à l'ouest le réduit principal de la défense, constitué par la triple chaîne du Grappa. On verra à deux reprises l'effort principal de l'attaque tenter de supprimer ce flanquement et y réussir après une succession de violents assauts. L'Etat-major austro-allemand s'illusionnait sur l'état de désorganisation dans lequel il supposait l'armée italienne. Sans doute il lui fut permis d'abord d'espérer la réduire à bon compte et vite. La 1re armée, à qui incombait la mission de rester coûte que coûte accrochée à ses positions, allait avoir à porter tout le poids d'assauts répétés, conduits par des troupes fraîches, exaltées par la victoire. Elle avait, elle-même, en exécutant son repli des Dolomites au Val Sugana perdu un certain nombre de ses unités, qui s'étaient trouvées cernées. Elle était donc très affaiblie. Les réserves, appelées des dépôts, commençaient à peine à affluer. Les armées italiennes, privées d'une grande partie de leur matériel, de leurs munitions, de leurs approvisionnements de toute sorte ont traversé incontestablement à ce moment une période de crise, qui pouvait suggérer à l'ennemi les espoirs les plus larges. Nous sommes heureux de constater qu'en dépit de cette perte énorme de matériel, l'armée italienne a tenu et admirablement tenu. Le haut commandement a fait preuve, au milieu des angoisses qu'inspirait la situation, d'une dose de clairvoyance, d'énergie, de sang-froid et de sens de l'opportunité tout à fait remarquables. A une situation nouvelle, il fallait un homme nouveau. Le gouvernement italien a eu la sagesse et le courage de l'imposer, en faisant le choix du G. Diaz.

Le 14, l'assaut des troupes austro-allemandes commençait. Le saillant de Castelgomberto, qui s'avance au nord-ouest du massif de la Meletta, tombait au pouvoir de l'ennemi. Attaque frontale, accompagnée d'une manœuvre d'enveloppement partant du mont Lisser pour tourner le massif par le Val Gadena, qui en borde la face orientale. Cette colonne était arrêtée. Entre la Piave et la Brenta, les éperons septentrionaux du Grappa, le Roncone et le Tomatico étaient violemment attaqués.

Le Tomatico était évacué par les Italiens. Des troupes allemandes se glissaient, entre temps, le long de la Piave dans la direction de Quero, pour s'établir sur le flanc des positions italiennes. Tel est le premier temps de la manœuvre, qui comporte une attaque générale sur tout le front, pour tâter la résistance de l'adversaire.

Le 15, le Roncone était évacué à son tour. L'ennemi entrait à Cismon, sur la Brenta. Son avance obligeait les troupes italiennes, qui barraient le Val Gadena et se trouvaient ainsi prises en tête et en queue par l'ennemi, à se retirer. Le massif de la Meletta était donc tourné par l'est. Une seconde colonne, partie de Fonzaso, remontait la vallée du Seren, qui s'insinue au centre du massif, arrivait au pied du Prassolan, croupe la plus septentrionale du Grappa. Ce jour-là, l'ennemi avait réalisé une avance de 6 à 8 kilom. en pays montagneux, sur sa direction générale de marche, du nord au sud.

Le 16, il emportait d'assaut le Prassolan et le Colle dei Prai. Le massif du Grappa était entamé.

Le 18, deux divisions autro-allemandes (G. A. Krauss), opèrent sur la lisière orientale du massif; elles enlèvent le mont Cornella et occupent Quero sur la Piave. 1.000 prisonniers restent entre leurs mains.

Ces deux divisions continuent le lendemain leur manœuvre d'enveloppement, en suivant la Piave plus au sud. Le 20 elles réussisent à prendre pied sur le Tomba et le Monfenera, les deux rameaux montagneux qui, partis du Grappa, viennent finir au fleuve. La position principale du Grappa se trouve ainsi menacée sur son flanc droit. Le 22, l'effort se continue vers la partie centrale du massif : le Mt. Pertica, qui se soude aux pentes Nord-Ouest du Grappa, est l'objet de premières tentatives. Le 23, attaque générale de toute la lisière nord du massif, du Col Caprile, à l'ouest, où les Autrichiens échouent, au Mt. Tomba et au Monfenera, à l'Est, où les Austro-Allemands du G. A. Krauss sont également tenus a échec. Mais, au centre, le Pertica est enlevé de haute lutte, après trois assauts infructueux.

La situation s'aggrave. Les troupes de la 1re armée sont surmenées. Des fractions de la 4e armée sont envoyées à ce moment en soutien sur la ligne de feu.

Le 25, après une journée de répit, l'ennemi attaque la chaîne de hauteurs qui, partant du Grappa, court au Nord-Est, vers la Piave. Les objectifs sont le Col de l'Orso et le Solarola. Attaques convergentes, qui partent, au nord du Mt. Cornella, à l'ouest, du Val Seren, à l'est, de Quero. Les attaques sont brisées. Le 26, une division d'élite, la division Edelweiss, venant de S. Marino, attaque le Mt. Beretta, à l'ouest du massif. Elle échoue. Tel est le premier acte du drame, qui comprend quatorze journées d'assauts, presque ininterrompus.

Le calme succède à cette période de crise. L'Etat-major italien estime à ce moment que l'ennemi est épuisé. Six divisions seraient largement entamées; deux d'entre elles auraient été ramenées vers l'arrière. Les reconnaissances aériennes signalent des mouvements

de troupes en arrière des lignes. Le moment serait favorable pour une vigoureuse contre-offensive, en limitant ses objectifs ; mais, sans doute, les troupes italiennes sont elles-mêmes dans un état d'épuisement considérable. Des réserves leur font encore défaut. L'épuisement de part et d'autre est tel que l'accalmie se prolonge jusqu'au 11 décembre sur cette partie du théâtre de la lutte, Mais le 4, d'autres troupes autrichiennes prennent l'offensive sur le plateau des Sept-Communes. Un double assaut est lancé contre le massif de la Meletta avec des effectifs considérables, l'un contre les rampes ouest, l'autre au nord-est, entre le Tonderecar et le Bedenecche. La lutte se continue les 5 et 6 décembre et se termine par la prise de tout le massif de la Meletta et du M. Sisemol, au sud de ce dernier. Les Italiens, cernés depuis plusieurs jours, laissent aux mains de l'assaillant 16.000 prisonniers, 93 canons et 233 mitrailleuses. La perte de la Meletta, qui constituait une position de flanquement redoutable de la défense du Grappa, était d'une extrême gravité. Les journaux de la péninsule, en commentant ce succès de l'ennemi, déclarent qu'au point de vue tactique, la perte des Monts Meletta est irréparable.

§

C'est alors que le premier contingent de troupes franco-anglaises est envoyé sur la ligne de feu. L'ordre du jour du G. Diaz, qui annonce leur entrée en ligne aux armées italiennes, est du 5 décembre. La bataille s'est éteinte sur le plateau des Sept-Communes. Mais elle va reprendre entre la Piave et la Brenta, dans le massif du Grappa, le 11 décembre, après quinze jours d'interruption. L'attaque violente se déclanche sur toute la largeur du massif, avec des assauts multipliés de front et à revers. Ses objectifs à atteindre sont Col Caprile, le Mont Berretta, le Solarolo, et à l'extrémité orientale du massif, le Mont Spinuccia. Le 13, ce dernier est emporté de haute lutte ; le 14, le Col Caprile est évacué, 3000 prisonniers restent aux mains de l'ennemi. Dans les journées des 16 et 17, la bataille reprend. Le 18, les Autrichiens enlèvent d'assaut le Mont Asolone, qui flanque à l'ouest le Mont Grappa. Presque toute la partie occidentale du massif est au pouvoir de l'ennemi. Celui-ci touche presque à la plaine par le Val S. Felicita qui commence au pied de l'Asolone. Mais, en réalité, il n'est pas encore au terme de ses efforts. Toute la partie orientale du massif reste au pouvoir de la défense. Or, c'est cette partie du massif dont il importe pour lui de s'assurer la maîtrise, s'il veut rester en liaison avec les forces qui sont sur la rive gauche de la Piave. Pour la seconde fois, il semble épuisé ; et une longue accalmie succède à ces journées de lutte acharnée.

C'est alors le tour de l'aile droite autrichienne de reprendre la lutte. Le 22, la bataille se rallume sur le plateau des Sept-Communes.

Le 22, les Autrichiens enlèvent la ligne de hauteurs qui court de l'onest à l'est, au sud de la Meletta : col de Rosso et monte di val Bella. Ils annoncent 9000 prisonniers. Le 25, les Italiens contre-attaquent sans réussir à conserver les positions qu'ils ont reconquises pendant quelques instants. Une nouvelle période de calme succède à l'activité des jours précédents. Au moment de terminer cette chronique, on ne se bat plus ni sur le plateau d'Asiago, ni dans les vallées du Grappa. Il y eut, cependant, une surprise pour tous, qui mit une lueur de victoire au terme d'une année traversée de tant d'épreuves : le 30 décembre, une division française emportait les barrages ennemis entre le Tomba et le Monfenera, à l'est du massif, puis couronnait la crête du Tomba, après l'avoir purgée d'ennemis; 1400 prisonniers restaient en son pouvoir.

Ce succès révélait l'emplacement de nos troupes que l'on savait entrées en ligne à l'extrême droite du barrage, au point de charnière de la Piave. Il était extrêmement important que ce point restât entre nos mains, pour empêcher de déborder le Grappa par la vallée du fleuve.

Les Anglais, on le sut plus tard, occupent, au sud-est du dispositif, la longue croupe du Montello, qui longe la Piave à partir de Valdobbiadene et domine la large plaine qui s'étend de Bassano à Trévise.

Il semble donc qu'on ait actuellement paré au pire danger. La menace subsiste de voir l'adversaire déboucher dans la plaine ; mais cette menace se réaliserait-elle qu'il pourrait lui arriver maintenant de payer chèrement, et sans lendemain possible, un succès d'amour-propre, emporté à coup de sanglants assauts. Sans doute, les troupes italiennes ont souffert de leur côté ; mais l'Italie a appelé 800.000 hommes sous ses drapeaux. Chaque jour gagné améliore sa situation au point de vue des effectifs. D'autre part, nous faisons pleine confiance, aujourd'hui, au haut commandement italien ; il vient de faire ses preuves d'une manière éclatante. Mais il ne faut pas nous laisser distraire un seul instant de la pensée que le danger le plus grave subsiste sur le front d'Italie; l'ennemi peut y amener encore de nouveaux effectifs ; il sait combien il peut compter, même en cas d'un succès limité, sur l'impressionnabilité de la race, sur les remous de l'opinion, sur certaines complicités qui s'obstinent. On ne doit pas oublier enfin que le front italien constitue l'aile droite de notre front occidental et que tout succès de l'ennemi sur cette aile compromet d'autant notre situation. Estimer que chacun doit se défendre chez soi et suffire à sa tâche ne répondrait qu'à des calculs égoïstes, qui pourraient conduire à de graves déboires.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

Apologie de la Presse française (L'Opinion, 12 janvier). — *La Bibliothèque de M. Jules Claretie et les Dédicaces* (L'Œuvre, 5 janvier). — *Memento.*

Babouc, dans l'**Opinion**, fait une apologie de la presse française, et trouve que jamais la littérature n'aurait été aussi cultivée qu'à notre époque dans les journaux. On croit rêver, car jamais, semble-t-il, au contraire, la littérature des journaux : romans, nouvelles, critiques, ne fut aussi médiocre. Mais écoutons Babouc :

On reconnaît généralement que notre presse est supérieure à celle de tous les autres pays par ses qualités littéraires. Trop peu renseigné sur les journaux étrangers pour en juger moi-même, je considère cette vérité comme démontrée. Le jour que les Anglais, les Allemands, les Américains, les Italiens apporteront à la besogne journalistique plus d'esprit, plus de clarté, plus de verve que nous, les Français n'auront plus rien à faire dans le monde, leur mission intellectuelle et sociale sera virtuellement terminée. Mais il ne paraît pas que nous en soyons là. Assez de noms justement célèbres brillent quotidiennement au sommaire de nos gazettes pour assurer longtemps encore le prestige de celles-ci : Barrès, Maurras, Capus, Bidou, Séverine, etc... Ceux que j'oublie de propos délibéré pour ne pas allonger cette liste jusqu'à la fin de mon papier voudront bien m'excuser et recevoir en bloc mon hommage patriotique. C'est grâce à eux que, s'il est dans le monde une presse d'idées, cette presse est la nôtre ; c'est grâce à eux que la tradition de nos encyclopédistes est toujours vivante. La France a pu démériter depuis cent ans dans tous les domaines — et je ne l'affirme pas, je le suppose seulement — elle n'a pas cessé d'être, elle est plus que jamais, par excellence, le pays de la pensée agissante et combattante, et triomphante. Personne ne dit le contraire, pas même les journalistes français. Il convient toutefois de le proclamer quand l'occasion s'en présente. Voilà qui est fait.

Si la France n'a pas cessé d'être le pays de la pensée agissante et combattante, est-ce bien par le journalisme que cette pensée agit et combat. Je ne vois pour l'instant? aucun journaliste écrivant avec sincérité : la plupart essaient de se tromper eux-mêmes, afin de mieux tromper leurs lecteurs.

Mais Babouc continue :

Notre presse est une presse intellectuelle ; elle est la presse la plus intellectuelle, parce que nos journalistes sont des artisans amoureux de leur métier, imprégnés d'une forte culture traditionnelle. On voudrait pouvoir en dire autant de tous les Français qui fabriquent des meubles, du papier peint, des robes, des machines agricoles, des machines à imprimer, des bijoux, des articles de Paris, etc..., e qui ne se gênent guère pour afficher à l'égard de leurs compatriotes journalistes un mépris qui serait juste en soi s'il l'était d'abord relativement à eux-mêmes. Mais quand j'écris : *la littérature dans les journaux*, je prie qu'on entende par là, non point la forme littéraire que prend volontiers la pensée journalistique, mais la littérature dans l'acception propre du mot, la littérature littéraire, imagina-

tive et critique Des rapports de la littérature et des journaux, des principes qui doivent y présider : sujet de thèse à traiter devant le public de l'école du journalisme, si cette école existe encore, ce dont je doute. Aussi bien l'a-t-il été, partiellement, au moins jadis. On voudrait qu'il fût repris et dans le sens d'une contribution à la préparation de l'après-guerre. Il faut qu'après la guerre la littérature française soit, comme disent les Américains, la première dans le monde. Qu'est-ce que les journaux comptent faire pour seconder publiquement les efforts que les nouveaux écrivains feront dans le recueillement du cabinet de travail ? M. Descaves, directeur littéraire du *Journal*, a-t-il des idées là-dessus ? M. Descaves a la parole.

Sauf l'*Intransigeant* où il y a une insuffisante petite chronique des lettres, je n'aperçois dans aucun journal une rubrique et encore moins de critique littéraire. On ne peut pas donner ce nom aux quelques boutades, généralement de mauvais goût, que tel sous-Faguet émet dans un journal mondain, à propos de tel ou tel livre, choisi à peu près au hasard. D'autres journaux de plus grand format ne suivent que de loin le mouvement littéraire ; et tout cela sans autre méthode, chez le critique, qu'une recommandation, une visite ou une promesse de bonheur. A-t-on jamais vu, depuis dix ans, un journal (sauf *Paris-Midi*, qui chaque jour publie la plus belle page d'un livre nouveau) insérer un beau poème d'un jeune poète ? On fait miroiter à nos yeux, fatigués de cette verrotterie, quelque sonnet à facettes de Rostand ou de Zamacoïs, et on croit nous avoir révélé toute la jeune poésie française. C'est lamentable. La critique dramatique est encore plus improvisée : elle se contente de nous apprendre si telle ou telle pièce nouvelle a réussi. Les critiques ne se sentent pas la force de juger. Et quant à M. Adolphe Brisson, il nous refait sans se lasser, lui, son terne sermon sur la morale dans l'art, essayant d'abaisser Molière, Corneille et Racine à la mentalité du public des *Annales*. Aussi se croit-il mûr pour l'Académie, à laquelle il se présente. (Les journaux ont publié cette nouvelle aussi invraisemblable qu'officielle.) Les lecteurs du *Temps* regrettent Sarcey, qui savait au moins dire ce qu'il avait vu, et même ce pauvre Claretie, dont le talent s'affirme devant les phrases soufflées de vent de M. Abel Hermant.

Voici donc M. Lucien Descaves directeur littéraire du *Journal*. Il semble à Babouc que cette nomination de l'auteur de *Barrabbas* à ce poste privilégié doive assurer une vitalité nouvelle à la littérature française. Je ne sais vraiment pas pourquoi on attache tant d'importance à ce poste, que tenait précédemment, avec un hautain découragement, M. Henri de Regnier, car la direction littéraire du journal s'exerce dans le néant. Ouvrez cette feuille, et vous n'y apercevrez qu'un article ou une nouvelle, vaguement littéraire. Ce n'est vraiment pas la peine de mobiliser l'Académie Française et l'Académie Goncourt pour aboutir à ce résultat.

§

On a vendu aux enchères la bibliothèque de M. Jules Claretie. C'était une très belle bibliothèque, contenant plusieurs milliers de volumes, qui vont aller garnir les rayons d'autres bibliothèques, aussi peu stables.

M. André Billy s'est amusé, dans **l'Œuvre**, à noter quelques dédicaces de ces volumes. La dédicace est caractéristique à la fois de l'auteur et de celui auquel il adresse son livre :

Et d'abord, une remarque générale : la personnalité de Jules Claretie n'inspirait guère les signataires de dédicaces. Ceux-ci admiraient sans aucun doute son grand talent et son caractère solidement trempé, mais ils préféraient, pour la plupart, l'assurer soit de leur reconnaissante amitié, soit de leur sympathie. Seul, M. Paul Adam (no 62) use d'une formule frappante en lui offrant sa « parfaite dévotion ». Victor Hugo, lui-même, spécialiste en dédicaces sensationnelles, ne fit à Jules Claretie aucun envoi que les éditeurs du catalogue aient jugé digne d'être retenu. Et quant à Barbey d'Aurevilly, nous devons nous contenter de cet hommage : « A Monsieur Jules Claretie qui, le premier, a parlé généreusement de ce livre inconnu (*Memoranda*), son reconnaissant attardé, mais qui n'oublie rien », et de cet autre, plus pittoresque, il est vrai : « Ne se toucher que par des livres quand on voudrait se toucher la main ! » Feu Claretie fut-il donc si avare de ses poignées de main ?

D'Anatole France, une simple carte de visite est jointe à un exemplaire de *Crainquebille*. Sur les autres livres du maître, rien, ou tout au plus un *envoi autographe*. Voici, pourtant, un faux-titre des *Noces Corinthiennes* ; « A Monsieur Jules Claretie, hommage sympathique. » Anatole France, ce jour-là, était bien disposé.

Voyons un peu Jules Lemaître. *Mariage blanc* : « A Jules Claretie, souvenir affectueux et profondément reconnaissant. » Pour le reste, aucune indication.

Même aridité de la part de Catulle Mendès : des *envois autographes*, sans plus. Par bonheur, Octave Mirbeau vient relever l'intérêt de notre recherche. Sur *Les Affaires sont les Affaires* : « A Jules Claretie, à qui je dois la meilleure émotion de ma vie et ma joie. En admiration et en amitié. » Voilà qui est parler ! Notez que nous sommes en 1903. En 1904, Mirbeau écrit à Claretie : « Cher ami, voulez-vous acceptez cet exemplaire sur Hollande du *Calvaire* ? Il n'a pas d'autre mérite que d'être introuvable. Et je serai très fier qu'il prenne place dans votre belle bibliothèque. Vous voyez que je suis un affreux intrigant... un intrigant qui vous aime bien. » Cet amour donne le frisson. Mais que s'est-il donc passé après 1904 ? La *628-E 8*, qui est de 1907, s'orne d'un envoi de M. Fasquelle, l'éditeur, qui fait rêver : « Avec l'instante prière que ce volume ne quitte pas le domicile du destinataire. » Qu'est-ce à dire, et l'envoi aurait-il été fait en cachette de l'auteur ? Toujours est-il que, de son côté, Mirbeau n'omettait pas d'adresser son livre à Claretie (no 932), mais le catalogue mentionne sèchement un envoi autographe. Elles sont loin « la meilleure émotion de ma vie et ma joie ». Enfouies sous les cendres du *Foyer*...

Le catalogue reproduit une dédicace de M. Capus tout empreinte de politesse. Mais il ne nous dit pas en quels termes s'est exprimé M. Clemenceau pour envoyer à Jules Claretie son *Voile du Bonheur*. Même discrétion en ce qui concerne François Coppée, exception faite d'un sonnet dont voici les six derniers vers :

Cet exemplaire survivra.
Sonnet, dessins et cætera
Nous en donnent la garantie.

Avant que les vers s'y soient mis,
Il dira longtemps, Claretie,
Que nous étions de bons amis.

Après Coppée, Rostand, dont ce quatrain sur un exemplaire des *Musardises* :

A Monsieur Jules Claretie.

Il y en eut cinq cents, Lemerre en vendit trente.
Ensuite, j'en donnai. Plus tard on m'en vola !
S'il n'en restait que deux, j'en mettrais un en vente.
Mais il n'en reste qu'un : vous aurez celui-là !

EDMOND ROSTAND
28 septembre 1900.

Il y a d'autres vers dans le catalogue. Les plus nombreux sont ceux de Théodore de Banville.

Une dernière citation. Elle est de Maupassant, et tirée d'une lettre où il prie Claretie de lui « rendre l'*Histoire du vieux temps*, pièce acceptée depuis un an par le directeur du Théâtre-Français et qui n'a pas encore été présentée au Comité ». Pas content, l'auteur de l'*Histoire du vieux temps !*

Et, à propos de ces dédicaces, qui donnent ou ajoutent une valeur à un volume, il serait amusant qu'un érudit écrivît l'historique de cette maladie. En usait-on, en abusait-on déjà, au XVIIIe, au XVIIe siècles? Je me souviens que sur les trois cents volumes qu'un poète étranger et chef d'une école qui fit du tapage à ce moment-là envoyait à la critique et à ses amis, l'auteur très enthousiaste avait écrit, invariablement : Hommage d'admiration. — Humblement, Pierre Loti se montra surpris de l'hommage pourtant justement mérité. Tous les autres empochèrent l'admiration sans hésiter.

§

Memento. — J'ai reçu une abondante moisson de journaux du front, depuis *l'Horizon*, qui remplace avantageusement *le Bulletin des Armées*, jusqu'au *Tord-Boyau* qui se caractérise par de spirituels dessins. Voici encore *le Voltigeur*, tout à fait dans le ton des journaux du front humoristique et léger, le n° 3 de *Nos Tancks*, illustré avec esprit et talent, les n°s 57, 58 et 59 de *l'Intermède*, le journal du camp de Wurtsbourg. Le numéro de Noël est particulièrement touchant par les légendes de France qu'il évoque aux prisonniers.

A signaler encore dans le *Pays Latin*, du 10 janvier, une étude de Maurice Daramé sur Paul Fort et la jeunesse française : « Paul Fort est

pour nous l'incarnation même de la Poésie... » Si Paul Fort n'est pas content !

Un nouveau journal est né sur la terre de France : *la Roumanie,* qui se propose de défendre les intérêts roumains. Qu'il soit assuré de notre fervente sympathie.

R. DE BURY.

LE THÉATRE AU FRONT

De tous côtés, les organisations théâtrales prennent sur le front un développement de plus en plus intéressant et toute l'importance qu'elles méritent d'avoir dans la situation que la guerre continue de faire à nos soldats. Les régisseurs spéciaux du théâtre du front fournissent un travail important, puisque dans le courant de décembre ils ont donné, dans les diverses armées qui tiennent notre front, 342 représentations auxquelles ont assisté plus de 240.000 spectateurs militaires. Ces artistes se donnent à leur tâche avec un dévouement constant et font l'impossible pour triompher des mille difficultés qu'ils rencontrent sur leur route et dont les moindres ne sont certes pas la force d'inertie et l'indifférence de quelques états-majors.

Les programmes qui sont passés sous mes yeux témoignent d'une compréhension très exacte de ce qu'il faut donner aux poilus et d'un goût presque toujours satisfaisant. Ils montrent qu'avec les ressources trouvées dans les corps, on peut nous varier la partie de concert, donner assez souvent une petite comédie en un acte, ce qui est très apprécié des hommes que cet effort pour les distraire intéresse et séduit particulièrement.

Mais les organisations théâtrales imprévues ne manquent pas de s'ajouter au résultat officiel. Le lieutenant Dropsy, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, continue à s'occuper très activement de la troupe de la 3e division coloniale, aussi bien comme auteur que comme directeur artistique ; au cours de ces derniers mois, MM. Aveline, de l'Opéra-Comique, et Quinault, de l'Opéra, ont donné à leur régiment d'intéressantes soirées, dont quelques-unes se sont déroulées dans la citadelle de Verdun, en compagnie d'un chansonnier, M. Guy Momus, qui célèbre le carnet de pécule sur le mode montmartrois. Le 55e d'infanterie a lui aussi ses artistes et son poète, M. J. Laporte, qui chante le Pinard avec la verve d'un petit neveu « de M. Edmond Rostand » :

Qu'importe alors que le Bourgogne, le Sauterne
Aient un renom plus noble et plus luisant que toi,
Puisque tu fais briller le regard le plus terne
Et que tu mets une lanterne
Au nez de celui qui te boit.

. . . .

Et sois enfin béni quand le combat fait rage,
Merveilleux guérisseur des pleutres, des fourbus,
O toi qui les soutiens sous les tirs de barrage
Et qui ranime le courage
Sous l'éclatement des obus !...

Il m'est signalé que M. Claude Serval a fait jouer, il y a quelques semaines, une revue qui a été accueillie avec une grande faveur par le public militaire et sur laquelle j'aurai très probablement l'occasion de revenir.

Le 1er zouaves possède également une organisation théâtrale bien constituée. La troupe des zouaves a donné depuis deux ans sur le front près de 200 concerts et a joué de nombreuses pièces de Courteline, Tristan Bernard, Max Maurey, etc. Comme on peut le penser, elle a trouvé elle aussi ses auteurs pour lui écrire des revues et elle en a donné déjà trois dont les deux dernières ont été fondues en une seule qui a été jouée dernièrement en représentation exceptionnelle de bienfaisance sur la scène du théâtre Sarah Bernhardt.

Les auteurs, qui signent modestement Toni Pança, l'Ecorché et le Lanceur de fusées, ont de la facilité, de l'entrain, de l'esprit et une certaine invention comique. On regrette seulement qu'il n'y ait pas dans leur œuvre encore plus de fantaisie et de verve outrancière.

Un journal, *la Chéchia*, vient compléter l'effort artistique de nos zouaves. Je trouve dans le numéro de Noël un poème sur la neige dont quelques vers donneront une idée de la manière des « Lanceurs de fusées ».

Sur les grands arbres fracassés
elle s'étale, délicate,
comme des pansements d'ouate
aux murs des vieux logis blessés.

Comme on coupe dans les journaux
le défaitiste bavardage,
elle censure le paysage,
jette sur le crime un manteau.

Quand pâtit l'alimentation,
le pain est bis, le sucre beige,
abondante et blanche, la neige
ne souffre pas de restrictions.....

Ainsi de toutes parts sur le front se manifeste un effort souvent heureux vers ces arts d'agrément que sont le théâtre et la poésie et l'on ne pourrait que l'approuver pleinement s'il ne vous obligeait à constater ainsi que l'état de guerre s'installe et s'organise de mieux en mieux chez nous, aussi bien dans son action principale que dans ses à-côtés... Et ce n'est pas sans mélancolie !...

LE RÉGISSEUR.

ART

Exposition *Albert Lebourg* (galerie Georges Petit). — Exposition de monotypes de M. *Pierre Labrouche* (Georges Petit). — Tableaux de Fleurs de M. *Adrien Karbowsky* (Georges Petit). — Exposition d'aquarelles et desseins de M. *Georges Beluet* (Georges Petit). — Exposition de M. Sabatier (galerie Bernheim-Jeune). — Exposition de tableaux et sculptures (galerie du Luxembourg).

Albert Lebourg appartint à la première pléiade impressionniste. En 1878, à l'exposition de la rue des Pyramides qui fut une des premières et plénières affirmations du groupe, constitué de ses promoteurs et de leurs premiers adeptes, quelques tableaux de Lebourg notifiaient à la critique l'existence d'un peintre très doué avec des qualités de fond et des dons très rares d'extériorité, d'éclat et d'harmonie. Un temps, moins célèbre que d'autres maîtres impressionnistes pour s'être tenu à l'écart de toute exposition générale ou de groupe, Lebourg dès qu'il y a consenti a conquis la notoriété dont il s'était volontairement éloigné et pris sa place auprès de Monet, Renoir et Raffaëlli par de belles notations de paysage d'un charme profond et d'une délicate intimité.

Albert Lebourg, vers ses débuts, est divers, encore que sa personnalité s'accuse à toutes ses tentatives. Des dessins, datés de 1878, probes, sérieux, appuyés, entre autre un très beau crayon de l'artiste, par lui-même, des aspects de ports, des études de physionomies démontrent une rare solidité de talent. Une série algérienne est éblouissante. On se souvient, sans doute, du grand effet produit par ces notations à l'Exposition de 1900. Elles ornaient un panneau du pavillon de l'Algérie. Sans doute on les eût vues mieux à leur place dans les salles consacrées à la peinture contemporaine. Il en fut décidé autrement et, à côté des produits du sol algérien, l'art de Lebourg fut délégué à évoquer ce sol lui-même et le décor de la France africaine. C'était en de petits cadres de larges évocations de la brousse, des plaines d'alfa, des villes blanches, d'Alger et de ses coins pittoresques : l'ombre d'un grand caroubier se striant d'or clair et de mobilité frissonnante ; dans une rue de la Kasbah l'étincellement pittoresque d'un éventaire de fruits et des orées de ruelles bleuâtres et tortueuses ; des intérieurs de mosquée, d'une chaude couleur, d'un grand recueillement parmi le bariolage des grands drapeaux suspendus, des fontaines aux claires mosaïques, des patios silencieux, des eaux calmes, et par la plaine rose des campements d'Arabes ; sur tout cela une limpidité, une joie d'atmosphère qui place cette partie de l'œuvre de Lebourg au premier plan de ce que l'art français a réalisé, à propos de l'Algérie.

La vision de Lebourg, dans les premiers paysages que lui donna ensuite le sol de France, s'est variée, affinée, nuancée. Il y a de lui, peints à cette époque lointaine, des quais vus avec largeur et en même

temps avec une subtilité charmante de détails, des Bas-Meudon aux ciels déjà emperlés de féerie, des aspects de neige puissants et d'une analyse très fine, avec des jeux de soleil pâle sur des sols d'une blancheur graduée. Lebourg est un des beaux peintres de la neige et de l'hiver; il y sait trouver de tragiques impressions d'étendue et de solitude. Regardez notamment son Pont sur l'Allier, à Pont-du-Château : dans la campagne envahie de neige, près de coteaux dénudés, une eau grise et lourde roule à flots épais ; quelques taches habilement jetées figurent des barques naviguant avec difficulté ; la capote d'une voiture paysanne émerge du pont. Ces brèves indications de présence humaine accentuent la désolation du paysage et lui communiquent de la vastitude et un aspect poignant de désolation. Impression littéraire, mais obtenue par des moyens picturaux, par les plans et la tonalité. A nuancer ces atmosphères grises, Lebourg apporte la même variété et la même maîtrise qu'aux harmonies de couleurs vives dont étincellent des ports, des rades, des paysages d'été, par exemple ses paysages de la Bouille, si beaux et si émouvants. Lebourg a, comme Turner, le souci des harmonies séduisantes, des bouquets de couleurs où les tons contribuent à la joie de l'ensemble comme des détails d'orchestre à la symphonie. Il sait tirer de la nature strictement observée des impressions de féerie. En exemple, ces gens qui se pressent à un ponton d'embarquement, à la Bouille. Le groupe est dense, les claires toilettes d'été fournissent au peintre une gamme d'une gaieté précieuse, ramassée, comme devant un large entonnoir, un grand infini fait des variations de bleu que lui donnent l'air et l'eau, l'atmosphère marine, le lointain sourd et silencieux des flots. Ainsi pressée et contrastée, cette grappe de passants aux tons vifs a des variétés d'Embarquement pour Cythère ; simplement par l'effet des tons, sans figures formulées, sans détails d'allure, le tableau prend une joie de fête, de départ heureux, de même que des *Seines* peintes par Lebourg ont ces aspects de plaisir riant, qu'une *Marne* de lui si fine, si tranparente où glissent des barques avec des rameurs ténus, qu'on devine plus qu'on ne les voit, se pare d'une splendeur de *fête galante*, de dimanche flâneur, saturé de sérénité élégante. Cette puissance à traduire l'impression esthétique, à faire jaillir, de la notation des choses une émotion puissante et contenue, c'est la caractéristique de Lebourg ; cette recherche d'harmonie complète et suggestive, c'est sa signature et sa personnalité. Elle n'est jamais plus impérieuse que dans des harmonies saisies en fin de journée, avant le coucher du soleil, lorsqu'une buée entoure les objets, que les couleur s'atténuent, que des variations infinies s'épanouissent dans le ciel, lorsque la lumière baisse, ne s'appesantit plus sur les choses, mais les caresse de reflets qui sont à l'infini si diversifiants. Et alors de même que le peintre a

su dire la clarté, il exprime admirablement les mélancolies du jour finissant et en traduit toute la grâce méditative et comme l'épanouissement plus chaud et un peu fatigué. Il a transcrit de magnifiques heures d'automne d'une rêverie d'autant plus captivante qu'elle se lie intimement à la vérité de son paysage.

Le métier de son art, son mode de traduction est bien à lui. Si l'on cherche dans ses premières œuvres des contacts, des admirations effectives, des signes que tel ou tel guide l'ont aidé à découvrir sa personnalité, on peut penser à Corot, à Boudin aussi. Mais déjà dans sa suite sur l'Algérie, il n'a point d'analogues. Le regard y est tout personnel, libre de toute influence, maître des choses sur lesquelles il se pose. Toute cette œuvre est d'un art ému, léger, intime, ornemental, parce que plein de goût et de mesure, charmant, parce qu'il décèle un tempérament imbu de rêverie et docile à toutes les suggestions d'un beau paysage.

§

Les monotypes (épreuves uniques obtenues par la simple impression d'un motif peint à l'huile sur un zinc plané, sans aucun procédé de gravure) de M. **Pierre Labrouche** nous égrènent les feuilles d'un agréable carnet de voyage, en Bretagne, en Italie, en Provence, en Espagne, en Algérie.

Les architectures évoquées sont solides et éclatantes, le noir, le blanc, le bistre, le brun y sont modulés avec habileté et avec agrément.

Les fleurs de M. **Karbowsky** sont élégamment construites et présentées dans de clairs décors : on ne saurait reprocher à cet ensemble qu'une certaine monotonie dans des harmonies fines mais un peu trop pareilles. Des dessins pris sur le front ont de la vivacité et du brio.

§

Les dessins et aquarelles de M. **Georges Beluet** ont été pris sur le front. Le milieu en est agréable, l'observation en est précise et ingénieuse. Des guetteurs, des grenadiers sont bien dessinés dans leur allure vraie; ce n'est point forcé. L'artiste ne cherche pas l'effet; il rend pittoresquement l'allure vraie des choses et ses détails ne sont jamais dramatisés; c'est du bon document.

§

M. Sabatier a pris ses motifs à Marseille, dans la banlieue de Marseille, a noté des soleils clairs sur le parc Borelli ; il a entrepris de dire la lumière s'étendant sur de larges espaces de campagne provençale ; on goûtera peut-être davantage que ses paysages, comme doués d'un accent plus vigoureux, des portraits, des études de femme, une étude de nu : ce n'est pas indifférent.

§

Galerie du Luxembourg, intéressante série de jeunes artistes, quelques-uns personnels, les autres à la dernière mode, mais avec des indications de talent ou de tempérament. M. **Ballot-Jourdan** est un peintre de fleurs vigoureux, connaissant bien l'extériorité des roses qu'il peint en même temps avec détail et mouvement ; ses roseraies ont de belles qualités de verve. Mme **Mary Priou** a des toiles de jolie fraîcheur ; un enfant en robe rouge sur une pelouse près d'arbres d'un joli style, bien observé ; ce n'est pas une toile indifférente ; la mer arrive à une grève où se dresse un calvaire : les émaux tranquilles des eaux s'apaisent dans une harmonie jolie aux ondulations bien notées. Des aquarelles de M. **Reb** sont d'un faire spirituel : peintre à sa besogne parmi de hautes roches près de la mer ; aspects d'espace frais ou coins de banlieue. M. **Albert Sarfati** a du tempérament ; une rue violemment colorée, rougeâtre, s'incurve bien vers une église aux beaux tons foncés ; un paysage apporte une stylisation de bosquets, de bonne apparence. Mme **Olga Bing**, à côté de dessins empreints de finesse (silhouettes féminines alertement notées, certaines aux tons délicats dans des harmonies jaunes relevées de rouge), expose des natures mortes d'un arrangement agréable et met à feuilleter sur la table son intéressant album : *Gestes d'hôpital*, série de croquis nettement vus. M. **François Smith** en six paysages rappelle l'école disparue du cloisonnisme d'Anquetin et Emile Bernard, mouvement vers la synthèse formulé en 1888 et qui depuis, chez ceux qui le tentèrent, a donné lieu à des développements si dissemblables du point de départ. Ces paysages un peu sombres de M. Smith ont leur accent et leur intérêt. Quelques gestes humains, intercalés comme en marge de l'interprétation des plans de maison et de verdures, ont de la justesse ; mais c'est un peu serré. Le peintre a le souci de tout dire, et, encore qu'il y mette de la concision, il y a bien des choses sur ces toiles. M. **Raymond Casse** a des paysages de bonne tenue, ainsi que M. **Diligent**. Une charrue abandonnée de M. **Daraguès** dans un grand champ, sous une lumière diminuée, ne manque point d'un certain romantisme.

Des sculptures de Mme **Anna Bass** démontrent une soumission à l'œuvre de Rodin assez complète. Mais il y a une jolie grâce dans un petit nu de jeune femme aux mouvements légers ; une figurine ornementale de femme tenant devant elle un éventaire, traitée un peu dans la manière des gothiques, et d'une rigidité amusante, offre en un petit format un aspect de statuette décorative bien venue.

Dans une salle voisine de cette expositions, un certain nombre de toiles de **Fernand Maillaud** sont agréable à rencontrer ; ce sont,

dans la manière enveloppée et très séduisante, de cette artiste un marché sur une petite place, un gué où passe bien campé un cheval de labour ; deux fillettes nues cueillent des branchettes à des pommiers en fleurs ; c'est une petite étude, mais qui, dans des proportions plus considérables, fournirait une belle toile décorative.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Henrich von Treitschke : *Briefe*, Tome III, première partie (1866-71) ; Leipzig, S. Hirzel, M. 7. — Alfred Kerr : *Die Welt im Drama*, 5 volumes ; Berlin, S. Tische. — Arthur Schnitzler : *Fink und Fliederbusch* ; comédie en trois actes ; Berlin, S. Fischer. — Mort de M. Adolphe Lasson.

L'influence considérable que l'historien Treitschke a exercée sur la formation de l'Allemagne contemporaine l'a fait classer parmi les principaux doctrinaires du pangermanisme. Mais ce promoteur de l'hégémonie prussienne était aussi un esprit fort original, dont les vues ne concordaient pas toujours avec celles des hommes politiques de son temps. C'est ainsi qu'il envisagea, non sans une certaine méfiance, les tractations qui eurent lieu à Versailles en 1871, et qui aboutirent à l'attribution de la couronne impériale au vieil empereur Guillaume. Le rétablissement d'un « empire » allemand avait pour lui quelque chose de fâcheusement romantique et il craignait, pour le nouvel Etat, les dangers des aspirations napoléoniennes. Si nous voulons bien nous rappeler les événements des dernières années nous nous rendrons compte que les craintes de Treitschke n'étaient que trop justifiées. Le roi de Prusse, lui aussi, nous le savons par les confidences de Bismarck, n'accepta du reste qu'à contre-cœur un titre qui, pour sa fierté de Prussien, ressemblait beaucoup à une diminution. Treitschke était partisan de l'absorption des petits Etats par la grande Prusse et, dès 1866, ce Saxon renégat jugeait que l'indépendance de sa petite patrie n'avait plus de raison d'être.

On ne saurait étudier d'assez près le mouvement des idées qui agitaient l'Allemagne à cette période critique de son histoire. Treitschke y tient une part importante. Son attitude a déterminé celle de nombreux libéraux allemands qui, après quelques années d'hésitations, se rallièrent à la Prusse bismarckienne. Pour comprendre l'évolution qui s'accomplissait alors, nous ne saurions mieux faire que de lire les lettres intimes de l'historien. Justement celles qui embrassent la période qui va de 1866 à 1871 viennent de paraître. Ce troisième volume des **Briefe** s'ouvre donc sur la guerre austro-prussienne, pour se terminer par la guerre franco-allemande et la constitution du nouvel empire.

Henri de Treitschke, professeur à l'université de Fribourg-en-Brisgau, au mois de juin 1866, suivait avait angoisse les controverses

qui allaient aboutir à un conflit sanglant entre la Prusse et l'Autriche. Qu'allaient faire les Etats de la Confédération germanique? Quand le 17, à Francfort, la majorité des plénipotentiaires se déclara en faveur de la Monarchie des Habsbourg, le grand-duché de Bade, malgré les vives sympathies prussiennes qui régnaient à la cour de Carlsruhe, ne crut pas devoir rompre le lien fédéral. C'était, pour Treitschke, l'effondrement d'un rêve politique longuement caressé, à quoi se rattachaient toutes les ambitions de sa jeunesse. Le lendemain, il donna sa démission de professeur, pour quitter clandestinement Fribourg. Réfugié d'abord en territoire français, il gagna ensuite Berlin par un long détour et y débarqua le 3 juillet, à la date même de la victoire de Sadowa. Désormais rassuré sur l'avenir, il put y déployer largement ses velléités prussiennes. Mais le jour de son départ de Fribourg, il s'était fiancé à Emma de Bodman, sœur du futur ministre badois, qu'il devait épouser au mois de mars de l'année suivante.

C'est à Mlle de Bodman que sont adressées une partie des lettres publiées dans le volume. Il lui confie ses plans et ses espérances. Le 30 août 1866 il lui écrit :

> Je veux contribuer pour ma part à ce que le peuple le plus moral de la terre (*sic*) apprenne à penser et à agir dans la vie publique d'une façon aussi grandiose qu'il le fait dans le monde des idées, et ma seule arme est la parole. La tâche de l'écrivain politique est partout difficile et, plus qu'ailleurs, en Allemagne. Depuis qu'il y a des Allemands, nous avons toujours mené une vie intérieure ; donner asile à de grandes pensées, à de beaux sentiments, telle fut l'ambition de nos meilleurs esprits et cette tendance à la vie intérieure s'est renforcée jusqu'à prendre un caractère maladif, depuis le formidable travail de la pensée que nous avons accompli lors de la Réforme. Et j'avoue que, sur ce point, je suis un véritable Allemand.

Dans la même lettre Treitschke revient sur ses travaux personnels et développe son plan d'activité :

> J'emploie beaucoup de temps à mes écrits et si j'exécute seulement les plans que je me suis maintenant déjà tracés, si je veux jeter dans l'agitation des temps les idées qui s'agitent dans ma tête, ma vie sera faite de travail ininterrompu... Jadis, lorsque je ne comprenais pas encore le monde moderne, je voyais mon idéal dans l'action par la parole vivante prononcée au jour le jour, pour aboutir finalement à recueillir les fruits mûrs d'une existence toute entière dans une seule œuvre. Ainsi écrivaient les Anciens...

Mais Treitschke, selon son véritable tempérament, s'est laissé entraîner à être surtout un polémiste guidé par l'actualité politique. Il était du reste si peu journaliste que même la tâche de diriger pendant quelques mois les *Preussische Jahrbücher* lui paraissait une charge trop lourde. Professeur, il tenait en mince estime ses collègues

de l'université et se répand en plaintes amères sur la « lâcheté » et le « manque de caractère » qu'il rencontre autour de lui. Comme beaucoup d'Allemands de son époque l'étroitesse d'esprit et l'absence de sentiments civiques qu'il constate chez ses compatriotes le remplit de tristesse, mais il corrige son pessimisme en ajoutant : « Je pense que, malgré tous nos péchés, nous serons considérés dans l'avenir comme une génération heureuse qui a accompli de grandes choses. »

Prussien dans l'âme, il se fit désavouer publiquement par son père lorsque, après Sadowa, il préconisa l'annexion de la Saxe par la Prusse. Notons cependant ce trait de clairvoyance remarquable : La campagne du Mein lui fait dire que « les vertus guerrière des Prussiens sont brillantes, mais que leur talent de se faire aimer dans les pays conquis est médiocre. » Cette réflexion correspond assez mal à l'image que l'on se fait d'un Treitschke imbu d'orgueil germanique. En voici une autre qui ne répond pas non plus au portrait officiel. L'idée d'une guerre avec la France inspirait à l'historien une véritable terreur. En août 1866 il écrivait à Hermann Baumgartner :

Certainement nous serions victorieux, mais quelle folie serait une pareille utte. Plus que les sacrifices je crains l'inimitié qui naîtrait avec le voisin et qui durerait toute une génération.

Et huit mois après, lors de l'affaire du Luxembourg, il est plus précis encore, quand il écrit à son beau-frère Nokk :

J'avoue que je ne souhaite pas cette lutte épouvantable qui, au fond, ne peut rien nous faire gagner... Si nous allons jusqu'à la guerre, il est probable que ce siècle civilisé verra une génération entière pleine de sanglantes horreurs.

Il est vrai que, trois ans plus tard, l'ivresse du succès devait faire oublier tous ces scrupules. C'est alors que nous voyons apparaître le vrai Treitschke, avec sa morale politique et son apologie de la guerre bienfaisante. Il se félicite de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, mais il voudrait l'incorporer à la Prusse, car « la Prusse seule peut réduire les puissantes forces ennemies qui s'agitent dans ce pays devenu étranger ». Oublieux de son passé libéral, il polémique contre la Constitution qui va être octroyée au nouvel empire. Le suffrage universel lui apparaît comme « une expérience grossière et frivole pour l'Allemagne ».

Arrêtons ici ces citations. A trop nous appesantir sur les dernières lettres du recueil, nous nous apercevrions que le Treitschke intime qui s'y révèle rejoint par bien des traits le Treitschke de la légende. Il n'était pas inutile cependant de jeter un coup d'œil sur la formation intime d'un des hommes qui ont le plus contribué à donner aux Allemands d'aujourd'hui le visage que nous leur connaissons.

§

Le nom de M. Alfred Kerr est connu en France par les brutales déclarations sur les visées belliqueuses de l'Allemagne qu'il avait faites, un an avant la guerre, à un reporter du *Figaro*. Mais c'est aussi un des critiques dramatiques les plus en vue de la capitale allemande. Depuis un quart de siècle il analyse les pièces de ses contemporains et généralement toutes les œuvres dramatiques jouées sur les théâtres de Berlin. Il a donc écouté avec patience beaucoup d'actes, enregistré de nombreux fours et signalé quelques succès. Cette persévérance a fini par lui créer une situation dans les brasseries et les salons. Comme le métier chômait quelque peu depuis le commencement de la guerre, M. Kerr a employé ses loisirs involontaires à la révision de ses innombrables articles. Il en a fait un choix en cinq copieux volumes qui viennent de paraître chez l'éditeur S. Fischer de Berlin, sous le titre ambitieux et à double entente **Die Welt im Drama**.

M. Kerr n'est pas un critique ordinaire. Il parle « autour » des pièces dans un style qui lui est personnel et où toute syntaxe est absente. Les phrases chez lui sont remplacées par des interjections et s'il daigne encore utiliser des vocables d'un usage courant, c'est pour les aligner pêle-mêle, comme s'ils sortaient du chapeau d'un prestidigitateur. Il croit ainsi faire œuvre d'artiste et prétend que son analyse est d'une qualité égale à la production de l'auteur original dont il rend compte. Quand il dit : « Depuis deux mille ans personne n'a écrit de choses comme je les écris », on ne sait pas s'il plaisante ou s'il est en proie à la folie des grandeurs et, quand on l'entend proférer : « Mon œuvre est l'égale d'une cathédrale », il y a lieu de se demander s'il ne veut pas simplement se moquer des Berlinois. On a diagnostiqué chez lui un mélange de Lessing, de Henri Heine et de Barnum, mais pour être juste, il faudrait constater que, malgré sa connaissance profonde du théâtre de toutes les époques, dans ce singulier écrivain c'est le clown qui prédomine. Pourtant, il a horreur des innovations de Max Reinhardt, ce qui pourrait faire croire que sa production est plus loin du cirque qu'elle n'en a l'air. Quoi qu'il en soit, son œuvre bizarre et désordonnée restera comme le témoignage d'une époque singulière, celle du Berlin d'avant la défaite, le Berlin de la grande entreprise qui menaçait de noyer dans le monde les dernières traces de goût et de pondération.

Est-ce par crainte de la censure autrichienne que M. Arthur Schnitzler a délaissé les grands problèmes de l'âme humaine ? Nous l'avons vu cultiver le petit roman anodin, dans son *Docteur Graesler* (voir *Mercure* du 16 mai 1917) ; le voici qui tombe franchement dans le vaudeville.

Fink und Fliederbusch, joué successivement au *Deutsches*

Volkstheater de Vienne, le 14 novembre,et au *Lessing Theater* de Berlin, y a obtenu un vif succès. La pièce se déroule dans le monde des journalistes et ressemble « comme par hasard » aux *Deux canards* de Tristan Bernard. Fink écrit dans un journal conservateur à tendances féodales et s'y est acquis une clientèle fervente, alors que Fliederbusch le combat avec acharnement dans une feuille démocratique. Or il se trouve que Fink et Fliederbusch ne sont que les signatures figurées du même personnage qui se donne la réplique à lui-même, en soutenant tour à tour des principes diamétralement opposés. Le public s'en est du reste douté, dès le début de la comédie, ayant vu paraître successivement le même acteur sous deux aspects différents. Comme les polémiques finissent par tourner à l'aigre, les deux journalistes rivaux sont obligés de s'envoyer des témoins, de sorte que la supercherie de Fink ne peut plus durer.

La pièce est rehaussée par une série de scène comiques, jouées par des personnages secondaires qui incarnent, paraît-il, des types de la presse viennoise. L'aimable scepticisme qui s'en dégage est gâté par des tirades contre le monde corrompu du féodalisme autrichien. Une seule figure de femme, celle de la princesse Priska Vendolin, survivante de l'époque de Metternich, met un peu de grâce dans cette bouffonnerie.

La presse quotidienne a négligé de nous faire part de la **mort d'Adolphe Lasson**, ce vieil hégélien qui fit beaucoup parler de lui au début de la guerre. Chargé d'honneurs et d'ans, il s'est éteint le 22 décembre, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, après avoir été l'un des plus précieux ornements de l'université de Berlin. C'est lui qui, en date des 29 et 30 septembre 1914, avait adressé à un ami de Hollande ces deux invraisemblables lettres qui parurent d'abord sans signature dans l'*Amsterdammer*, revue hebdomadaire des Pays-Bas. On se rappelle qu'il y menaçait les Hollandais du glaive germanique et leur annonçait, sans détours, l'annexion prochaine de leur nation ingrate qui n'est qu'un « appendice de l'Allemagne ».

On s'aperçut alors qu'il s'agissait d'une vieille connaissance et que ce même personnage avait publié déjà en 1868 un ouvrage intitulé la *Guerre et l'Idéal de la culture*, où il développait, en véritable précurseur, les idées popularisées plus tard par le général de Bernhardi. C'était, paraît-il, un doux savant qui, dans une parfaite innocence de cœur, soutenait, dans de nombreux écrits, des idées mystiques appuyées sur la méthode spéculative de la philosophie hégélienne. Il est mort trop tôt pour assister à l'effondrement de ses rêves impudents.

HENRI ALBERT.

LETTRES PORTUGAISES

Augusto Casimiro : *A hora de Nun'Alvares* ; « Atlantida », Lisbonne. — Mario Beirão : *Lusitania* ; « Renascença Portuguêsa », Porto. — Olavo Bilac : *Bocage* ; Renascença Portuguêsa, Porto. — Theophilo Braga : *Os Amores de Camoens* ; Renascença, Porto. — Julio Brandão ; *Maria do Céo* (*Cartas de Mariello*) ; Lello E. Irmão, Porto. — Costa Macedo : *O Enforcado* ; Renascença, Porto. — Orlando Marçal : *Horas suaves* ; Livraria Central, Aveiro. — Memento.

A ceux qui posent la question : « Faut-il craindre qu'à la faveur d'une future alliance du Portugal et de l'Espagne, favorisée par les intrigues germaniques, l'absorption de la Lusitanie au sein de l'unité ibérique ne devienne un jour un fait accompli ? » je répondrai : « Lisez Camoens, lisez les poètes de Portugal ! Une patrie ainsi célébrée ne saurait accepter de diminution morale, et la présence des troupes portugaises sur le front de France est un témoignage non douteux de cette volonté. »

La foi de Junqueiro fut la foi de Camoens, et cette foi anime d'une ferveur toute mystique l'hymne vraiment inspiré, que le poète-soldat Augusto Casimiro offre à la sainte Patrie portugaise, face à face aujourd'hui avec son destin. **L'heure de Nun'Alvares** évoque ainsi les morts glorieux des grandes Aventures, et proclame la rédemption de la Race. Ainsi chante également João de Barros.

Artiste plus minutieux du vers et de la strophe, dont il emprunte souvent le contour aux lointains précurseurs, Mario Beirão verse une émotion plus discrète, mais non moins profonde, dans les quatorze poèmes qu'il consacre à sa chère **Lusitania**, « cœur du monde », et qui sont une sorte de Romancero des grands souvenirs.

L'art de Mario Beirão se rapproche infiniment de celui de Manoel da Silva-Gayo, avec quelque chose de plus suave et de plus entraînant, mais aussi de moins concentré.

Un assaut implacable est maintenant porté dans tous les pays alliés de la France et de l'Angleterre contre les hommes de l'intervention. Chose frappante : il arrive que les pacifistes d'hier sont devenus les propagandistes de la guerre du Droit, tandis que les sectateurs hypocrites de la guerre divine tendent le rameau d'olivier.

Que les incertains, ébranlés par la longueur de l'épreuve et par ses horreurs sans nom, rouvrent les livres de M. João Chagas, non pas spécialement ceux où le pamphlétaire détaille ses raisons d'agir, mais les deux volumes d'essais critiques, où l'auteur d'*Hommes et faits*, d'*Idées et Sensations* s'avère l'un des meilleurs émules d'Anatole France !

Ils y verront l'unité sûre d'une vie ardente, aux convictions sereines.

De quelle plume alerte, délicate, acérée d'humour et dégagée de sectarisme, il dissèque les doctrines, scrute les âmes et les visages, creuse le sens intime des événements.

M. João Chagas est le spécimen accompli de l'homme cultivé à la française ; mais le trait chez lui est toujours de pur métal portugais. Tel Eça de Queiroz, qui a laissé de si vivants portraits d'hommes en vue.

M. João Chagas sait porter un jugement et l'exprimer de façon saisissante. Quelques mots lui suffisent à caractériser un homme, une situation.

Du Président Bernardino Machado, nouveau venu à l'idée républicaine, il dira :

« C'est un de ces libéraux à la manière de Lamartine, à qui la duchesse de Berry demandait le bras le jour où s'écroulait la monarchie de Juillet. C'est un homme de principes ; ce n'est pas l'homme d'une faction. Il est la tolérance, la conciliation, la sympathie mêmes. »

Chez Guillaume II, M. João Chagas dénoncera une activité qui résulte moins du tempérament que des instigations d'une nature volontaire, avide de manifester en toute occasion son autorité et sa force. Et il dira du télégramme adressé par le Kaiser à la veuve de Zola pour proclamer l'immortalité du romancier, que cette dépêche est un post-scriptum au traité de Francfort.

Tout en proclamant l'absurdité de la guerre scientifique moderne, il émettra cette réflexion :

« Nous savions qu'il y avait un parti de la paix, ce qui nous faisait un peu sourire. Apprendre qu'il existe un parti de la guerre devrait nous faire réfléchir. »

A la date où ces paroles étaient prononcées, nous étions loin de prévoir le cataclysme actuel.

Habile à regarder derrière les apparences, il émettra, en parlant des Japonais, cette assertion :

« Ils sont civilisés, parce qu'ils sont forts. C'est l'Europe qui leur a enseigné que la Civilisation, c'est la force. »

Et tout en admirant ceux qu'une nouvelle sorte de mysticisme pousse vers l'apostolat humanitaire, il se demandera si la société est apte à profiter des leçons du martyre :

« Le martyre reste incompris des hommes et, comme tel, infécond », dira-t-il.

Et pourtant M. João Chagas s'est donné à l'action pour l'idée, avec toute la fougue de son tempérament généreux, et l'on s'étonnerait presque de rencontrer dans ses écrits tant de sagesse véritable, si l'on oubliait que l'artiste et le réformateur sont chez lui d'accord pour ne rien construire sans l'aide de la saine raison. Il a porté sur son pays des jugements qu'il importe de retenir, à cause de leur pénétration. Souvent il lui plaît de le comparer au nôtre :

Le journalisme en France, dit-il, est une gymnastique littéraire. C'est

par le journalisme qu'on entre dans les lettres. En Portugal, le journalisme est une gymnastique politique. C'est par lui que l'on entre dans la politique.

Il peut lui arriver, du reste, de noter des différences qui sont moins profondes qu'il ne l'indique, par exemple en matière de goût public ; mais il n'oublie pas de constater qu'en Portugal comme en France l'intolérance des mœurs est le produit d'une longue éducation de caractère sacerdotal.

Tous les pays catholiques évoluent fatalement selon la même courbe, et, quant au présent de guerre, il n'est peut-être pas deux nations dont la parenté d'âme soit aussi étroite que le Portugal et la France. Tous deux combattent, non pour assurer leur expansion, comme les autres alliés, mais pour retrouver leur chère quiétude au foyer. Tel est le sentiment profond de leurs foules, et cela va peut-être contre les lois mêmes de la Vie, qui sont essentiellement dynamiques. Si un tel sentiment ne devait pas se modifier quelque peu, il faudrait n'attendre la dislocation de l'Empire allemand que de la seule fatalité qu'il porte en lui.

C'est le moment, en tout cas, de rappeler aux deux nations-sœurs tout ce qui, dans le passé, les a rapprochées, spécialement du côté de la culture, et c'est pourquoi nous avons voulu mettre en évidence la haute personnalité de M. João Chagas. Nous apprendrons ainsi à mieux discerner ce qui doit les associer dans l'avenir, pour l'œuvre commune du relèvement et de garantie du Droit international. Nos idées, du reste, ont joué un rôle immense dans la préparation du réveil de la démocratie lusitanienne.

Elles eurent même, à l'origine, une vertu qu'elles n'atteignirent point chez nous ; elles firent corps un instant avec la poésie nationale.

Tout en les propageant par la satire, Manoel Barbosa du Bocage, dont le patronyme dénonce les origines françaises, put rejoindre les sources profondes du lyrisme de la race. Ainsi l'œuvre éparse de ce vagabond de génie est demeurée dans la mémoire du peuple, et elle constitue l'unique chaînon qui relie Bernardino Ribeiro et Camoens à Garrett et à João de Deus.

M. João Chagas a dit de lui que ce fut une personnalité dramatique et que, sous la pression de l'ambiance, il aurait égalé André Chénier. Par malheur pour sa mémoire, une atmosphère de dépravation et de scandale s'est formée autour de son nom, à la faveur de mille anecdotes plus ou moins authentiques. « C'est là une chose douloureuse et révoltante », s'écrie M. Olavo Billac, l'un des maîtres contemporains de la poésie brésilienne, dans une conférence éloquente dont le texte vient de paraître en brochure.

De quel verbe indigné il flagelle la perverse curiosité des foules, exhumant les célébrités, pour mieux leur découvrir des tares occultes ! Bocage fut victime de sa popularité même et de son époque dé-

pravée. Comme Camoens, il erra, malheureux, à travers le monde ; mais ce qui exalta l'un, diminua l'autre. A deux siècles de distance, l'enthousiasme et l'esprit d'entreprise étaient devenus hypocrisie et libertinage.

Nul cependant n'a dépassé Bocage dans l'art de faire les vers. Il importe donc de débarrasser sa gloire de la boue qui l'enveloppe et de l'étudier comme il le mérite. Est-ce qu'il n'appartiendrait pas à la France de rendre également son hommage à ce poète, dont les aïeux se sont appelés Antoine L'Hédois et Marie-Anne Lépage ?

Les sonnets de Bocage ne peuvent être comparés qu'à ceux de Camoens, que la France ignore également. Et voici que M. Théophilo Braga, investigateur infatigable, dans le savant commentaire biographique qu'il intitule **Les Amours de Camoens**, confronte toute l'œuvre lyrique du poète avec les divers incidents enfin reconstitués de son existence passionnelle.

« L'amour, dit-il, fut le mobile principal des pensées, des sentiments et des actes de toute sa vie ; dans ses vers et surtout dans les Sonnets, sont transposés les moments les plus fulgurants de sa sensibilité vibratile. » Or, 158 de ces sonnets sont apocryphes, et 234 seulement doivent être considérés comme parfaitement authentiques. Rompant avec la légende d'un seul amour idéal, il faut les diviser en quatre groupes : 1° Sonnets à D. Isabelle Tavares de Coïmbre, cousine du poète, 2° Sonnets à D. Franscisca d'Aragon, Dame de la Reine D. Catharina, 3° Sonnets à D. Catharina de Athayde, Dame de la Reine également et qui mourut au palais, sans être mariée, 4° Sonnets historiques, religieux, courtois ou de circonstance.

Les trois premiers groupes de sonnets mettent en lumière trois types féminins, dont les traits moraux réunis constituent la femme parfaite. L'un se caractérise par l'*énergie*, l'autre par la *pureté*, la dernière par la *tendresse*.

Le savant commentateur considère les Sonnets comme une symphonie grandiose, comparable à celles de Beethoven ; mais le but de son livre est de montrer que le poète des *Lusiades* a vécu les moindres détails de son œuvre, et il apporte à l'appui de ses opinions, par endroits controversées, les arguments les plus impressionnants. Symphonie également ces, *Lettres de Marcello* que réédite Julio Brandão : **Maria do Céo** est un livre d'amour, de songe et de beauté ; c'est d'abord un livre de poète. On le dirait dicté par l'auteur du *Trésor des Humbles* à quelque Bernardino Ribeiro teinté de symbolisme. Jamais la langue portugaise, la *langue des fleurs*, ne s'était révélée plus fluide, plus évocatrice et plus voluptueuse. Julio Brandão sera relu, non seulement par toutes les femmes, mais aussi par tous ceux que torturent les échos du grand massacre. « Que c'est peu de chose le génie sans la bonté ! » s'écrie-t-il.

Noble et grande leçon que suggère également un autre chef-d'œuvre du roman épistolaire : *Lettres d'amour* du maître romancier Teixeira de Queiroz,

Au dénouement, le mari trompé se suicide pour assurer le bonheur de la coupable épouse qu'il aime et la reconnaissance de l'enfant par son père véritable. Le lyrisme ici fait place aux plus fécondes ressources d'un tempérament dramatique, profond observateur des âmes.

C'est de cet exemple que paraît vouloir s'inspirer M. Costa Macado dans les récits nerveux qu'il vient de publier sous ce titre : **Le Pendu.**

La phrase berceuse n'est point son fait, et il se préoccupe avant tout de mettre en scène. C'est là une sérieuse qualité. Orlando Marçal, au contraire, est un paysagiste à la façon de Fialho. Ses contes lui ont procuré une réputation qui le placera un jour à côté de Trindade Coelho, et les impressions qu'il nous offre aujourd'hui, sous le titre d'**Heures Suaves**, joignent le charme pictural du verbe à la chaleur ingénue du sentiment. C'est un artiste probe et sincère; c'est aussi un ami de notre pays. Il termine un récit de voyage par cette réponse à une Allemande fanatique : « Ayez la pleine certitude que la France de la liberté, de l'amour et du pardon, la belle France héroïque saura vaincre ! »

Memento. — Ont paru : *Emblemas de Alciati*, par J. L. de Vasconcellos, *As Cinzas de Camillo*, par Villa-Moura, *A Pecadora*, par Souza Costa , *Pensamentos*, *Palavras e Obras*, par Severo Portela, *A Vida portuguesa*, par Bento Carqueja. *Atlantida* et *Aguia* gardent la tête des publications littéraires portugaises.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

La situation actuelle de la librairie en Russie ; influence de la révolution sur la littérature : journaux humoristiques, tracts et pamphlets. — A. S. Prougavine : *Le Staretz Grigori Raspoutine.* — A.S. Prougavine : *La Révolte contre la Nature* — W. Bourtzew : *Le Calendrier de la Révolution russe.* — Th. Dostoievski : *Nietotchka Nezvanova*, trad. de J.-W. Bienstock, Payot.

Les événements dont la Russie est le théâtre, surtout depuis l'accession au pouvoir des maximalistes, ont une formidable répercussion sur tout ce qui touche la **librairie.** La confection du livre présente actuellement de telles difficultés qu'elle devient presque matériellement impossible. La crise du papier et de la main-d'œuvre, les rigueurs d'une censure telle que n'en connut point le régime tzariste, l'insécurité dans laquelle vit chacun et toutes les autres beautés de ce régime des bolcheviki font que rares sont les éditeurs qui se décident à entreprendre la publication d'un livre. Quant aux ouvrages

qui, à travers toutes les difficultés, voient le jour, leurs prix sont tels qu'ils trouvent peu d'acheteurs.

Pour donner une idée approximative de ce que coûte maintenant, en Russie, l'édition d'un livre, nous citerons quelques chiffres. La composition d'une feuille de 16 pages in-8°, qui coûtait avant la guerre de 12 à 15 roubles, revient actuellement à 160 roubles ; l'impression, au lieu de 7 à 10 roubles, coûte maintenant de 100 à 120 roubles ; le prix du papier a décuplé, etc. Quant au brochage, il atteint des prix si élevés que la plupart des éditeurs y ont renoncé et font paraître en feuilles, non brochées, les quelques livres qu'ils publient.

Vu cet état de choses, la plupart des revues ont cessé de paraître. Le petit nombre de celles qui continuent leur publication, par exemple *Lietopiss* (Les Annales), dont le directeur est Maxime Gorki, *Goloss Minouvchavo* (La voix du Passé), grande revue historique éditée à Moscou, et quelques autres encore, font paraître une livraison pour trois. Même la revue *Viestnik Evropy* (Le Messager de l'Europe) qui, pendant cinquante-deux ans, avait paru sans interruption et avec une exactitude remarquable, malgré toutes les rigueurs de la censure tzariste, a dû adopter cette nouvelle modalité. La grande revue illustrée *Niva* (qui correspond à peu près à l'*Illustration*) a fait savoir récemment à ses 500,000 abonnés que la revue a perdu, cette dernière année, 1.800.000 roubles, et elle demande à chacun un supplément de six roubles, faute de quoi elle devra cesser de paraître.

Quant aux journaux, depuis la révolution, certains atteignirent des tirages inconnus jusqu'alors en Russie. A noter ce fait curieux que le journal le plus répandu, sous le régime maximaliste, est un journal ultra-réactionnaire, organe des « Cent noirs », qui s'intitule *Groza* (L'Orage) et qui prône ouvertement le rétablissement de la monarchie et le massacre des juifs, pendant que les journaux « bourgeois » et socialistes sont traqués par les ultra-révolutionnaires qui règnent actuellement en Russie.

Les journaux humoristiques ont également un grand succès. C'est un fait bien connu que les révolutions provoquent l'éclosion d'une foule de journaux satiriques et humoristiques. Ce fut le cas, par exemple, lors de la Révolution française. La première révolution russe, de 1905, sous ce rapport ressemble à sa grande devancière : les journaux satiriques naissaient par dizaines. Les plus remarquables d'entre eux étaient *L'épouvantail*, *La Porte de l'Enfer*, *Le Marteau*, *La Mitrailleuse*, *Les Masques*, etc. La révolution de 1917 et l'abolition de la censure, ont donné à la satire la possibilité d'un large essor. C'est *Satiricon*, né d'ailleurs pendant la première révolution, qui s'épanouit avec le plus de talent sous la plume d'Avertchenko, de Radakov, de Remi, et d'autres, qui ont

trouvé les plus spirituels dessins, et les plus implacables légendes pour les caricatures représentant Nicolas II, l'ex-impératrice, Raspoutine, les mouchards, les déserteurs, les maximalistes, etc.

Un autre journal satirique, *Le Fouet*, dont le directeur est le grand journaliste Amfitéatrov, obtient aussi un gros succès ; il est encore plus riche en caricatures que le *Satiricon ;* celle qui représente Nicolas à Pskov, le 2 mars, est un chef-d'œuvre du genre : l'empereur, sans couronne, le manteau royal trop large pour ses épaules, tout falot, est entouré d'une foule de soldats baïonnettes au fusil et portant des drapeaux sur lesquels sont inscrits : « Pour la liberté ! »

Une caricature très réussie est celle de Raspoutine bénissant le peuple russe et lui disant : « Et moi je vous dis : Il n'y a sur terre ni Juifs ni Gentils, pour moi tous sont égaux, une tzarine ou une simple garce. » Le coup d'Etat des maximalistes a été présenté aussi par une très bonne caricature : Nicolas II tient à la main le journal des maximalistes, *Pravda ;* il sourit et dit au vieux valet qui lui donne son café : « Ah ! mon ami, quel bon journal ! Qu'il paraisse encore quelques mois et nous reprendrons nos vieilles places. »

Les quelques livres qui paraissent maintenant en Russie sont consacrés exclusivement aux événements actuels. La plupart ne sont que des pamphlets politiques sur les questions du jour. Tel est le caractère des brochures de A. Ostrovtzev : *Les derniers mohicans de l'ancien régime* ; les *Bourreaux*, de Melgounov, et *Comment a commencé la grande révolution russe*, de Mikhaïlov.

La maison d'éditions « La Liberté du Peuple » a publié toute une série de brochures et de tracts consacrés aux questions du droit civique, mis à la portée du grand public.

Le grand écrivain Korolenko a fait paraître une sorte d'Histoire abrégée de la Russie pour le peuple, sous le titre *La chute du pouvoir autocratique*.

A citer encore une brochure d'Ismaïlovitch, *Dieu sur terre*, et une série de biographies des grandes figures révolutionnaires, dont un des plus intéressantes est consacrée au meurtrier du grand-duc Serge, Kalaiev.

Le fameux Raspoutine a eu les honneurs de quelques livres assez documentés, entre autres celui de A. S. Prougavine : **Le staretz Grigori Raspoutine**. Le même auteur a fait paraître une étude très intéressante sur la secte russe des *Khlisty* (Les flagellants) sous le titre : **La révolte contre la nature**. Dans cet ouvrage Prougavine étudie non seulement l'origine et les pratiques de la secte des *Khlisty*, mais ses manifestations dans les hautes sphères de la société russe et la Cour, où Raspoutine en était le plus glorieux représentant.

L'infatigable et courageux W. Bourtzev qui a consacré toute sa

vie à pourchasser les agents provocateurs de l'ancien régime, continue sa tâche sous le nouveau régime. Il avait renouvelé la revue qu'il publiait autrefois à Paris, *Le Passé*, mais, fait intéressant, la vie actuelle transformant ce « passé » en « présent », il renonça à cette publication pour faire paraître à sa place un journal qui devait s'appeler l'**Œuvre commune**, et que les maximalistes supprimèrent le premier jour de leur arrivée au pouvoir.

De même qu'autrefois Bourtzev niait l'existence en Russie de la justice, de la liberté de la parole, du respect de la personne, aujourd'hui, avec non moins de courage, il nie la même chose. Il y a quelques mois il fit paraître un livre remarquable intitulé : **Le calendrier de la révolution russe**, où sont notés, jour par jour, les différents meurtres et exécutions perpétrés par l'ancien régime contre les criminels politiques. Dans ce calendrier nous trouvons, par exemple à la date du 21 mai 1889 : « Iakoutsk, meurtres des criminels politiques Moukhanov, Notkine, Gourévitch, Podbelski. Blessés : Gotz, Minor, Fundaminski, etc. 6 avril 1903 : Massacre de Kichinev, etc. A chaque jour son martyrologe. Dans un futur calendrier révolutionnaire il marquera sans doute avec la même fidélité la date du 8/22 octobre 1917, quand dans une seule journée sept officiers furent assassinés sur le croiseur Petropavlovsk et qu'à Viborg vingt-sept officiers furent massacrés et jetés dans le golfe de Bothnie.

Si à la liste des ouvrages que nous avons cités nous ajoutons le gros volume d'économie politique que vient de faire paraître le savant russe Tougan-Barenovsky, nous aurons rappelé à peu près tout ce qui a paru en librairie depuis la révolution.

La maison d'édition Payot a fait paraître récemment, dans la traduction de J.-W. Bienstock, un remarquable roman de Dostoievski. **Nietotchka Nezvanova**. Ce roman, que publia d'abord le *Mercure de France*, jusqu'alors n'avait été donné en français que par parties, sous des titres différents. *Nietotchka Nezvanova*, que le lecteur français peut connaître maintenant dans sa traduction intégrale, est l'une des œuvres essentielles de Dostoievski, qui avait en vue, en l'écrivant, d'en faire la première partie d'une œuvre, qui, par son plan, devait être son œuvre capitale. Malheureusement, les circonstances ne permirent pas au grand écrivain d'achever cette tâche. Dans la nuit du 23 avril 1849 il était arrêté, enfermé à la forteresse de Pierre et Paul où il passa huit mois avant d'être envoyé au bagne.

Avec deux autres nouvelles : *La logeuse* (1847) et *Les nuits blanches* (1848), *Nietotchka Nezvanova* présente un groupe particulier dans l'œuvre de Dostoievski. Ce n'est plus ce que le célèbre critique russe Biélinski appelait dans l'œuvre de Dostoievski « le

tableau physiologique du monde des fonctionnaires pétersbourgeois »; ce sont les premières œuvres dans lesquelles se manifeste la grande puissance psychologique de Dostoïevski.

Dans ces trois romans, surtout dans *Nietotchka Nezvanova* se dessinent les particularités de style et de l'analyse psychologique du futur Dostoievski. Les héros sont des hommes à la volonté tendue, mais sans force intérieure ; ce sont des êtres auxquels l'offense et l'humiliation causent une sorte de plaisir maladif, des êtres qui, d'après Dostoievski lui-même, « ne peuvent pas séparer en eux l'amour et la haine ».

Bielinski plaçait *Nietotchka Nezvanova* parmi des œuvres les plus géniales de Dostoievski et de toute la littérature de cette époque. L'analyse de l'âme d'un fou (le père de Nietotchka) est un chef-d'œuvre qui n'a son égal dans aucune littérature européenne. C'est seulement dans les frères Karamazov que Dostoievski atteint à cette puissance de l'analyse psychologique que l'on admire dans *Nietotchka Nezvanova*.

OULEÏNIKOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

V. Lebedev : *Souvenirs d'un volontaire russe dans l'Armée française*, traduit par P. F. Trogan et I. de Wyzewa, préface de Pierre Mille, Paris, Perrin, 3 fr. 50. — Auguste Boppe : *A la suite du gouvernement serbe, de Nich à Corfou*, Paris, Edition Bossard, 3 fr. — N. P. Comnène : *Notes sur la guerre roumaine* (1916-1917), préface de Maurice Muret, 4 fr. — *L'Imposture par l'image : recueil de gravures falsifiées et calomnieuses publiées par la presse austro-allemande pendant la guerre*, Payot, édit., 3 fr. — Paul Adam : *La Terre qui tonne*, Chapelot, 3 fr. 50. — Louis Cazamian : *La Grande Bretagne et la Guerre*, Flammarion, 3 fr. 50. — Ernest Daudet : *Ferdinand Ier, Tsar de Bulgarie*, Attinger, 3 fr. 50. — Pierre Chasles : *La Révolution russe et la guerre*, Alcan, 0 60. — Enée Boulac : *Tu ne tueras point...* Plon, 3 fr. 50. — André Soulange-Bodin : *L'avant-guerre allemande en Europe*, Perrin, 3 fr. 50.

Il faudrait pouvoir s'abstraire des événements actuels pour pouvoir juger, avec équité, ces **Souvenirs d'un volontaire russe dans l'Armée française**, qui semblent évoquer des idées d'une autre époque, tant le « révolutionnaire » qui les a écrits paraît éloigné des théories abominables qui ont fait le malheur de son pays. Le lieutenant Victor Lebedev a fait paraître les chapitres de son petit livre avant le grand balayage, où succomba, au printemps dernier, le régime tsarien. Nulle part il n'élève de plaintes contre les misères dont souffrent ses compatriotes. Lui qui avait subi toutes les horreurs de la répression de 1905, qui avait échappé par miracle à la Sibérie, il est tout entier à sa tâche nouvelle : défendre la France contre l'envahisseur, se battre pour la liberté du monde. Un peu plus il oublierait qu'il est un proscrit et, s'il ne nous parlait sans cesse de ses compagnons d'arme et des théories que l'on discute au-

tour de lui, nous nous rappellerions à peine l'étrange destinée de l'homme qui raconte en artiste les épisodes de la guerre auxquels il participe. Il a si peu oublié qu'il est retourné en Russie, aussitôt qu'il s'est imaginé que la Russie était libre. Nous savons qu'il a été pendant quelque temps gérant du ministère de la marine dans le cabinet Kerenski. Depuis lors, on a perdu sa trace. Où se cache-t-il ? De récentes informations disaient que le gouvernement maximaliste le recherchait. S'il est pris, il n'échappera pas au sort qui menacent à Petrograd tous les ennemis du terrorisme.

On ne saurait imaginer destinée plus tragique que celle de cet officier, mêlé naguère à des complots contre l'absolutisme, et qui risque aujourd'hui d'être misérablement assassiné par la soldatesque révolutionnaire. Il aura du moins la satisfaction d'avoir fait, jusqu'au bout, tout son devoir. Engagé volontaire dans l'armée française dès le début des hostilités, avec 4.000 de ses compatriotes, presque tous réfugiés politiques, il fut versé dans la Légion étrangère et au bout de peu de semaines envoyé sur le front. Il nous a conté par le menu tous les détails de l'enrôlement, en insistant sur les mobiles qui dictèrent la conduite de ces farouches internationalistes, ennemis de la guerre :

La déclaration de guerre avait été pour nous un coup inattendu qui bouleversait toutes nos idées. Le présent et l'avenir étaient brumeux, les causes du conflit si complexes et le jeu secret de la diplomatie si obscur qu'aucune affirmation, aucun espoir ne pouvait être justifié. Une seule chose était hors de doute : l'Allemagne écrasait la petite Belgique et fondait sur la France. En Allemagne cependant il n'y avait pas de révolution, pas de révolte contre le brigandage des armées.

Tous ces gens-là eurent le sentiment obscur de se battre pour un idéal de justice, dont le triomphe allait régénérer le monde. S'il y eut parmi les émigrés russes une assez forte opposition contre l'enrôlement, si les *défaitistes* firent alors déjà une active propagande au moyen d'une presse plus ou moins clandestine, tous les hommes de caractère, quelle que fût la nuance socialiste à laquelle ils appartenaient, voulurent s'engager et beaucoup d'entre eux sont morts en véritables héros.

Et ainsi, écrit Lebedev en octobre 1915, nous allons jusqu'à la fin nécessaire, jusqu'à la fin véritable, pour la même cause à laquelle nous avons voué notre vie, et plus que jamais nous croyons, la constatant déjà, à la féconde utilité de notre acte.

L'auteur des *Souvenirs d'un volontaire russe* était du moins officier de carrière, ancien combattant de Mandchourie. Il pouvait aisément se réadapter au métier militaire. Mais combien d'entre ceux dont il nous cite l'exemple n'avaient jamais touché un fusil ! Ces hommes d'étude, ennemis de toute discipline militaire, parvinrent à

soumettre leurs nerfs à la dure vie du soldat. Lebedev nous a retracé, dans un portrait saisissant, les traits d'un de ces volontaires : Etienne Nikolaevitch Sletov, mort héroïquement après avoir stoïquement souffert le sort commun. Les pages qu'il lui consacre méritent de prendre place à côté des plus belles évocations que nous avons consacrées à nos propres morts. Sletov vivait en anachorète, lorsqu'il prit la détermination de s'engager.

— Il est impossible, lui disait Lebedev, de ne pas se joindre à un peuple qui croit se lever pour la défense du droit.

— C'est là le point capital, répondit Sletov, en s'animant soudain ; le peuple sait pourquoi il se bat ; le peuple se défend, à tort ou à raison, avec la conscience de son droit, et un *narodnik* (socialiste ami du peuple) ne peut pas ne pas être avec lui.

Sletov, avec « sa petite silhouette légèrement voûtée, ses lunettes, sa figure singulière, maladive, l'expression sérieuse, un peu sombre et éternellement critique de ses yeux perçants, à la fois ironiques et bons », se soumit au mécanisme compliqué de l'entraînement militaire. Les lettres qu'il écrivit à ses amis sont d'un entrain remarquable. Il faudrait pouvoir les citer pour faire comprendre la beauté de cette étrange figure. Laissons du moins au lieutenant Lebedev le soin de nous conter sa mort.

Que dire de sa valeur militaire ?... Il était indifférent aux obus et aux balles, indifférent comme un homme qui a frôlé dans sa vie mille occasions de mourir, comme un homme qui s'est élevé depuis bien longtemps au-dessus de toute espèce de crainte.

Parti sans haine pour une guerre effroyable, comme « parcelle du mur vivant », souvent sombre et rude, il ressemble à l'image qu'il a lui-même esquissée : « Et il y a derrière cette rêverie profonde et sombre un inépuisable fond d'amour et de tendresse pour les hommes... », d'amour véritable pour les vrais hommes, pour les hommes tels qu'ils sont avec leurs vices et leurs défauts.

Il est mort brutalement abattu par une de ces marmites dont parlait son compagnon d'armes, mort aussi, qui rêvait de la conférence de la paix. Du petit groupe de six qu'ils formaient dans la sombre Argonne, il ne reste plus personne.

« Je suis heureux d'être devenu un troupier et de mener la vie du troupier. C'était mon rêve de toujours me trouver dans le rang et de vivre comme tous les autres... », écrivait Etienne Nikolaevitch des tranchées de Craonnelle. Il n'a pas seulement vécu la vie du soldat « comme tous les autres » ; il est mort de la mort commune. Le même shrapnell a tué avec lui plusieurs de ses compagnons, et on les a tous enterrés ensemble.

On peut se demander s'il y a encore en Russie beaucoup d'hommes de la trempe d'Etienne Sletov et ce qu'ils pensent actuellement des événements de leur pays. Ont-ils peut-être tous été tués, comme le prétendent certains Russes qui désespèrent de la Russie, en con-

tinuant à mener à Paris une existence confortable? Et Lebedev lui-même, tandis qu'il se cache, se souvient-il de l'héroïsme de Sletov?

L'auteur des *Souvenirs*, auquel son grade de lieutenant fit accorder une série de facilités, partit en novembre 1915 pour le front de Macédoine. Il consacre des pages pittoresque et amusantes à la vie des camps de Salonique et au séjour monotone qu'il fit parmi la population bigarrée du bas Vardar. C'est du bon journalisme, mais on regrette de ne pas y trouver le reflet de connaissances plus profondes des conditions ethnographiques de ces régions. Bulgarophile impénitant, Lebedev ne sait pas par quel subterfuge les sujets du Cobourg ont implanté leur langue en Macédoine, du temps de la domination turque. Il note en outre naïvement que « tout le peuple en Bulgarie attend les Russes » et qu'il « pleure » à la pensée de se battre contre eux. On a bien vu ce qui en était l'année suivante.

Avant de rentrer en France, Lebedev participa à la réception du contingent russe à Salonique sur lequel on fondait de si étranges espérances. Dans son dernier chapitre, intitulé « l'ami inconnu », il a l'intention louable de redresser les idées que l'on se fait en France de l'effort militaire de son pays. Certes, nous nous sommes étrangement trompés sur les possibilités de victoire qu'offrait la Russie tsariste. Mais quand l'imagination populaire voyait « du fond de ses steppes, obéissant à un noble commandement, se dresser un peuple innombrable », ainsi qu'il est dit à peu près dans l'*Hymne des Alliés*, elle n'était pas si loin de la vérité que le croit le lieutenant Victor Lebedev. C'est bien parce qu'elles obéissaient *à un commandement* (c'est le mot qui le choque) que les armées russes ont marché. Dès qu'elles n'ont plus été commandées, dès qu'elles ont été composées de « citoyens conscients », il n'a plus été possible de faire fond sur elles. C'est que la notion occidentale du libre consentement n'a pas encore pénétré dans les masses russes que seul le knout parvient à coordonner, depuis qu'il y a une Russie.

La guerre, si riche en épisodes douloureux, n'offre rien de comparable à la tragique retraite de l'armée Serbe, de Nich à Saint-Jean de Médua, depuis le 20 octobre 1915 jusqu'au mois de janvier 1916. On songe évidemment à la Belgique et à la Roumanie. Mais la Belgique violée par l'Allemagne traître à sa parole s'était librement soulevée contre l'envahisseur. Quand la Roumanie entra dans la guerre, ce fut de son plein gré et parce que son gouvernement en avait décidé ainsi. La Serbie, surprise par l'ultimatum autrichien, certaine de l'appui de ses grands alliés, tint tête pendant plus d'un an à la formidable ruée de l'ennemi. Eût-il été possible durant ces quatorze mois d organiser une expédition qui se fût ouvert par le sud le chemin des empirs centraux ? On ne saura que plus tard quels obstacles diplomatiques nous empêchèrent de renforcer le front

serbe. Notre état-major, halluciné par la marche sur Berlin, ne se doutait pas que la route de Berlin peut passer par la route des Balkans. La petite Serbie fut abandonnée à son sort, le plus cruel que l'on puisse imaginer. Attaquée de trois côtés, alors qu'après la défection grecque, l'expédition de Salonique fut décidée trop tard, elle ne désespéra cependant pas. Son armée fut sauvée par des prodiges d'endurance. Elle combat aujourd'hui, plus vaillante que jamais, sur le front de Macédoine.

Un témoin clairvoyant nous a raconté par le menu tous les détails de l'abominable retraite qui commença lorsque la Bulgarie, prenant traîtreusement l'armée serbe à revers, menaça la capitale du royaume. M. Auguste Boppe était alors ministre de France à Nich. **A la suite du gouvernement Serbe**, il quitta cette ville en compagnie des ministres de Grande-Bretagne, de Russie et d'Italie, accompagné du nombreux personnel de la Légation, emportant avec lui un bagage considérable qui comprenait toutes les archives. Il ne s'agissait au début que de gagner Monastir par chemin de fer, pour se replier ensuite sur territoire grec. Mais la voie ayant été coupé par les Bulgares à Vranja, le voyage, prévu comme un simple déplacement diplomatique, se transforma, par la force des choses, en la plus extraordinaire des équipées. Dans un style volontairement sobre, M. Auguste Boppe en a retracé l'itinéraire. Son petit livre est à la fois un document historique, dont la sincérité est particulièrement précieuse en ce temps de reportage fantaisiste, et un hommage à la nation serbe qui préféra les pires souffrances aux humiliations de la servitude. La lecture en est infiniment attachante, car dans ce récit d'un exode dont les étapes devenaient de plus en plus pénibles, à mesure que les semaines passaient et que l'ennemi se montrait plus menaçant, les traits pittoresques ne manquent pas et la bonne humeur de l'auteur fait parfois oublier qu'il fut lui-même un des principaux acteurs de ce sombre drame.

Nous commençons maintenant seulement à comprendre ce qui s'est passé en Roumanie depuis plus d'un an. La défection russe ne date pas d'hier. Trahi déjà par le régime des Sturmer et des Protopopof dès son entrée en campagne, le royaume danubien, abandonné par ses alliés de l'est, traverse aujourd'hui les plus sombres jours de son histoire. C'est pour nous un réconfort de penser qu'il garde entière sa confiance en un avenir meilleur. Mais la position de la Roumanie dans le conflit européen n'est pas aussi simple que pourraient le penser ceux qui s'imaginent qu'elle n'est entrée dans la guerre que pour satisfaire des ambitions territoriales. Toute son histoire des deux derniers siècles est remplie par la lutte contre l'oligarchie magyare. Le volume fortement documenté que M. N. P. Comnène intitulé modestement **Notes sur la Guerre Roumaine**, per-

mettra un public français, mal renseigné sur les questions extérieures, de saisir toutes les nuances du problème roumain, et il ne manquera certainement pas de donner son approbation à des visées idéales qui n'ont d'autre but que de reconstituer enfin une nation qui depuis l'antiquité eut toujours conscience de son unité. Envahie, pillée, affamée, la population roumaine souffre cruellement à l'heure qu'il est ; mais comme les Belges et comme les Serbes, les Roumains ne doutent pas de leur délivrance. Ils envisagent avec confiance l'avenir qui leur apportera la réalisation de leurs revendications nationales aux dépens d'un ennemi qui sent prochaine l'heure de l'effondrement.

HENRI ALBERT.

§

« *Natum mendacio genus* » : ce jugement de Velleius Paterculus sur la Germanie de son temps — auquel fait pendant l'interprétation étymologique donnée par Nietzsche du vocable qui sert à désigner l'Allemand: « *das teutsche Volk* » (le peuple qui trompe) — s'est montré justifié durant ces trois années de guerre autant que le « *Germanos ad prædam* » par quoi Tacite caractérisait la nation de proie que n'a pas cessé d'être l'Allemagne. Dans tous les domaines, politique, militaire, artistique, industriel, commercial, cette nation a le génie du mensonge : falsification de dépêches, truquage de documents, démarquage d'œuvres d'art ou d'inventions scientifiques, elle ne répugne à aucune indélicatesse qui peut servir ses intérêts. Depuis le premier jour de cette guerre, où pour nous attaquer l'Allemagne inventait le prétexte mensonger d'un raid d'avions français sur Nuremberg, démenti depuis par la presse allemande elle-même (1), elle n'a cessé, pour tromper les neutres et les disposer en sa faveur, d'accumuler les mensonges et les supercheries ; qu'il suffise de rappeler les sophismes au moyen desquels M. Paul Clemen et autres seigneurs de moindre importance, porte-paroles du grand état-major allemand, ont essayé de disculper ce dernier de ses actes de vandalisme (2). Tout dernièrement encore n'apprenions-nous pas l'impudente mystification dont ne craignait pas de se rendre coupable le directeur de l'Institut allemand de Madrid lors du congrès ecclésiastique international tenu en septembre dernier à Grenade à l'occasion du troisième centenaire du jésuite Suarez ? Pour flatter l'amour-propre national espagnol, ce représentant de la science germa-

(1) Aveu du bourgmestre de Nuremberg dans la *Medizinische Wochenschrift* en juin 1916.

(2) Qu'on nous permette de renvoyer à nos réfutations, parues ici même (nos des 1er juillet 1916, p. 77, et 1er février 1917, p. 535), des plaidoyers de M. Clemen et de M. Grautoff, et ne cessons pas de rappeler inlassablement les aveux des officiers mêmes qui bombardèrent Ypres et Soissons (*Mercure de France*, 1er juillet 1916, p. 83, et 16 juin 1917, p. 696, note 3).

nique n'hésita pas à donner comme preuve de l'admiration professée depuis longtemps par l'Allemagne pour le grand polygraphe espagnol l'existence à Berlin d'une Suarezstrasse. « L'audacieuse affirmation », ajoute le correspondant du *Temps* qui nous a conté cette histoire édifiante (1), « aurait pu passer pour la vérité et circonvenir nos amis espagnols, trop flattés, s'il ne s'était trouvé quelques doctes congressistes pour dénoncer au journal le *Defensor de Grenada*, la fourberie du Boche. Il y a bien la Suarezstrasse à Berlin ; mais il y a Suarez et Suarez : cette rue emprunte son nom au célèbre juriste prussien Karl Gotlieb Suarez, conseiller d'Etat de Frédéric le Grand et qui n'avait, on le pense bien, rien de commun avec le héros de la fête de Grenade. » Et voilà à quelles supercheries ne craignent pas de s'abaisser les représentants officiels de l'Allemagne !

Le livre extrêmement intéressant que vient de publier la librairie Payot nous dévoile aujourd'hui une des formes favorites du mensonge allemand durant cette guerre : **l'Imposture par l'image**. C'est un choix de gravures empruntées aux journaux illustrés allemands ou autrichiens, et qui sont des falsifications de documents français, anglais ou russes, ou même des faux fabriqués de toutes pièces, en vue de soutenir la cause de l'Allemagne tant chez elle-même que dans les pays neutres. Il y a d'abord les simples plagiats (et ils sont légion), puis les gravures « truquées » où tantôt le dessin, tantôt la légende, tantôt les deux à la fois, ont été modifiés tendancieusement ; la photographie, mais appliquée à des événements autres que ceux qu'elle représente réellement ; la vieille photo rajeunie ; la scène arrangée pour le cinéma ou les besoins de la propagande à l'étranger ; l'interprétation mensongère de documents authentiques ; les dessins injurieux et calomnieux ; etc. Ajoutons-y quelques vues — destinées à édifier le monde sur notre vandalisme et, au conraire, sur le respect des Allemands pour les monuments du passé et ten particulier pour les édifices religieux — d'églises françaises bombardées par nos artilleurs et d'autres églises de France ou de Russie soigneusement épargnées par nos ennemis.

En ce qui concerne ces dernières images, nous ne redirons pas ce qu'a de particulièrement odieux et révoltant l'argument qui consiste à nous reprocher après nous y avoir contraints, le bombardement de nos malheureux villages et quelle impudente hypocrisie c'est de la part des destructeurs *volontaires* des monuments de Louvain, de Reims, de Soissons, d'Ypres et d'Arras à se prévaloir de quelques églises et œuvres d'art sauvegardées dans les régions qu'ils occupent : nous l'avons déjà montré dans notre réponse à M. Grautoff, et tout esprit de bonne foi le sent de lui-même.

Dans la même catégorie rentrent les photographies et films de

(1) N° du 22 décembre 1917.

propagande montrant la cordialité bon enfant des soldats allemands à l'égard des habitants des régions envahies, célébrant la douceur de la vie dans les pays occupés et l'heureuse existence des prisonniers dans les camps allemands. Quelle dose de naïveté suppose-t-on chez les neutres pour s'attendrir béatement devant ces « idylles en pays ennemi » où l'on voit un soldat prussien berçant l'enfant de son « hôtesse », tandis qu'un second fait la barbe à son « hôte » et qu'un troisième tire de l'eau du puits, ou bien des gamins bien alignés devant l'objectif, mordant à belles dents dans des tartines de pain qu'on leur a distribuées ? Et si une malheureuse vieille est contrainte de se faire photographier au bras du lieutenant-colonel de la garde von Schwerin qu'elle a le grand honneur de loger, que faut-il en conclure ? L'imposture, en cette matière, est d'ailleurs dévoilée involontairement par les Allemands eux-mêmes : une photographie qui, suivant la *Deutsche Tageszeitung*, montrait des paysans en Champagne contribuant bénévolement à des travaux de voirie exécutés par l'ennemi est légendée le même jour par la *Wochenschau* : « Travaux de voirie en Champagne auxquels on ait participer des Russes prisonniers ». *Habemus confitentem*... Mais passons aux falsifications patentes.

Nous n'insisterons pas longuement sur celles qu'on pourrait appeler surtout pittoresques, qui consistent, par exemple, à transformer un dessin de l'*Illustration* représentant « Une héroïque galopade : une section de mitrailleuses de dragons allant prendre position sous les éclatements de shrapnels » en « Cavalerie française avec mitrailleuse en fuite », ou bien un dessin de *The Sphere* représentant la déroute des Autrichiens au col d'Uszok en « Débâcle des armées russes en Galicie », grâce à la substitution des casquettes russes aux képis autrichiens. Il n'y a là qu'un assez bas procédé, qui prouve surtout une fois de plus l'instinct de pillage propre à la race allemande. N'attachons pas trop d'importance, non plus, à une image où des soldats serbes sont représentés dans une posture humiliante, se rendant avec des mines apeurées et des gestes de couardise à des hussards autrichiens : il fallait bien faire payer à cet insolent petit peuple l'audace d'avoir, avant d'être écrasé par toutes les forces réunies de la Quadruplice, rossé si parfaitement les armées de la double monarchie et donner, comme réconfort, aux vaillants Autrichiens le plaisir délicat d'insulter un ennemi à terre.

Mais où l'impudence passe les bornes, c'est quand un dessin, d'ailleurs grotesque, de la publication autrichienne *Der europäische Krieg* (fasc. 4) montre l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Schœn, assailli dans son auto par les « dames » de Paris tandis qu'il se rend chez le président du Conseil des ministres. Ceux qui ont vécu à Paris les premiers jours d'août 1914, marqués de la part de la po-

pulation parisienne par un tel calme et une telle dignité — et les Autrichiens n'ont qu'à solliciter sur ce point le témoignage de leur ambassadeur, M. de Seczen — jugeront, par cette image, de la loyauté et de la véracité des autres. L'éditeur de cet album aurait pu ajouter, comme pendant à cette scène, cette autre invention ridicule de maisons de Paris transformées en ouvrages défensifs contre les Allemands au moyen de meurtrières percées dans les rez-de-chaussée murés : explication — dictée par l'ignorance ou par la mauvaise foi ? — donnée par *Der Weltkrieg in Bildern und Documenten*, de Leipzig, d'une photographie représentent une maison inachevée, où les ouvertures du rez-de-chaussée, sont, comme il arrive souvent, fermées par des briquetages (1).

Voici qui est plus grave, parce que d'intention plus malfaisante. C'est une série de faux tendant à prouver cette participation des civils à la guerre en Belgique qui servit de prétexte à l'Allemagne pour justifier ses crimes dans ce malheureux pays. C'est d'abord, dans un libelle du major Victor von Strantz intitulé *Die Eroberung Belgiens 1914*, la reproduction, sous le titre « Le Franc-tireur » comme s'il s'appliquait à la guerre d'aujourd'hui sur le territoire belge, d'un ancien tableau du peintre français Boutigny exposé au Salon de 1889 et intitulé « Un brave » : un paysan accueillant d'un coup de fusil l'entrée d'un peloton de uhlans dans un village. Ailleurs on reproduit dans le même but, comme s'il s'agissait d'un fait de la guerre actuelle, une image d'un cahier d'écolier français représentant un épisode de la guerre de 1870 : une femme, Jeanne Bernier, tuant d'un coup de feu le chef d'une patrouille ennemie. Voici maintenant des documents truqués : l'artiste Frédéric de Haenen ayant représenté dans l'*Illustrated London News* l'incendie d'un village avec la fusillade des civils dans les rues, l'*Illustrierte Zeitung* de Leipzig s'en empare en déformant ainsi la légende : « Nettoyage du village de Cortenbergh près de Louvain, dont les habitants avaient tiré sur les troupes allemandes », et la revue de Stuttgart *Zur guten Stunde*, renchérissant, falsifie froidement le dessin en ajoutant des coups de feu tirés des fenêtres des maisons sur les soldats allemands et en plaçant des fusils près des cadavres des civils tués dans la rue... On trouvera encore bien d'autres faits de ce genre, non moins significatifs, dans la brochure qui nous occupe.

Telles sont les méthodes allemandes. Et ce sont ces maîtres fourbes, qui, suivant le stratagème classique du filou criant : « Au voleur ! » pour détourner les soupçons, dénonçaient naguère avec une si belle indignation, comme une imposture éhontée, l'erreur commise par Mgr Baudrillart dans l'album *La Guerre allemande et*

(1) Cette photographie, avec sa légende allemande, a été reproduite dans le supplément illustré de la *Revue hebdomadaire* du 7 août 1915, sous le n° 26097.

le catholicisme en désignant comme une vue des ruines de l'église Saint-Pierre de Louvain une photographie représentant un autre coin de la ville dévastée, alors que la présence à la même page d'une autre photographie montrant l'église encore débout suffisait à démontrer la bonne foi du prélat. L'ignominie de l'Allemagne n'a d'égale que son hypocrisie.

AUGUSTE MARGUILLIER.

§

Sur les choses de la guerre actuelle, Paul Adam a publié un volume d'impressions, — abondant et même prolixe, selon sa manière, — mais qui a l'intérêt des choses vues, et où se succèdent de larges tableaux aussi bien que des scènes familières. C'est **la Terre qui tonne** (*Artois, Italie*), et qui restera peut-être un de ses meilleurs livres. — En Artois, les aviateurs vont détruire sous la canonnade allemande des gares pleines de troupes. Puis ce sont nos lignes, nos postes, — la préparation de l'attaque que dirige de son refuge de commandement le général Mangin, — et ensuite des courses, la nuit, dans les terres détrempées, sous l'éclair des canons, le vacarme du bombardement, au milieu des convois, des caissons, des attelages, des colonnes en marche, — colonnes qui piétinent dans une odeur de sang et de sueur, « enlevant des kilos de boue à chaque pas », mais finissant par gagner les boyaux où l'on chemine à la file, « où les musettes, les armes s'accrochent aux parois ». Puis c'est la bataille, — horrible, — les coups, les cris, le roulement des détonations, le vacarme de la lutte. L'angoisse de cette course sur le front dure jusqu'au moment où l'auto qui ramène le narrateur se retrouve à l'arrière, parmi les villages dévastés, les tristesses de la guerre encore, parmi les hôpitaux où gisent de pauvres diables qu'il faut opérer, qui meurent parfois sous le scalpel, — ne sont plus que des loques humaines, mais dont les chirurgiens quand même admirent le courage et l'endurance. — Cependant le récit donne d'autres détails du front, abonde en détails journaliers. Il y a, tout proche, l'armée anglaise qui amène un peu de propreté et de confort dans les villages où elle s'installe, et dont la population même subit l'influence, car on constate que jusqu'à des filles de ferme y redeviennent coquettes, montrent un souci d'elles-mêmes qui constitue une notable amélioration. Du côté de Notre-Dame-de-Lorette, de Saint-Eloi, il y a aussi des mouvements de troupes; les nôtres préparent la bataille. Paul Adam a noté des conversations de poilus sur les précédents combats, où ils s'exaltent en faisant de la stratégie. Puis c'est la guerre en Champagne, d'autres scènes, d'autres décors; le moulin de Souain, la ferme de Navarin, Somme-Py, avec un terrain de craie jaunâtre et grise. C'est là que le 25 septembre 1915, 300.000

des nôtres attaquèrent les Allemands. Paul Adam raconte encore l'enlèvement en 30 minutes du village ennemi, après 70 heures de bombardement ; les combats et toute la tragédie du Bois Sabot, qui vit ces combats atroces et n'est plus qu'un ossuaire de troncs poussiéreux, — la tombe où dorment beaucoup des nôtres, tués au cours de la bataille qui dura tout un mois, — mais où l'on a pu regretter que l'offensive n'ait pas été poussée davantage, car on avait percé les lignes de l'adversaire.

D'Italie, il a rapporté encore des impressions curieuses et qui constituent la partie la plus remarquable de ce volume, s'il parle également de choses diverses et dont abuse peut-être un peu sa loquacité habituelle. Il indique ainsi le pittoresque d'Udine, ancienne ville vénitienne comme Palma dont il est question plus loin — et qui vit les généraux de la Révolution ainsi que les négociateurs Autrichiens de Campo-Formio. On approche de la zone de bataille en passant l'Izonzo sur un pont de bois, et ce sont les paysages du front à Ronchi, Monfalcone, la route de Trieste, qu'on découvre à l'horizon, — et la bataille qui fait rage comme sur le front français. Après Palma Nova, que Napoléon fit fortifier en 1809, Romans où l'auteur raconte qu'il monta dans le clocher, Gradisca, elle aussi avec des murailles vénitiennes, qui vit les vieilles invasions comme le triomphe de Bonaparte, il vient reconnaître en amont de Goritza, qui n'avait pas encore été prise, la route de Cividale vers les montagnes ; et ce sont les hauteurs dont les noms ont été si souvent donnés par les communiqués : le mont Kuck, le Sabotino, le mont Santo, le San Michele ; puis des localités comme Plava qui s'élevait sur un cap et n'est plus qu'une ruine ; ailleurs Cividale, tours, palais, églises, vieilles fortifications ; les positions devant Tolmino et nombre de lieux dont les noms rappellent les gestes autrefois des troupes de la République « une et indivisible » ; enfin les Sept-Communes, la vallée de l'Astico, les monts Sunio et Summano, des bourgs et villages, ainsi que le pittoresque souverain des montagnes, le mont Zoverto, où l'on s'est âprement battu ; Schio, cité de filatures ; la route de Rovereto à Trente par Rivoli et le pèlerinage de la Madona de Corona ; Bassano, le Val Sugano et le cours de la Brenta ; les jolis coins de Gemona ; Venzone avec ses tours, sa forteresse, son église pleine de choses précieuses ; Lorenzo et la vallée de la Piave, Cortina d'Ampezzo sur les confins du Tyrol, et les batteries lourdes qui ont été juchées à 2.400 mètres, les gorges incomparables de Felicsan, etc...

On peut suivre avec intérêt cet itinéraire, mais le récit de Paul Adam abonde aussi en descriptions et constatations curieuses comme en souvenirs historiques. Il a du coloris, de l'abondance, — parfois excessive, on peut le répéter, — et même de l'enthousiasme. Il donne aussi des portraits curieux, des silhouettes heureusement tracées, la

physionomie générale des troupes. Le malheur sans doute, c'est que le volume soit venu lorsque déjà s'était produite la débâcle, le recul des Italiens, — dont nous n'avons pas à rechercher ici les causes, mais qui a modifié tout ce front de combat. C'est une des surprises pénibles dont nous avons été parfois gratifiés au cours de cette longue période de guerre, et si elle n'enlève rien à l'ouvrage, ne modifie guère sa valeur, il est toutefois certain qu'elle lui retire beaucoup de son caractère d'actualité.

Ce qu'a étudié M. Louis Cazamian dans un livre copieux et d'une lecture on peut dire laborieuse sur **la Grande-Bretagne et la Guerre** (*esquisse d'une évolution sociale*), c'est l'effort énorme de l'Angleterre dans la guerre actuelle et ce que doit être demain le Royaume-Uni. C'est un coup de sonde, nous dit-il lui-même, dans la préparation d'un monde nouveau qui s'élabore. Il ne se défend pas, en somme, d'avoir cherché à soulever un des coins du voile qui recouvre l'avenir ; mais le présent nous intéresse d'abord, et il a voulu indiquer comment nos voisins se sont organisés pour la guerre. — On sait qu'elle se déchaîna alors que le pays ne se passionnait qu'aux discussions sur l'Irlande. Au milieu des divisions et préoccupations du corps social, les événements de 1914 survinrent, imposant une trêve, — « le régime des crises vitales et des luttes à mort » entre deux groupes ethniques et deux civilisations inconciliables. Sous la pression des événements, la politique britannique a évolué, — trop lentement peut-être au gré des spectateurs intéressés, car il a fallu plus d'un an de guerre pour que le gouvernement anglais rompît ostensiblement avec les habitudes du temps de paix ; mais le fait quand même existe. La formule chronologique de l'adaptation du pays à la guerre peut se résumer en un retard du Parlement sur l'opinion, et un autre retard du gouvernement sur l'opinion et le Parlement. Mais les choses quand même sont arrivées au point. L'Angleterre s'est adaptée graduellement aux circonstances du conflit. — En décembre 1916, enfin, le Comité de guerre est devenu un cabinet de cinq membres, comportant, au-dessous des ministres, des directeurs de services de compétence spéciale, choisis même en dehors du Parlement, — et en se donnant un gouvernement de guerre, la Grande-Bretagne a du même coup façonné le noyau autour duquel se développera l'organisation politique de l'Empire. -- Successivement, dès lors, M. Cazamian étudie l'évolution des partis : le libéralisme, l'unionisme, le parti du travail ; la politique de demain, la consolidation de l'idée impériale, puis l'organisation militaire, le service obligatoire, l'armement, l'œuvre du ministère des munitions ; l'organisation économique, le réveil de l'industrie britannique, le groupement des entreprises, la transformation des méthodes et de l'outillage, la question financière, les pro-

blème de l'alimentation; l'organisation sociale enfin et l'organisation morale, la guerre et la condition des classes laborieuses, la question des droits syndicaux; le travail féminin; l'après-guerre et l'espoir de la paix sociale; la guerre et la moralité collective; la guerre et la crise religieuse; l'évolution intellectuelle, etc... On peut croire qu'il y avait matière à de longues dissertations. L'ouvrage apporte, en effet, une sérieuse contribution aux lourds problèmes qui ont surgi avec la crise actuelle et en somme il résume successivement « dans le domaine politique, militaire, économique, social, moral, les signes et les modes de l'organisation plus serrée « où la Grande-Bretagne a cherché les forces accrues qui lui étaient nécessaires ». Il faudrait ajouter la diplomatie remarquable qui lui a donné les concours extérieurs qui auraient pu lui faire faute et dont elle s'est précautionnée pour renforcer ses armes, du jour où elle eut définitivement compris qu'elle devait vaincre ou disparaître.

M. Ernest Daudet publie de même, chez Attinger, un volume intéressant sur **Ferdinand Ier, tsar de Bulgarie**, rangé à juste titre parmi les fauteurs et complices de la guerre et qui, pour n'être guère sympathique, n'en est pas moins un curieux personnage — L'indépendance de la Bulgarie, raconte Ernest Daudet, remonte au traité de Berlin, après la guerre russo-turque de 1877, et à la tête du pays se trouva bientôt placé le prince Alexandre de Battenberg. « Acceptez toujours, lui aurait, dit-on, soufflé Bismarck, vous pourrez au moins vous dire que vous avez fait un beau rêve. » Mais le gouvernement du prince fut difficile, avec une pétaudière politique comme était le nouvel état, — « l'orgueil démesuré, l'esprit intransigeant et l'âpreté au gain qui caractérisent les Bulgares ». La Roumélie orientale, révoltée contre les Turcs, se trouva bientôt réunie à la principauté, malgré l'entrée en campagne des Serbes; la paix fut imposée par l'Europe (3 mars 1886) et le mécontentement des Bulgares retomba sur le prince; des troupes même marchèrent sur Sofia et vinrent arrêter le souverain dans son lit. On l'enferma et on devait même le déposer quand Stamboulof intervint, fit coffrer les émeutiers et organisa un autre gouvernement. Alexandre de Battenberg se retira, — après sept ans de règne, — et ce fut la dictature de Stamboulof. Des insurrections avaient encore éclaté dans le pays. Stamboulof eut la main rude dans la répression et l'hostilité contre lui augmenta, — ce qui ne l'empêcha pas d'agir, et même d'agir durement. — La Bulgarie cependant avait fini par trouver un candidat au trône, Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha, devant lequel les États protecteurs firent d'abord la grimace, mais qui passa outre Le nouveau souverain était ambitieux; il devait bientôt se débarrasser de Stamboulof qui lui était une charge et une gêne, et contre lequel les complots se renouvelèrent. Le prince d'abord n'osa pas s'en sépa-

rer par crainte de l'avenir, — crainte aussi des partisans que traînait après soi le dictateur. — Cependant, après diverses négociations, il se maria en Italie, épousant une princesse de la maison de Bourbon-Parme, qui lui donna quatre enfants et mourut peu après. Dès lors il ne pensa plus qu'à se débarrasser de Stamboulof, et le remplaça bientôt en effet. L'ancien ministre, toutefois, restait redoutable, ayant derrière lui un parti actif et sans scrupules, tant que l'abdication de Ferdinand fut même discutée. Mais la réponse fut nette. Stamboulof, attaqué un soir comme il sortait de son cercle, fut haché à coups de yatagan, tailladé à la figure et aux mains, qui ne tenaient plus que par des lambeaux de chair. Il ne survécut que 48 heures. — Ce n'était aussi bien qu'un épisode dans l'existence ambitieuse de Ferdinand et il s'inquiétait davantage de l'abjuration de son fils Boris, afin de se réconcilier avec la Russie qui n'avait pas encore accepté de le reconnaître. Il eut d'ailleurs l'idée assez saugrenue d'aller à Rome pour s'en ouvrir au Pape. L'entrevue avec Léon XIII fut orageuse, mais le prince passa outre. Il fut excommunié; pourtant il avait réussi à s'entendre avec la Russie.

Au cours du livre, M. Ernest Daudet donne au reste un portrait bien curieux de Ferdinand, arriviste sans scrupule, « prodigue en duplicité et dont les mensonges sont innombrables », — sorte de Louis XI au petit pied, d'un despotisme parfois cruel et subordonnant toujours sa conduite au but qu'il se trouvait poursuivre. Ambitieux d'abord, il avait voulu l'annexion de la Macédoine, l'indépendance de la Bulgarie et l'hégémonie dans les Balkans pour arriver à Constantinople. Le 6 octobre 1908, il proclame enfin l'inpendance du pays et en devient Roi et tsar. On sait le rôle qu'il a joué dans les deux guerres balkaniques et au cours du conflit actuel. Il rêve toujours de reprendre la couronne de Byzance et de se faire proclamer empereur, — afin d'avoir une belle fin, — et avec ce rude jouteur, couard mais astucieux, nous assisterons sans doute encore à bien des péripéties.

Le volume de M. Ernest Daudet, dont je n'ai pu indiquer que les lignes principales, est une intéressante lecture, et mérite d'être signalé parmi les publications, surtout curieuses, qui concernent les coulisses de la guerre.

CHARLES MERKI.

§

Dans **La Révolution russe et la guerre européenne**, M. Pierre Chasles met en lumière un fait bien important quand il montre que dès l'hiver 1916, donc avant la chute du Tsar, la force combative de l'armée russe était brisée. C'est que l'outil de guerre que les Tsars avaient dû forger pour se défendre contre leurs voisins

n'était pas d'excellente qualité. Le peuple russe est foncièrement pacifique, il est même un peu plus que ça, et contre ses envahisseurs il a toujours été mieux servi par les circonstances que par lui-même. Slave, esclave, l'étymologie est révélatrice. Ce n'est pas d'ailleurs que le peuple russe soit inférieur au peuple allemand, il est aussi intelligent, aussi artiste, aussi moral, et autrement affectueux et sympathique, mais il lui manque cette qualité virile que l'autre possède indéniablement, le courage, et de ceci découlent bien des conséquences graves. Mais, à ce propos, comme il y aurait des réflexions à faire sur le rôle du courage dans le monde ! C'est à peine une vertu, on peut l'avoir et être un brigand et un fourbe, ne pas l'avoir et être un génie ou un saint, et pourtant c'est sur son échelle que se hiérarchisent les individus et les nations. Les Russes, parce qu'ils étaient pacifiques, se sont jadis laissés asservir par les Mongols et sont en train de tomber sous le joug d'autres Barbares qui ne valent d ailleurs peut-être pas les Mongols pour le génie de la guerre et le talent d'organisation, tout en les égalant pour la destruction et le pillage. Une autre qualité virile manque aussi aux Russes, la discipline, que les Allemands et les Touraniens ont à un haut degré et qui leur confère un avantage décisif. Le Russe, de nature féminine, a le tempérament anarchiste comme la femme : il n'obéit, comme elle, que par amour, et pendant longtemps c'est une véritable idolâtrie qu'il a eue pour ses tsars ; maintenant que le charme est rompu, il se trouve désemparé, incapable de se plier à une règle, livré à toutes les vagues d'enthousiasme ou de folie furieuse, proie certaine des aventuriers du dedans comme des négriers du dehors. Quand on voit à quel degré d'inconscience torpide est tombé ce grand peuple, on se prend à maudire l'ancien tsarisme qui a été si inférieur à sa tâche, qui n'a rien fait pour l'instruire et l'initier à la vie publique, qui n'a cherché qu'à l'exploiter et à le comprimer. Qu'on songe à ce qui se passerait aujourd'hui si le Tsar Nicolas II avait sincèrement voulu depuis 1905 gouverner avec la Douma, ou seulement s'il avait fait appel à cette Douma à la veille de sa chute. Un gouvernement qui se serait alors organisé avec les Cadets dans les cadres réguliers de l'empire eût sauvé toutes les Russies de l'abîme où elles sombrent et permis aux démocraties d'Occident d'en finir avec les empires de proie germano-touraniens. A cette heure la paix serait faite, alors qu'en dépit des gargarismes oratoires des Kerenski et des Lenine, elle est loin de l'être, et surtout dans les conditions où il faudrait qu'elle le fût. Malgré tout, il convient de ne pas désespérer, et comme je le disais ici en janvier dernier (j'en profite pour rétablir une phrase, page 350, l. 36, rendue incompréhensible par une ligne sautée) : De la défaite de l'Allemagne sortira non pas une Russie kaisériste brandissant un soi-disant Testament de Pierre-le-Grand, mais une

libre confédération de peuples indépendants qui auront fait le dur apprentissage de la liberté et qui sauront se défendre aussi bien contre l'invasion des canons que contre celle des capitaux et des produits.

Le danger du pacifisme à tout prix, nous devons nous en garder, nous aussi Français, pour ne pas tomber au niveau de ces lamentables Russes, et c'est pourquoi des livres comme celui de M. Enée Bouloc, **Tu ne tueras point**..., ne devraient être lus qu'avec précaution. Pour pouvoir châtier les empires assassins, comme le demande d'ailleurs l'auteur, il ne faut pas haïr trop la guerre. La paix pour la paix provoque immanquablement la guerre pour la guerre. Peut-être avons-nous pendant de longues années trop prôné la paix, trop dissocié la paix de la justice, sans quoi elle n'est que lâcheté. Que la guerre soit quelque chose d'atroce, chacun le reconnaît, mais c'est justement parce qu'on peut subir ses atrocités qu'il faut s'habituer à la considérer d'un œil calme, un peu comme les martyrs chrétiens se familiarisaient avec la vue des instruments de torture. Toute notre éducation civique est à reprendre à ce point de vue, et l'instituteur de demain, au lieu de s'aiguiller comme celui d'hier sur la voie de l'antipatriotisme et de l'antimilitarisme, devra au contraire comprendre et faire comprendre à ses élèves la beauté du sacrifice héroïque et la sainteté de la guerre pour la paix, à la différence des peuples de proie qui renversent la formule : la paix pour la guerre ! et qui passent, en effet, des vingt et trente ans à préparer leur coup du père François.

Cette préparation de la guerre était, chez les Allemands, économique non moins que militaire, de là l'intérêt de livres comme celui de M. André Soulange-Bodin, **L'Avant guerre allemande en Europe**, qui montre comment le Peuple-brigand avait presque réalisé la conquête industrielle et commerciale du monde. Non seulement l'Allemagne avait complètement asservi la Suisse, l'Italie, la Turquie, la Russie, mais même, ce qu'on sait moins, elle commençait à être maîtresse en France, en Belgique et en Angleterre. Cette invasion commerciale était d'ailleurs destinée à faciliter l'invasion armée, et si certains indices de cette connexité me semblent malgré tout problématiques, ainsi les fameuses affiches du bouillon Kub qui, d'après l'auteur, diplomate de carrière, donc personnage sérieux et bien informé, auraient multiplié leurs mystérieux hiéroglyphes près de tous les points stratégiques, d'autres bien plus nombreux ne semblent faire aucun doute sur les intentions brutales de l'Allemagne. Son emprise sur l'Europe était même si complète qu'on se demande comment elle s'est décidée au coup de force qui pouvait la lui faire perdre, et qui la lui a déjà fait perdre, car même si l'Allemagne signait la paix sur la base du *statu quo ante*, ce qui cons-

tituerait pour elle une vraie victoire, elle ne retrouverait pas son antérieure domination économique. La Russie resterait sans doute sa serve, mais elle l'était déjà, et d'autre part l'Italie, la Belgique et l'Angleterre se seraient libérées de tous les anciens liens; la Suisse elle-même est beaucoup moins inféodée à la finance allemande; aujourd'hui qu'en 1914 : « Zurich, dit M. Soulange-Bodin, n'a pas un grand effort à exécuter pour se dégager de l'emprise allemande; ce travail est en voie d'accomplissement. » En outre, tous les pays neutres, avertis ou enrichis, auront pris leurs mesures contre l'invasion des capitaux et des produits germaniques, de sorte qu'économiquement parlant, la partie peut être considérée comme tout à fait perdue pour l'Allemagne.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

UNE « POLITIQUE DE CATASTROPHE ». — Les courants souterrains qui agitent l'Allemagne atteignent périodiquement la surface et provoquent des crises dont les pouvoirs publics essayent vainement de nier l'existence. Depuis quelques mois ces crises sont de plus en plus fréquentes. C'est que deux conceptions opposées se disputent le gouvernement de l'empire, soutenues, de part et d'autre, par les éléments actifs de l'opinion. D'un côté, les entrepreneurs de la guerre qui ont tout avantage à prolonger les hostilités et qui comptent sur les annexions de vastes territoires pour augmenter leur prestige; de l'autre, ceux qui se rendent compte que la situation de l'Allemagne est désespérée et que seule une paix rapide pourra mettre un terme aux maux dont souffre le pays. Le parti militaire soutiendra jusqu'au bout les ambitions démesurées de la grosse industrie, intéressée aux armements, et des hoberaux que la cherté des denrées alimentaires enrichit. Aux socialistes, compromis par leurs complaisances vis-à-vis du pouvoir, l'aboutissement des pourparlers de paix sur la base du *statu quo* apporterait un regain de popularité, dont ils ont grand besoin; ils trouvent le plus solide appui dans certaines classes de la bourgeoisie, car pour le commerce et les industries de paix, chaque jour qui prolonge les hostilités équivaut à un pas de plus vers la ruine. Aussi la *Gazette de Francfort* accuse-t-elle les pangermanistes de poursuivre *une politique de catastrophe.*

C'est sous ce titre que l'organe démocratique annonçait, en date du 10 janvier, sous la plume de son correspondant berlinois, l'agitation de la fronde conservatrice contre les négociations de Brest-Litovsk.

Les pangermanistes, télégraphiait M. Stein, qui, avant et pendant la

guerre, ont fait tant de mal à notre cause, ne connaissent pas les devoirs de la discipline. Le besoin d'agitation passe chez eux au-dessus des intérêts de l'Etat et c'est pourquoi ils se servent de moyens qui, s'ils étaient employés par d'autres partis, seraient considérés par eux comme dangereux pour nos intérêts militaires et soupçonnés de mettre en péril notre situation militaire. La *Deutsche Zeitung* n'est-elle pas allée ce soir jusqu'à annoncer d'un ton menaçant que « les plus grands succès des armes allemandes à l'ouest, que nos ennemis craignent depuis des semaines, ne se produiraient pas », si nos chefs militaires devaient s'apercevoir « que les succès militaires réalisés avec les plus grands sacrifices de sang ne sont pas exploités et ne peuvent pas être exploités en vue de résultats politiques ». C'est là pousser jusqu'à son extrême limite l'actuelle politique de catastrophe...

Nous ne sommes pas placés pour savoir si les chefs militaires sont allés jusqu'à la menace de faire grève, ainsi que le prétendaient les journaux pangermanistes. En tous les cas, ils sont venus plusieurs fois à Berlin, où ils sont parvenus à imposer leurs exigences. Les samedi et dimanche, 12 et 13 janvier, des échanges de vues ont eu lieu entre l'empereur, le kronprinz, le chancelier et le maréchal de Hindenburg, secondé par son fidèle quartier-maître, le général de Ludendorff. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* du 14 intervenait aussitôt pour affirmer qu'il n'y avait pas de « sérieuses différences » entre le gouvernement et les autorités militaires et que la convocation d'un Conseil de la couronne avait été jugée inutile. Mais, en même temps, on apprenait que le samedi soir le parti de la « Patrie allemande » s'était réuni à l'hôtel Bristol, sous la présidence de l'amiral de Tirpitz, et qu'en présence de plusieurs députés conservateurs, il avait été décidé d'exercer une pression sur le pouvoir civil, en vue de sauvegarder les intérêts de l'empire, *spécialement dans l'ouest*. Immédiatement le *Lokal-Anzeiger* fut en mesure d'écrire : « La voie est libre à l'Ouest. » Et le correspondant des *Dernières Nouvelles de Munich* résumait la situation en date du 16 :

Dans les milieux politiques de Berlin on déclare, au sujet des résultats des importantes délibérations de ces jours derniers, qu'on s'est mis d'accord pour adopter un moyen terme. A l'Ouest, en présence de l'attitude de nos ennemis, le gouvernement s'est réservé son entière liberté d'action et il proportionnera ses exigences aux circonstances. A l'Est, il ne sera rien changé aux directives suivies jusqu'ici par nos négociateurs, mais bien entendu il sera tenu compte, dans nos décisions ultérieures, de la manière dont les négociations de Brest-Litovsk tourneront.

Les discours de M. de Kuhlmann et du général Hofmann ont montré que les délégués des puissances centrales maintiennent d'une façon irrévocable leur thèse, et considèrent comme un fait acquis que la Pologne, la Lithuanie et la Courlande sont dès maintenant séparées de la Russie. Il est intéressant de noter que les délégués russes ont été informés de notre point de vue dès le début des négociations.

Mais la *Gazette de Francfort* ne se déclarait pas rassurée par ces explications, confirmées par la catholique *Germania* qui, depuis que le comte Hertling occupe le poste de chancelier, est devenu un organe quasiment officiel.

Le vieux différend subsiste, écrivait-elle, la question essentielle n'est toujours pas résolue; il faut que le Reichstag intervienne. Comment donner une réponse claire à l'étranger quand à l'intérieur le gouvernement n'ose même pas montrer ses couleurs?

Et la *Gazette*, critiquant en termes très vifs le compromis qui semblait avoir prévalu, ajoutait :

Si le gouvernement a pu, dans la conférence de Berlin, faire prévaloir sa politique à l'Est, il a pu faire des concessions en ce qui concerne l'Ouest. Il est remarquable que M. von dem Bussche n'ait rien dit de l'Ouest dans sa courte déclaration du 15 janvier à la commission principale du Reichstag.

Si le gouvernement n'a pas osé « montrer ses couleurs », la presse pangermaniste, exactement renseignée, se chargeait de nous fournir des détails sur l'accord intervenu entre le pouvoir civil de le pouvoir militaire. La *Taegliche Rundschau* écrivait en date du 17 janvier :

Nous apprenons qu'un accord complet a été réalisé et qu'il faut considérer comme un ensemble homogène le règlement de toutes les questions orientales. Il en résulte donc que les problèmes lithuanien, courlandais et polonais s'enchaînent les uns aux autres. De ce fait, nous obtenons vis-à-vis de la Russie un front austro-allemand compact. Ce front s'appuiera sur les parlements actuels qualifiés (*sic*) de la Lithuanie, de la Pologne et de la Courlande qui ont déjà manifesté clairement leur volonté; on pourra tabler sur ces déclarations, on ne pourra pas en faire table rase.

Un accord complet a été également obtenu au sujet des garanties efficaces que nous devons nous procurer à l'Ouest. En quelle mesure ces garanties rendent indispensables des mesures territoriales défensives, voilà qui dépendra, conformément à notre point de vue de défense, de la contrainte que nous imposeront nos ennemis.

Plus grands seront les sacrifices que nous serons obligés de consentir pour notre propre conservation (*sic*), plus la menace qui pèsera sur nous sera forte et plus nous devrons exiger des garanties qui nous mettent à l'abri du retour d'un pareil danger.

A ces fins, il n'a point été nécessaire de procéder à une nouvelle orientation des principes de la politique dont notre chancelier est responsable. L'Allemagne obtiendra les garanties militaires qui lui sont indispensables sans abandonner le terrain du droit (*sic*).

La *Deutsche Tageszeitung* est plus explicite encore. Ces messieurs laissent deviner que les chefs militaires ont obtenu l'annexion du bassin de Briey et le maintien de la domination allemande sur la côte belge. Quant à la « solution autrichienne » du problème de la Pologne, elle paraît définitivement écartée. De plus, une « rectification de frontière » est prévue à l'est qui assurerait à la Prusse la ligne

de la Wartha et enlèverait au futur royaume de Pologne quelques milliers de kilomètres carrés.

Parlant des conquêtes à l'ouest, le général de Liebert (cité par le *Berliner Tageblatt* du 24 janvier) a déclaré récemment au congrès du parti conservateur tenu à Halle :

Pour nous il importe d'affirmer : la force prime le droit. Ici il s'agit de n'appliquer ni sentimentalité, ni humanité, ni égards d'aucune sorte. Il faut que nous ayons pour nous la Belgique et la France du Nord... C'est là le châtiment de Dieu qui a frappé la nation française. Nous pouvons être heureux de nous être séparés d'une nation aussi scélérate.

Tout en tenant compte de la part d'exagération qu'il y a dans ces propos, il ne faut pas oublier que la clique des *Alldeutsche* est en contact perpétuel avec le haut commandement, qu'elle obéit à ses directions ou inspire ses décisions.

Le conte Hertling a-t-il accepté de défendre devant le Reichstag ces projets ambitieux qui forceront l'Allemagne à continuer la guerre jusqu'au complet épuisement ? En tous les cas, tout porte à croire qu'il s'est soumis, au cours des pourparlers récents, au contrôle des chefs militaires et que ni lui, ni M. de Kuhlmann, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, ne prendront plus aucune décision sans s'être préalablement concertés avec le grand quartier général. Les deux ministres, au cours des déclarations qu'ils ont faites à la commission principale du Reichstag, aux séances des 24 et 25 janvier, ont employé un langage si ambigu que toutes les suppositions sont permises.

L'intervention oratoire des chefs civils de la politique impériale, ajournée à plusieurs reprises, s'est produite après quinze jours de discussions passionnées, tant dans les coulisses parlementaires que dans la presse, au moment où un accord provisoire permettait d'oublier pour quelque temps les dissensions profondes qui séparent les différents organes du pouvoir. Il en est chaque fois ainsi. A chaque nouveau tournant de la guerre, le flot des mécontentements jaillit de toute part, inonde la presse de droite et de gauche, pour rejaillir sur l'opinion qui s'affole. On parle alors de crise grave, de démissions imminentes, civiles ou militaires, selon que les informateurs obéissent à l'une ou l'autre des directions. Quand, après s'être copieusement disputé, une trêve intervient qui masque à peine les divergences de principes, on met en scène une manifestation publique, dont tous les détails ont été réglés d'avance, dans le seul dessein de faire parade devant l'ennemi.

Si nous interprétons ainsi les deux discours berlinois, sans oublier le discours viennois, celui du comte Czernin, dont les échos ont retenti ces jours derniers à travers le monde, la signification de ces gestes de parade sera beaucoup diminuée. A parler pour la galerie,

en passant sous silence tout ce qui pourrait souligner la gravité de la situation, on n'avancera pas la paix d'un seul jour. Les invites à l'Amérique n'ont trompé personne et la presse allemande de toutes nuances accueille sans enthousiasme les harangues ministérielles, où elle ne trouve à louer, d'une façon unanime, que le passage relatif à l'Alsace-Lorraine. Nous savons trop peu ce qui s'est passé entre Berlin et Vienne, vers le milieu du mois de janvier, pour comprendre toute la portée de la manœuvre qui consistait, pour la double monarchie, à donner une publicité extraordinaire aux incidents de la grève autrichienne. L'avertissement a en tous les cas été compris à la Wilhelmstrasse et le langage modéré de M. Hertling n'a pas été étranger aux préoccupations qu'inspire au chancelier la répercusion que pourrait avoir sur les masses allemandes l'échec éventuel des négociations de Brest-Litovsk. La crainte des soviets que les bolcheviki rêvent d'introduire en Austro-Allemagne peut en tous les cas avoir l'effet salutaire d'inviter les gouvernements à tenir un peu mieux compte du sentiment des masses.

M. de Kuhlmann a tenté d'expliquer à la commission du Reichstag la tournure fâcheuse qu'ont prise les tractations avec les délégués maximalistes. Il rejette toute la responsabilité des difficultés sur l'intransigeance de « *Herr* Trotski » qui à l'heure qu'il est semble être l'homme le plus insulté en Allemagne. Le secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères a prétendu que la politique des puissances centrales n'a pas varié entre la note du 25 décembre et celle du 27. Si l'on se reporte aux textes on constate pourtant, dans le ton des plénipotentiaires allemands, des modifications graduelles auxquelles le commandement militaire n'est pas étranger. Le 22 décembre, M. de Kuhlmann invoque la protection du Seigneur sur les travaux de la conférence et fait une allusion pacifique à la prochaine fête de Noël; le 25, au nom de son gouvernement, il accepte le formule « pas d'annexions »; le 27, il refuse d'évacuer les territoires occupés; le 10 janvier, le général Hofmann menace de recommencer la guerre; le 12, la délégation allemande ne cache pas sa volonté de traiter les Russes en vaincus. M. de Kuhlmann a voulu justifier ces variations en déclarant qu'au début il s'agissait d'une paix générale avec tous les Alliés, alors qu'après avoir laissé à l'Entente un délai de 10 jours pour participer à la conférence, les empires centraux n'étaient plus liés par leurs engagements. Ce petit incident nous montre avec quelle prudence il faudra examiner dans l'avenir les bases de négociations que l'Allemagne voudra bien accepter.

Dans les déclarations du secrétaire d'Etat, il faut retenir un autre passage qui traite de l'évacuation éventuelle des territoires que les armées allemandes occupent en France. « Les conditions et les modalités de l'évacuation *qui doivent tenir compte des intérêts*

vitaux de l'Allemagne, sont à régler d'accord entre l'Allemagne et la France », a dit M. de Kuhlmann. Nous savons, d'après les indiscrétions des journaux pangermanistes, quels sont ces « intérêts vitaux » et nous constatons que, pour conserver son poste, ce ministre attaqué, parce que trop « libéral », a donné des gages sérieux à ses adversaires annexionnistes.

Ce pauvre M. de Valentini, chef du cabinet civil de l'empereur, est finalement la seule victime de la furieuse campagne déchaînée par le parti militaire. Mauvais conseiller, on lui reproche d'avoir inspiré toutes les décisions prises par son souverain au cours de ces derniers mois. S'il reste sur le carreau, c'est parce que ses ennemis, qui ont visé plus haut que lui, désespèrent momentanément d'atteindre « le représentant actuel de la maison de Hohenzollern », comme dit la *Deutsche Zeitung*. M. de Kuhlmann a habilement paré le coup. Le *Vorwaerts* du 18 janvier a appellé M. de Valentini : *Kuhlmann-Ersatz*. Ce produit de substitution apparaît au demeurant comme un butin assez médiocre. Mais soyons certain qu'après la trêve des discours officiels les polémiques vont reprendre. Les meneurs de la guerre nous réservent encore des surprises. La politique de catastrophe ne manquera pas d'être fertile en nouveaux incidents.

HENRI ALBERT.

§

Angleterre.

Il est naturel que le monde socialiste se préoccupe de l'avenir, plus vivement que jamais, aujourd'hui. L'idée que la paix pourrait venir on ne sait quand, mais brusquement, et peut-être bientôt, se répand. On en serait heureux, naturellement, et pourtant cette idée cause quelque inquiétude, parce que l'on craint de n'être pas prêt, et de n'exercer, le moment venu, qu'une influence très faible, sans rapport avec la puissance réelle des partis socialistes. C'est pourquoi on se hâte de se concerter, afin de prononcer, avec autorité, la parole socialiste, et l'on prépare la conférence des socialistes alliés, qui doit se tenir, à Londres, le 20 février.

Cette conférence a été proposée à titre de rénnion préparatoire à la fameuse conférence socialiste internationale, toujours ajournée, mais jamais abandonnée. Il s'agissait de parvenir, entre alliés, à formuler un programme de paix commun, afin d'arriver le plus unis qu'il se pourrait devant l'Internationale.

Toutefois, on paraît songer beaucoup moins que précédemment à la conférence de Stockholm. On y pense encore, puisqu'il est question de la tenir en Suisse. Mais on attache beaucoup plus d'importance à la réunion préparatoire des alliés, au point que la réunion plénière disparaît presque dans un lointain brumeux. Il serait fâcheux d'oublier qu'elle menace toujours, car elle serait aussi dangereuse que

jamais et pour l'Internationale, dont elle consacrerait la faillite, et pour la guerre, qu'elle contribuerait à prolonger, et pour la paix, qu'elle ne pourrait que rendre précaire, — puisque tout l'effort de la conférence tendrait au compromis.

Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que la conférance internationale s'érigeât d'abord en juge des partis qui la composent, et prononçât, contre le vieux parti social-démocrate allemand, l'exclusion méritée. Or, sur la demande du parti socialiste français, il est probable que l'on rédigerait quelque formule de blâme, mais que l'on n'irait pas plus loin, et que l'on se hâterait de passer à l'étude des conditions de paix.

Mais c'est de la conférence des alliés qu'il s'agit pour le moment. Elle a été précédée par le Congrés de Nottingham, où M. Arthur Henderson, ancien ministre et membre du cabinet de guerre, est venu proposer une constitution nouvelle du parti, qui deviendrait, semble-t-il, à la fois travailliste et socialiste, c'est-à-dire syndicat et politique, et réaliserait une fusion de ces deux aspects du mouvement prolétarien. Ceci est entièrement nouveau, et méritera d'être étudié de près. C'est, d'ailleurs, l'aboutissement très naturel du mouvement ouvrier, tel qu'il s'est produit en Angleterre, où les syndicats étaient très puissants, tandis que les partis socialistes étaient, par comparaison, insignifiants. La proposition de M. Arthur Henderson a été ajournée à un mois. Ce ne sera pas trop pour la bien étudier.

Elle résulte évidemment d'espoirs très ambitieux. Le parti veut « la reconstitution de la société » de façon à « faire disparaître l'esclavage des blancs ». C'est pourquoi il faut une refonte complète du parti, « seul moyen de prendre en mains les rênes du gouvernement ». L'organisation projetée est conçue dans un esprit très large, et l'on espère, aux élections, un immense succès.

On voit qu'il s'agit là, tout simplement, de la révolution sociale, — car la disparition de l'esclavage des blancs ne peut avoir d'autre sens, — obtenue par l'approbation des électeurs, et aboutissant à un ministère où M. A. Henderson fait tout de même appel à l'amiral Lord Beresford, en même temps qu'à des fonctionnaires de trades-unions.

D'autre part, tout en défendant le maintien dans le ministère des délégués du *Labour Party*, M. Arthur Henderson a déclaré que jamais plus, quant à lui, il n'entrerait dans un ministère où les travaillistes n'auraient pas la majorité, et qu'à l'avenir, les « travaillistes devront s'abstenir d'entrer dans un cabinet capitaliste ».

Comme elle serait belle, cette révolution sociale absolument légale à laquelle présideraient des fonctionnaires éminents des trades-unions, bons organisateurs et connaisseurs de la production, et qui serait réalisée avec une sorte de consentement, avec la non-résis-

tance des classes actuellement dirigeantes. Et il faut reconnaître que toute l'histoire récente de l'Angleterre, avec le développement de l'esprit juridique et légalitaire, et les larges concessions faites sans lutte âpre aux classes laborieuses, doit naturellement suggérer l'idée qu'une révolution est en train de devenir possible dans ces conditions. Il faut reconnaître aussi que la forme particulière du mouvement ouvrier anglais est bien faite pour rendre possible sans heurt une transformation profonde.

Il semble, pourtant, qu'il y ait dans tout cela une part d'illusion considérable. Tout le système de la production et de la répartition des richesses ne serait pas aboli et remplacé par un cabinet où les travaillistes seraient en majorité. Il semble que le progrès de leur importance politique a quelque peu grisé certains chefs travaillistes.

Cela n'est pas grave, en Angleterre. Des illusions de ce genre seraient beaucoup plus graves, par exemple, en France, où il y a moins de fonctionnaires syndicaux exercés d'avance à un rôle de direction, et où les classes nanties ne se montrent pas disposées à consentir les sacrifices nécessaires. Les illusions des socialistes, dans ces conditions, seraient dangereuses.

Elles ont été plus néfastes encore en Russie, où les bolcheviks sont incapables de rien fonder, et ont plongé le pays dans l'anarchie. Or, les travaillistes anglais ont invité justement les bolcheviks à leur conférence. On sait que Trotsky a nommé ambassadeur à Londres un bolchevik qui s'y trouvait, Litvinov. C'est lui qui a été invité. Il ne manquait pas d'autres Russes, mencheviks ou socialistes-révolutionnaires, résidant en Occident, que l'on pouvait inviter. Il y avait M. Roubanovitch, représentant habituel du parti socialiste-révolutionnaire, qui a obtenu à la Constituante une majorité considérable. Non, c'est M. Litvinov que l'on a voulu avoir.

Il y a là une étrange contradiction. Comment ces socialistes anglais, orgueilleux, à juste titre, d'avoir su former des hommes capables de gérer les affaires, soucieux de légalité, démocrates résolus à ne prendre le pouvoir que lorsqu'ils auront obtenu la majorité des suffrages, ont-ils pu faire appel au représentant d'un parti anarchiste, honni des partis socialistes russes ?

C'est un indice inquiétant, qui fait craindre une certaine incohérence dans les idées de certains chefs travaillistes anglais. Malgré les apparences, ils ressemblent peut-être aux bolcheviks plus qu'on ne pourrait le croire, étant dominés, comme eux, par l'illusion.

Parmi les partis socialistes anglais, il en est un de formation récente, résultat d'une scission du « Parti socialiste britannique », qui a pris le titre de « parti socialiste national ». Il n'exerce qu'une faible influence, si on le compare au puissant *Labour Party*. C'est

sans doute pourquoi je n'ai pas vu que l'on ait traduit son récent manifeste dans la presse. Le voici :

Maintenant que nous sommes dans une période des plus critiques de la guerre, alors qu'en même temps le désir général de paix grandit et que partout la paix est le sujet de toutes sortes de bavardages, nous, membres du parti socialiste, qui avons été pro-alliés depuis le début, prenons position devant le peuple de ces îles.

Les puissances centrales sont les agresseurs.

Les puissances centrales ont été, dès le début, les agresseurs dans cette terrible guerre. Nous sommes par conséquent en complet accord avec la déclaration unanime de la conférence des partis socialistes et travaillistes des nations alliées tenue le 14 février 1915. L'invasion de la Belgique et de la France par les armées allemandes menace l'existence même des nationalités indépendantes et porte atteinte à toute foi dans les traités. Dans ces conditions une victoire de l'impérialisme allemand serait la défaite et la ruine de la liberté et de la démocratie en Europe : au-dessus de toutes questions de « buts de guerre » et de « termes de paix » se place la nécessité de la défaite des Hohenzollern et du militarisme prussien. Leur défaite est essentielle, soit du dehors par les forces alliées, soit du dedans par les forces démocratiques, pour que le monde soit à l'abri d'une nouvelle catastrophe semblable à celle de 1914 dans un avenir prochain.

Tous les Etats modernes sont arrivés à un degré quelconque de développement capitaliste, mais dans les empires centraux il existe des tendances, des influences et des pouvoirs dynastiques qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Personne ne penserait à déclarer, par exemple, que le militarisme est prépondérant aux Etats-Unis au même degré qu'il l'est en Allemagne par la Prusse. L'état d'impréparation militaire d'une nation comparée avec la préparation militaire de l'autre suffit pour démontrer combien est fallacieuse l'idée que tous les Etats sont également militaristes.

« Buts de guerre » et « termes de paix ».

Les « buts de guerre » peuvent seulement être exposés en termes très-généraux. Leur expression en « termes de paix » variera (a) suivant que les Empires Centraux seront battus ou non, et (b) suivant qu'ils seront plus ou moins battus. Les « buts de guerre » sur lesquels toutes les sections pro-alliées peuvent s'accorder immédiatement sont : l'émancipation des nationalités grandes ou petites, leur sécurité contre de nouvelles agressions, la restanration de la Serbie, de la Belgique, de la Roumanie et autres territoires envahis rendus à eux-mêmes avec des compensations pour l'outrage et la destruction ; l'Alsace-Lorraine doit être aussi rendue à la France simplement comme un acte de justice politique annulant une annexion de l'Allemagne contre laquelle protestèrent à l'époque non seulement Marx, Liebknecht et Bebel, mais Bismarck lui-même. Nous reconnaissons, toutefois, que ces buts de guerre ainsi que le droit des nationalités sujettes, telles que la Pologne, la Bohême, la Yougo-Slavie, de prendre en mains leurs propres destinées, ne peut en ce moment être guère plus que des aspirations. Il est certain, par exemple, que l'indépendance de la Pologne avec une sortie convenable sur la Baltique dépend du renversement des Hohenzollern et des Junkers prussiens.

Vient ensuite la question des colonies allemandes, sur la restitution desquelles le gouvernement allemand insiste. Ici, nous avons une situation totalement différente de celle des nationalités soumises aux grandes puissances. Que les colonies en question soient restituées à l'Allemagne, conservées par la Grande-Bretagne ou qu'on en dispose de quelque autre manière, il ne peut être question de l'indépendance de ces colonies. A cet égard il doit être tenu compte de l'opinion en Afrique du Sud et en Australie par le gouvernement, quel qu'il soit, qui dirigera nos affaires quand les « termes de paix » seront réglés.

La société des nations.

Nous lutterons pour qu'aucun effort ne soit épargné pour amener les relations les plus intimes possible entre les peuples de la Grande-Bretagne et de ses colonies autonomes, avec la France et les Etats-Unis, dans le but de constituer une alliance permanente offensive et défensive des démocraties, desquelles pourrait éventuellement sortir la société des nations si désirée. Attendu que la Grande-Bretagne doit prendre part avec des mains nettes à la discussion, si elle veut être pleinement le représentant des aspirations démocratiques, nous réclamons l'octroi du Home-rule à l'Irlande, l'Egypte et l'Inde, comme des communautés autonomes dans un empire britannique démocratique.

Nous, membres du parti socialiste national, sommes maintenant comme toujours de fervents internationalistes, mais nous maintenons, comme nous l'avons toujours maintenu, que l'autonomie nationale est essentielle à l'entente internationale. Ce n'est pas par un vague cosmopolitisme que les problèmes des nationalités peuvent être résolus. Cela est évident du fait que là où la nationalité est opprimée, le sentiment national est d'autant plus fort. Toutes les influences dynastiques et capitalistes qui s'opposent au développement des nationalités sont par conséquent les ennemies de la démocratie-sociale internationale et le monde est maintenant menacé par les influences dynastiques et capitalistes des empires centraux plus que par celles d'aucune autre nation.

Le comité exécutif du P. S. N.

F. H. GORLE ; F. I. GOULD ; EMILY HAYES ; A. S. HEADINGLEY ; H. M. HYNDMAN ; R. TRAVERS HYNDMAN ; I. JONES ; JOHN STOKES ; J. HUNTER WATTS ; A. WHITING ; S. J. WRIGHT ; H. W. LIE (PRÉSIDENT) ; W. THORNE (trésorier) ; I. G. WEBSTER ET W. A. WOODROFFE (secrétaires).

Ici, la pensée est claire et ferme, et l'on ne cultive pas les illusions.

P. G. LA CHESNAIS.

§

Russie.

LES BOLCHEVIKS ET LA CONFÉRENCE SOCIALISTE INTERNATIONALE. — On sait que la conférence socialiste internationale a été suggérée d'abord par les représentants de la Hollande au Bureau socialiste international. Ils ont pensé que la révolution russe rendait plus désirable,

et promettait de rendre plus efficace pour la conclusion d'une paix rapide la réunion des délégués de tous les partis socialistes. Stockholm ayant paru commode pour une telle réunion, les Hollandais s'y fixèrent, furent amenés, par suite, à s'adjoindre des membres suédois, qui, à leur tour, invitèrent un Danois et un Norvégien à compléter leur comité. C'est ainsi que fut constituée, dès le mois d'avril, la « commission hollando-scandinave », qui se chargeait de préparer la conférence et d'y inviter tous les partis adhérant au Bureau socialiste international.

La révolution russe avait donc été une cause déterminante de l'initiative hollandaise. Mais les Hollandais n'avaient pas à consulter les socialistes russes et ne sont pas entrés en rapport avec eux à ce sujet. On sait que, par contre, l'un des délégués hollandais, Troelstra, en passant par Berlin pour se rendre à Stockholm, y a vu non seulement les chefs de la sozial-démocratie allemande, mais aussi le sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères Zimmermann, avec lequel il avait eu déjà une entrevue au commencement de la guerre.

Il est intéressant de rechercher quelle était alors l'attitude des socialistes russes à l'égard de la conférence internationale. On constate que les *Izvestia*, journal dirigé à ce moment par les chefs des menchevicks (groupe Tcheidzé, Tseretelli, etc.) ne parlent pas de cette question. Par contre, l'opposition des bolcheviks ou extrémistes s'y intéresse. C'est ainsi que, dans la discussion d'un manifeste au Comité exécutif du Soviet, le 30 mars/12 avril, Kamenev, l'un des chefs bolcheviks, déclare (*Izvestia*, n° 34, du 7/20 avril) :

Il est indispensable de continuer le travail pour fortifier les liens internationaux dans le but de la cessation de la guerre. En particulier, il est indispensable de convoquer le plus vite possible le congrès socialiste international.

Kamenev ajouta une observation sur un autre sujet, et Tseretelli, qui répondait successivement, en qualité de rapporteur, à chaque orateur et auteur d'amendements, en profita pour ne répondre qu'à la seconde observation.

Peu de temps après, revirement complet. Le danois Borgbjerg ayant été reçu à la séance du Comité exécutif le 23 avril/6 mai, invita le Soviet à la conférence de Stockholm au nom de la commission hollando-scandinave — sans tenir d'elle aucun mandat, — et le Comité exécutif décidait, le surlendemain, de prendre l'initiative de la convocation. J'ai raconté cette histoire, ici même, d'après le *Social-Demokraten* de Copenhague, journal de Borgbjerg.

Ainsi la majorité minimaliste du Soviet, en quinze jours, avait été retournée. Skobelev était, cette fois, rapporteur, et prononça un discours. Il disait :

La paix doit être conclue par le peuple, et non par les diplomates, et la Conférence internationale rapprochera précisément cette paix-là.

Des objections ayant été présentées, ce fut Tseretelli qui soutint la proposition. Quelles objections, et par qui présentées? Ce fut un bolchevik, Feodorov, qui vint déclarer, au nom de son parti, qu'il ne fallait pas prendre part à une conférence avec les Scheidemann et les Südekum. Au vote, la proposition fut adoptée à une énorme majorité. Il semble qu'il n'ait manqué, pour réaliser l'unanimité, que les voix des bolcheviks, au nombre de 90, qui s'abstinrent (*Izvestia*, n° 52, du 28 avril/11 mai).

Les bolcheviks ont donc pris, à l'égard de la conférence, une attitude méprisante, après avoir poussé les autres à y aller. Evidemment ils souhaitaient que la conférence eût lieu, ou simplement fût proposée, parce qu'elle devait exercer une action démoralisante, soit qu'elle se réunît, soit qu'elle restât à l'état de de projet, mais ils voulaient conserver leur entière liberté de blâmer tous ceux qui se rendraient à Stockholm ; même simplement pour le fait de s'y rendre. On dira que ceci est de l'interprétation, et il est impossible, naturellement, de prouver par des textes les intentions qui expliquent le changement d'attitude des bolcheviks entre le 20 avril et le 8 mai. Cependant, quelle autre explication donner? Et ce n'est pas le seul cas où l'on ait observé leur duplicité.

A partir du 8 mai, toutefois, ils n'ont plus varié. L'affaire de Stockholm étant en train, elle produisait tout son effet sans qu'ils eussent à intervenir, et ils n'ont plus cessé de la considérer avec mépris, tantôt simplement à cause de la présence des socialistes allemands, tantôt parce que tous les partis représentés, ou presque, étaient, à leurs yeux, les alliés des gouvernements impérialistes. Nombreuses sont les citations que l'on pourrait puiser dans *Pravda*, leur journal, pour montrer la permanence de leur sentiment.

Voici, dans le n° 93 du 28 juin/11 juillet, un article plus développé, où, à leurs motifs de principe, fondés sur l'indignité de la sozial-démokratie allemande, s'ajoutent des motifs d'un autre ordre, qu'ils exposent en détail :

DERRIÈRE LES COULISSES DE LA CONFÉRENCE SOCIAL-PATRIOTIQUE DE STOCKHOLM.

On nous écrit : Les social-patriotes des Etats centraux s'efforcent, avec les social-patriotes d'autres pays, de réunir une conférence de la paix. La conférence des bolcheviks a caractérisé cette entreprise comme une initiative des agents gouvernementaux. Un journal aussi modéré que la *Leipziger Volkszeitung*, organe de la sozial-demokratie indépendante allemande, a reconnu l'exactitude de cette affirmation. Malgré cela, les internationalistes allemands modérés, ainsi que les éléments hésitants d'autres pays, ne se sont pas décidés à refuser toute conférence avec les social-patriotes. Il est

évident que, pour eux, l'action des agents gouvernementaux n'est qu'un bruit sans signification. C'est pourquoi nous essayerons de soulever le voile sur la conférence de Stockholm. Que les éléments indécis de tous les pays voient, qu'il sachent ce que c'est que les agents gouvernementaux et ce que c'est que leur conférence de Stockholm.

I. — *Les organisateurs de la conférence.*

1°. — M. Branting, chef des social-patriotes suédois. Celui-là est un agent connu des gouvernements des Etats alliés. Au social-démocrate suédois de gauche Carl Kilbom, qui devait aller, comme représentant de son parti, à la conférence de la social-démocratie finnoise, le consulat russe de Stockholm a refusé le visa de son passeport s'il n'apportait pas un certificat émanant de M. Branting. Mais peut-être MM. Tseretelli et autres n'ont-ils pas encore suffisamment pénétré les mystères d'Etat de la Russie, et ignorent-ils ce fait ? Non, les chefs du Soviet le savent très bien.

2° — Pour faire l'équilibre, les chefs du Soviet considèrent comme leur homme de confiance le social-patriote hollandais M. Troelstra, homme investi de la confiance des gouvernements allemands. Lorsque l'impérialisme allemand posa le pied sur la poitrine de la malheureuse Belgique, lorsque le reflet sanglant de l'incendie de Louvain a éclairé les ruines de la Belgique, votre homme de confiance, camarades Tseretelli et Skobelev, est allé à Berlin, au ministère des affaires étrangères, ce repaire de brigands de l'impérialisme allemand, pour y écouter le chef de la bande de brigands, le secrétaire Zimmermann, exprimer l'assurance de l'amour du loup allemand pour les petites nations, et cet homme de votre confiance, MM. les représentants de la Russie révolutionnaire, apporta ce message de l'impérialisme allemand à Amsterdam : que la Hollande sache, et que le monde entier sache que le bourreau n'est pas tellement avide de sang.

Mais vous direz que MM. Branting et Troelstra n'agissent que par des considérations d'idées. C'est possible. Mais écoutez la troisième strophe de notre chanson.

3° — Le parti danois compte aussi parmi les organisateurs de la commission hollando-scandinave, et à la tête du parti danois se trouve l'homme d'Etat, le ministre Stauning. Ce parti, dès le commencement de la guerre, s'est efforcé d'expliquer aux ouvriers danois que l'impérialisme allemand est meilleur que les autres. Ce parti a envoyé à Pétrograd son chef Borgbjerg, qui devait présenter au Soviet de Petrograd les conditions de paix des social-patriotes allemands, c'est-à-dire les conditions de paix du gouvernement allemand. Ainsi le parti danois jouait le rôle de délégué du gouvernement allemand.

Il n'est pas douteux que, si cette politique de leurs chefs n'a pas suscité d'opposition chez les ouvriers danois, c'est uniquement parce qu'ils y voyaient un contrepoids à la politique chauvine des Etats de l'Entente, que suivaient les classes dirigeantes du Danemark. Mais nous ne savons ce qu'auraient dit les ouvriers danois, et ce que diront les ouvriers russes, quand il sauront ce qui suit :

Les syndicats danois, qui avaient avec la social-démocratie danoise des liens personnels et politiques intimes, ont conclu, par l'intermédiaire des social-patriotes allemands en vue, un contrat avec le gouvernement

allemand, en vertu duquel les syndicats danois reçoivent de l'Allemagne le charbon qui manquait à la population de Copenhague, à un prix très inférieur au prix du marché. Par ce contrat, les syndicats ont gagné une très forte somme. Dans les milieux bien au courant de cette affaire, on parle d'un million et demi de couronnes (1).

Il est possible qu'entre la bourse des syndicats danois et la social-démocratie danoise, d'une part, et leur cœur et leur cerveau, d'autre part, il n'y ait aucun lien. Nous n'avons pas envie d'examiner leur cœur. Mais il n'est pas douteux que la participation active à la conférence de la paix par un parti qui gagne de l'argent avec le gouvernement allemand suscite un soupçon justifié. Ce bénéfice de commerce « honnête » n'était-il pas le ressort politique des actes politiques des sauveurs d'humanité danois ? Nous laissons cette question ouverte, et nous demandons : un parti socialiste quelconque, qui ne veut pas devenir un jouet entre les mains des agents de l'impérialisme allemand, peut-il aller à une conférence organisée avec la participation du parti danois, tant qu'une commission impartiale n'aura pas éclairci la corrélation entre le charbon allemand, le bénéfice danois et la politique de la conférence des social-patriotes à Stockholm ? Aucune insinuation, aucune indignation ne nous forceront à rayer cette question de l'ordre du jour.

II. — *Qui veut faire la paix à Stockholm ?*

Le programme de paix proposé par les représentants des social-patriotes allemands, autrichiens et bulgares, c'est le programme même des gouvernements de ces pays. A ce sujet il ne peut y avoir de doute, pour les gens qui ne veulent pas fermer les yeux à la réalité. Mais il n'est pas question ici d'un simple hasard de rencontre, — ce qui serait déjà suffisant pour dénoncer ces partis comme représentants des intérêts des gouvernements des Etats centraux. Il s'agit d'une toute autre affaire. Nous parlons d'un lien direct et personnel entre les chefs du social-patriotisme bulgare, autrichien et allemand avec les gouvernements de ces pays. Il n'y a pas lieu d'apporter la preuve que Scheidemann ne fait pas un seul pas sans une entente préalable avec son gouvernement. Pour ce qui concerne les social-patriotes autrichiens, nous déclarons ici, — et personne n'osera nous contredire, — que le chef du social-patriotisme autrichien le plus en vue, M. Karl Renner, a eu avec le Kaiser Carl une audience avant son voyage à Stockholm. La presse ouvrière d'Autriche n'a pas soufflé mot de cette audience.

Mais ce n'est pas tout. A la délégation autrichienne se sont joints des gens qui, pendant toute la guerre, ont été à la solde d'une institution subventionnée directement par les fonds secrets du gouvernement. Ce sont les représentants des social-patriotes ukrainiens, qui, en même temps, appartiennent à « l'Alliance pour la libération de l'Ukraine », comme, par exemple, M. Tiemnitzki, lequel se trouve actuellement à Stockholm, et le social-patriote ukrainien Lev Gankevitch : ils ont déclaré cyniquement, au cours de la guerre, qu'ils sont à la solde du gouvernement autrichien. Les social-patriotes ukrainiens tels que M. Melenevski-Bassok se sont occupés, pendant l'hiver de 1915, d'un travail ouvertement provocateur. Ils se sont efforcés

(1) Environ deux millions et demi de francs, au cours actuel.

d'organiser une émeute au Caucase, promettant à des Géorgiens que nous pourrions nommer des armes et le libre passage à travers le front turc en Arménie. Les ouvriers géorgiens de Constantinople, ayant connu la proposition de M. Melenevski, ont cessé avec lui tout rapport. Au moment où nous écrivons ceci, la poste nous apporte un numéro de l'*Arbeiter-Zeitung* de Vienne, du 16 juin, qui contient un compte rendu censuré des débats de Vienne. *On y publie que les autorités militaires autrichiennes et allemandes ont pendu pendant la guerre, sans aucune preuve de culpabilité, plus de 30.000 malheureux ukrainiens*. Que ceux qui vont à la conférence des social-patriotes sachent avec qui ils seront assis à la même table : leurs voisins, hier encore, serraient la main des bourreaux, recevaient de l'or de leurs mains sanglantes, et portent la responsabilité de la mort non seulement de ceux qui sont tombés sur le champ de bataille, mais aussi de ceux qui ont subi le martyre sur les potences.

Nous qui, dès les premiers jours de la guerre, avons lutté pour la reconstitution des rangs fraternels de l'Internationale, pour la création d'une nouvelle armée puissante des ennemis de l'impérialisme, nous n'irons pas à cette conférence des vils agents des gouvernements, et nous sommes fermement convaincus que, dans tous les pays, s'approche le moment où les masses du peuple révolté non seulement supprimeront ces agents, mais rejetteront comme une pourriture tous ceux qui n'ont pas rompu avec eux sans pitié et irrémédiablement.

Les passages soulignés le sont dans l'article russe.

Je ne connais pas l'affaire Kilbom, qui met en cause le consul de Russie à Stockholm, plutôt que Branting. Les bolcheviks ont, depuis, essayé de donner une démonstration plus décisive des relations du leader suédois avec le gouvernement anglais, et l'accusation a tourné à leur confusion. Il semble, d'ailleurs, que Branting est attaqué ici surtout « pour faire l'équilibre », et ne pas signaler uniquement des agents des empires centraux.

En ce qui concerne Troelstra, les faits énoncés sont incontestables, et valent d'être retenus, même s'ils n'impliquent pas positivement, pour le principal initiateur de la conférence de Stockholm, la qualité « d'agent » de l'Allemagne.

Quant aux faits reprochés à la social-démocratie danoise, je crois que les bolcheviks ont été les premiers à les révéler. A la suite de l'article de *Pravda*, le *Social-Demokraten* de Copenhague s'est tu. Mais depuis, les polémiques de la presse scandinave l'ont obligé à parler, et à reconnaître, dans un article du 20 décembre, l'existence du contrat avantageux passé entre les syndicats danois et le gouvernement allemand.

Je n'ai malheureusement aucun moyen de vérifier ce qui est dit des délégués ukrainiens à la solde de l'Autriche.

Mais même s'il n'y avait à retenir que le fait Troelstra et le fait danois, cela suffirait pour justifier la suspicion contre la conférence et le refus de s'y rendre.

Et il y a encore une autre conclusion à tirer de l'article de *Pravda.* On se rappelle que, pour un grand nombre de socialistes anglais et français, l'argument principal qui leur faisait accepter l'invitation à la conférence était la nécessité de faire plaisir aux socialistes russes. Lamentable argument de faiblesse qui empêchait d'examiner ce qu'était au juste la conférence, et où elle menait. Or, aujourd'hui, les socialistes russes qui détiennent le pouvoir refusent d'aller à la conférence et la jugent sévèrement. L'argument tombe donc. Mieux que cela : il se retourne.

Au fond, la seule raison qui subsiste pour aller à la conférence est qu'on l'a décidée en principe, il y a huit mois. Presque tout le monde reconnaît que ce fut une faute, mais on ne veut pas se désavouer. On commettra donc la faute jusqu'au bout. Et pourtant, la seule façon de réparer une faute, dans la mesure du possible, c'est de la reconnaître.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — *The New Republic*, de New-York, développe la distinction établie par le Président Wilson entre « les Allemands et leur gouvernement ».

Dans la campagne menée par le Président Wilson contre le système militaire allemand, rien n'est plus particulièrement sa propre contribution à la propagande de guerre et n'est plus nécessaire au succès de la politique américaine que sa distinction réitérée entre le gouvernement et le peuple allemands. Rien non plus n'a été moins compris que son importance et ses fins, et rien moins apprécié que son utilité particulière à la fois comme un instrument de victoire dans la guerre et une garantie de sécurité pour la paix future. La majorité des journaux et journalistes américains, français et anglais ignorent dans leurs polémiques la distinction entre la lettre et l'esprit, et portent sur les Allemands en tant que peuple la condamnation que le Président a réservée à leurs gouvernants. Des journaux puissants comme le *Times* de Londres font montre de scepticisme quant à la vérité et à la valeur de cette distinction, et font opposition à la diplomatie de guerre que le Président Wilson a basée sur elle. D'ailleurs, malgré que la distinction soit implicite dans l'offre de Lloyd George de meilleures conditions à une Allemagne démocratique qu'à une Allemagne autocratique et dans la proposition de Mr Balfour d'affaiblir l'Allemagne ou de la libérer, la disposition d'esprit de la plupart des agents influents sur l'opinion dans les contrées alliées, à ne la point comprendre, à l'ignorer ou à lui faire opposition, a beaucoup nui au succès de la diplomatie de guerre de Mr Wilson...

... En distinguant entre le peuple allemand et son gouvernement, Mr Wilson n'a pas manifestement attiré l'attention sur un fait actuel. Le peuple allemand a loyalement supporté son gouvernement depuis le commencement de la guerre. Il ne saurait être disculpé de connivence dans les

méfaits de ses dirigeants et quoi qu'il ait supporté durant la guerre du fait de cette connivence, ce qu'il lui a fallu endurer — et en cela la population souffrante des pays alliés diffère de lui — n'est pas au-dessus de ses mérites. Tout ceci est suffisamment évident, mais n'est nullement concluant comme critique de la politique de Mr Wilson. Il ne prétend pas que la séparation soit accomplie. Il vise à achever une séparation que l'avenir peut rendre effective et qui, parce qu'effective, sera le fruit parfait cueilli par la victoire des Alliés dans la guerre. Il essaie de fournir à ses compatriotes une raison qui les justifie dans leur continuation à combattre une Allemagne agressive et malveillante, parce que, même dans l'amertume du conflit, ils prépareront la voie à l'admission d'une Allemagne différente dans une société des nations.

Le degré de complicité du peuple allemand dans les méfaits de ses dirigeants, dont il peut équitablement être accusé, n'invalide en rien une telle distinction en formation. Sa responsabilité diffère en nature et en importance de la responsabilité à laquelle est proprement lié son gouvernement. Le peuple allemand n'a pas de contrôle légal sur l'armée, la marine et la politique étrangère allemandes. Ce n'est pas sans protestation qu'il a accepté d'être dépourvu de ce privilège. Une grande minorité d'électeurs n'a cessé d'agir avec un succès croissant pour obtenir un pareil contrôle. L'accroissement constant de la minorité socialiste a prédisposé indubitablement la classe dirigeante à sauver sa domination traditionnelle, pendant qu'il était temps encore, en jouant sur les chances de guerre. Sa faculté à adopter une telle marche abominable dépendait de l'irresponsabilité du gouvernement et du respect de la nation allemande. Cette classe dirigeante pouvait travailler en secret. Elle pouvait utiliser sa suprématie à l'intérieur comme levier pour asseoir sa suprématie en Europe. Rien ne l'obligeait à avoir vis-à-vis du peuple la franchise qu'aurait observée un gouvernement basé sur le consentement populaire ou parlementaire. Elle pouvait demander à la nation allemande, sur le prétexte de la défense nationale, une augmentation d'armement qui, dans ses mains, pouvait devenir une menace sérieuse pour les voisins de l'Allemagne, et qui, comme l'a prouvé la violation de la Belgique, était projetée et travaillée dans le détail comme un moyen de lui assurer une position prépondérante dans le monde. Plus qu'aucun autre gouvernement d'une grande nation européenne, la Russie exceptée, les dirigeants allemands furent à même, par la forme de leur constitution, de cacher, derrière des professions de foi patriotiques, de sinistres ambitions fatales pour la paix et la sécurité de l'Europe.

Conséquemment le Président Wilson est allé à la source du mal en invitant le peuple allemand à assumer un large contrôle sur l'armée, la marine et la politique étrangère de l'Allemagne. La question d'une forme plus ou moins démocratique de la constitution est primaire et non point secondaire, comme le déclarent les critiques de Mr Wilson. Si la classe dirigeante peut être amenée à accorder le Contrôle sur l'armée, la marine et la politique étrangère allemandes, tout le plan d'une domination européenne sera mis à néant. Une autocratie dans l'impossibilité de mener chez soi les affaires haut la main ne peut pas les conduire haut la main hors de chez elle; son renversement indiquerait clairement des dispositions nouvelles et meilleures de la part du peuple allemand. Ce serait la claire évidence qu'il

s'essaierait de bonne foi de donner une sécurité croissante à l'Europe en gagnant de plus en plus le gouvernement de soi-même.

Naturellement cela ne garantit en rien à la France et à la Russie la suprématie du pouvoir civil dans une Allemagne démocratique. Si les Français préfèrent croire qu'une Allemagne unifiée sous une forme de gouvernement nouvelle et plus démocratique continuera à être « impérialiste », leur crainte ne peut pas être refutée à l'avance par une épreuve actuelle. Mais, avant de céder à de telles craintes, ils feraient bien de se rendre compte du sérieux et de la valeur de leurs inductions. Elles conduisent à l'extermination de l'Allemagne ou à une organisation permanente militaire du monde. Sommes-nous disposés à croire que, à cause d'une certaine dépravation inhérente à la nature humaine de l'Allemand, l'Allemagne vicierait les institutions démocratiques et en userait comme d'un abri pour une conspiration projetée et consentie par une notable majorité du peuple allemand contre la paix et la sécurité du monde ? Sommes-nous disposés à croire que la démocratie de l'Allemagne ne travaillera pas comme elle a travaillé ailleurs, pour pourvoir à la sauvegarde contre une politique impérialiste en Europe ?

... C'est précisément en montrant au peuple allemand ce qui lui arrivera s'il se comporte bien et ce qui lui arrivera s'il continue à se mal comporter, que le Président Wilson espère créer une distinction, qui ne fait que de naître, entre le peuple allemand et son gouvernement. Le militarisme ordinaire et le pacifisme ordinaire ne sauraient lui présenter une pareille alternative. Le premier l'écraserait et le châtierait pour ses méfaits passés et chercherait la sécurité à venir en le privant autant que possible de la facilité de répéter son agression. Le second acquiescerait au triomphe de la classe dirigeante en Allemagne et dans le monde, par sa répulsion à employer la force pour résister à la force ou parce qu'il craint l'accroissement du militarisme chez lui, en Amérique, plus qu'il le craint en Allemagne. Mais le Président Wilson atténue ces craintes présentes par des espérances futures. Il reconnaît l'inévitable recrudescence du militarisme américain comme une conséquence d'une victoire du militarisme allemand. Pour lui, alors que le militarisme allemand deviendrait plus dangereux à la suite d'une victoire, ce militarisme ne saurait être anéanti à la suite simplement d'une défaite. Il se bat contre un état moral et il tâche à le subjuguer par une combinaison de coercition et de conciliation. S'il faut que l'oppression allemande soit anéantie, tous les essais possibles doivent être tentés de persuader le peuple allemand éventuellement d'y asquiescer. C'est également pourquoi, au fort d'une guerre tellement soutenue par les sacrifices volontaires du peuple allemand, il insiste sur une distinction entre le peuple allemand et son gouvernement. Du fait de cette distinction, il indique au peuple allemand et aux démocrates du monde un moyen qui, tout en usant d'une coercition militaire et économique, ne repose pas exclusivement sur une victoire militaire, mais fait appel, pour aider la force miliaire, au principe politique d'une accommodation mutuelle.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le parti socialiste allemand de la Bohême a pris position contre les Allemands trop allemands d'Autriche. Sa

reconnaissance du droit des nationalités est exposée dans un article de l'*Arbeiter Zeitung*, de Vienne :

M. Titta, le président du Conseil populaire allemand bien connu, a entrepris ces temps-ci la tentative, peut-être bien intentionnée, de fonder une « communauté allemande », un parti unitaire allemand. Sa proposition comprend les passages suivants :

« Les Allemands d'Autriche ont droit à l'influence déterminante dans l'Etat...

« Les Allemands doivent conquérir cette situation dirigeante...

« Il est nécessaire qu'ils forment pour ce combat quelques troupes d'assaut...

« Formant la majorité à la Chambre des Seigneurs et constituant à la Chambre de Députés la moitié qui l'emporte, ils devraient pouvoir dicter ses voies à la politique autrichienne. Ceci se rapporte tout aussi bien à la politique extérieure qu'à la politique intérieure et en particulier à ce qui concerne les buts de guerre. »

Il s'est adressé maintenant avec cette proposition au socialisme allemand, et notre parti allemand de Bohême a donné à M. le Dr Titta la réponse suivante :

« Les travailleurs socialistes allemands refusent de prendre part à une politique qui conduirait le peuple allemand d'Autriche dans le désert stérile des ambitions de puissance. La liberté politique, le développement intellectuel et le progrès économique et social du peuple allemand en Autriche peuvent seulement et uniquement être garantis sur la base d'une réorganisation de l'Autriche, établie sur le droit d'auto-disposition de toutes les nations de cet Etat, fondée sur le droit démocratique pour tous les camarades du peuple de contribuer à cette auto-disposition et sur l'administration autonome démocratique de toutes les questions économiques et sociales, pour lesquelles le peuple doit être délivré du régime bureaucratique et de classes, qui s'est montré l'obstacle le plus puissant au progrès social et économique pour tous les peuples de l'Etat et en particulier pour le peuple allemand. C'est seulement en communauté avec des peuples libres au point de vue national, s'administrant eux-mêmes, et égaux en droits dans les articulations de l'organisation intérieure de l'Etat, que le peuple allemand pourra obtenir et maintenir, grâce à son développement culturel et économique, la situation qui lui revient dans la réunion de tous les peuples destinés à une vie commune dans la future Autriche.

« Nous refusons déjà aujourd'hui de collaborer à une politique qui doit assurer aux classes possédantes de la nation allemande une situation nationale privilégiée dans l'Etat. En effet, cette politique qui, déjà, dans le passé a imposé au peuple allemand d'Autriche les plus lourds sacrifices en biens matériels et moraux, se termine toujours dans l'absolutisme et par suite dans la spoliation des droits de tous les peuples et par conséquent du peuple allemand d'Autriche lui-même... En outre, la politique des ambitions nationales de puissance et de domination entraîne la complète dépendance du peuple envers les gouvernements, car la position privilégiée des classes possédantes d'une nation sur toutes les autres nations a, comme condition, la subordination permanente des intérêts politiques, économiques et sociaux

de la nation aux nécessités dynastiques et l'abandon continuel des intérêts les plus importants du peuple aux gouvernements qui se succèdent.

— L'opinion hongroise sur le discours de Lloyd George est toute dans cet article du *Pester Lloyd* :

Lloyd George n'a plus parlé devant les ouvriers anglais d'un knock out. Le tribun populaire, qui en temps ordinaire préférait le mot épicé d'un peu d'agitation qui fouette les masses, s'est appliqué cette fois-ci à montrer dans son ton une visible modération. Que signifie cette renonciation à la phraséologie jadis ordinaire d'une haine provocante qui produisait par ses exagérations vantardes un effet aussi choquant ?

Le discours de Lloyd George a tout au plus versé un peu d'eau dans le vin de l'ancien programme de l'Entente... Mais si le ton moins criard du ministre président semble vouloir donner satisfaction aux vœux des masses de voir la fin de la tuerie, les formules particulières des buts de guerre de Lloyd George ne sont que propres à tromper les espérances qui commencent à poindre chez ses auditeurs.

Lloyd George ne veut pas dissoudre l'Autriche-Hongrie. Mais que désire-t-il, si ce n'est une dissolution, lorsqu'il veut décomposer par l'intérieur les deux Etats de la monarchie, lorsqu'il promet en dehors de cela de seconder les prétentions « naturelles » de l'Italie battue dont les ambitions sur la position adriatique de la monarchie attaquent celle-ci dans son nerf vital, lorsqu'il fait siennes les exigences ridicules de la mégalomanie roumaine de disposer du territoire hongrois ou de prescrire des prescriptions à l'Etat hongrois au sujet de la règlementation de ses relations avec ses sujets de langue roumaine ?... N'est-ce point de l'impérialisme lorsque Lloyd George veut détacher de la souveraineté du Sultan des Etats pleins d'avenir, unis avec l'empire turc par la même culture et par la communauté de religion comme l'Arabie, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine et faire de l'Islam ainsi morcelé et rendu impuissant le butin de la politique mondiale anglaise ? N'est-ce point de l'impérialisme qui se cache, lorsqu'il fait dépendre d'un vote des nègres la remise des colonies allemandes occupées actuellement par l'Angleterre ? Les atrocités coloniales ont toujours été un procédé de l'impérialisme anglais. On attribue les atrocités, selon le cas, à l'un ou l'autre des rivaux, en oubliant prudemment celles qui ont été commises dans leur propre histoire coloniale.

Le droit d'auto-disposition ne doit pas pouvoir être invoqué, pour nous ravir un territoire quelconque, ni non plus pour tenter une immixtion dans nos questions de nationalités.

LA PRESSE NEUTRE.— M. Ed. Rossier, dans la *Semaine littéraire*, de Genève, après avoir tracé l'histoire de l'empire des tsars et de ses ambitions toujours croissantes, disserte sur la politique contraire, de démembrement, qui est celle maximaliste :

... Voici moins de trois ans, la Russie semblait grandir encore. Par l'annexion de la Galicie orientale, c'est-à-dire de la Russie rouge, l'œuvre des princes « rassembleurs de terres » touchait à son terme. On parlait de satisfaire la vieille ambition des tsars, de leur livrer enfin les passages

fameux qui auraient ouvert à leurs flottes les grandes routes de la mer. Aujourd'hui tout s'est écroulé.

Car, si les délégués russes doivent faire appel à tout leur optimisme pour croire à l'heureux avenir des populations qu'ils abandonnent, ils ne peuvent pas se dissimuler que c'est le démembrement de leur pays qu'ils acceptent. L'insistance des négociateurs germaniques à fixer les régions « qui seront appelées à statuer sur leur sort » est d'un haut intérêt : c'est un euphémisme nouveau dans le répertoire diplomatique qui en possédait déjà une fort jolie collection. A la conférence de Portsmouth, le comte Witte s'élevait énergiquement contre tout abandon d'une parcelle du territoire national : il était dans la tradition d'un empire qui, quatre siècles durant, n'avait cessé de croître. Les maximalistes rougiraient de se laisser arrêter par des considérations aussi mesquines : des besognes bien plus importantes les appellent.

Il y a plus grave encore : à l'intérieur, le pays se disloque.

Les peuples allogènes n'étaient pas insensibles à la sécurité que leur avait apportée l'union avec la nation russe. Le grand empire ouvrait à ceux de leurs ressortissants qui se sentaient de l'ambition et du talent des perspectives indéfinies ; ils lui fournissaient des officiers et des fonctionnaires ; ils y trouvaient un débouché pour les produits de leur industrie ou de leur sol... Longtemps ils ont accepté leur sort et, de l'océan Glacial à la mer Noire, de la Narew au Pacifique, les appels des tsars excitaient de l'enthousiasme, provoquaient des dévouements. L'incapacité de l'autocratie à changer quoi que ce soit à ses traditions, le refus obstiné de toute liberté politique les a inquiétés et mécontentés. La russification, cette tentative criminelle de les dépouiller de leur nationalité quand un souffle d'orgueil ou d'espoir passait sur toutes les nationalités du monde, les a exaspérés. Puisque leurs vœux ne pouvaient trouver aucune satisfaction dans le cadre de l'empire russe, ils se retrempaient dans les souvenirs du passé ; ils rêvaient d'un avenir transformé.

Dès le lendemain de la révolution, quand la force centrale a cessé d'agir, des revendications se sont élevées ; les peuples allogènes ont demandé l'autonomie. Plus tard, en face de l'anarchie maximaliste, plusieurs ont voulu l'indépendance. Alors même que, d'un bout à l'autre de l'immense Russie, le pouvoir paraît appartenir à la même classe : à des socialistes ouvriers qui ont quelque notion du régime qu'ils veulent établir et à des socialistes paysans qui n'en ont pas du tout, les différences nationales parlent plus haut que les analogies de doctrine. Et ce phénomène ne manque pas d'intérêt.

Maintenant la Finlande forme une république séparée que les grandes puissances européennes s'empressent de reconnaître. L'Ukraine prétend en former une autre ; et les négociateurs allemands, enchantés d'un si beau désordre, séduits par les réserves alimentaires et industrielles que détient ce vaste pays, le comblent de prévenances. D'autres régions encore se séparent : Arkhangel, la Sibérie, le Turkestan, les cosaques du Kouban et les cosaques du Don, la Crimée tartare ; et il n'y a aucune raison pour qu'on en reste là... C'est la destruction du lent travail des tsars : la Russie reprend sa configuration du moyen âge.

Seulement, ce n'est point par un effet du hasard ou de l'ambition que s'é-

tait formé le vaste empire. Pour vivre, pour vivre libre, un pays a besoin, non pas seulement d'une armée, mais de voies de communication, de débouchés, de ports, de matières premières et de produits industriels. Les différentes parties de la Russie étaient « complémentaires »... Que va-t-il advenir de toutes ces républiques qui apparaissent aujourd'hui au hasard des souvenirs ou des espoirs, des rancunes ou des passions ?

Comme le régime de MM. Lénine, Trotzky et consorts n'est pas viable, vu qu'il mène le pays tout droit à la famine, il faudra bien que quelque chose de plus solide se dessine. La Russie, sous un titre quelconque, deviendra-t-elle un simple terrain de colonisation de l'Allemagne, terrain ingrat et dangereux d'ailleurs, car les exploités seront légion et ils se redresseront contre les exploiteurs ? Ou bien, sous l'action de l'un ou l'autre de ces Etats, verra-t-on recommencer le grand effort, obstiné et tragique, vers l'unité de la terre et le port sur la mer libre ?

D'aucuns, il est vrai, annoncent une autre solution. Ils voient se lever un grand-duc, énergique et prestigieux qui, groupant autour de lui tous les éléments de résistance, tous ceux qui veulent défendre leur honneur, dispersera devant lui les bandes maximalistes comme les lièvres s'écartent devant le chasseur, et reconstituera d'un coup l'autorité et l'empire. Mais ce qui eût été possible il y a six mois ne l'est plus aujourd'hui : la décomposition est trop avancée, les oppositions parlent trop haut ; et puis l'ennemi est dans la place et ne paraît pas pressé d'en sortir.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Les projets de reconstruction dans les régions dévastées. — Au « Musée des Arts décoratifs », on a exposé des séries de projets concernant les reconstructions auxquelles nous devrons nous résoudre dans les pays dévastés par la guerre, et je dirai franchement qu'on peut être agréablement surpris en général de leur intérêt. C'est que les exposants, la plupart mobilisés sinon tous, ont pu voir quels étaient les types adaptés aux régions et qui se sont traditionnellement maintenus jusqu'à nos jours. Ils se sont efforcés non d'inventer des lignes et des formes, voire de prôner le ciment armé et la ferraille dont les architectes faisaient jusqu'ici un usage si déplorable, mais simplement de rétablir des constructions, des bâtisses dans la tradition du passé. — Qu'on veuille bien en convenir, le fait n'implique pas la copie servile ; il n'empêchera pas les améliorations par exemple dans la distribution intérieure, un meilleur usage des matériaux, la plus grande commodité des êtres en ces logis adaptés aux besoins de la vie actuelle, mais simplement ils viennent dire qu'il est absurde, autant qu'inutile, de rompre de parti-pris avec les idées et les formes traditionnelles, données par l'expérience des siècles, pour leur substituer les choses cocasses et le plus souvent malheureuses que nous pouvions craindre des inven-

teurs. — Je ne discuterai pas le côté plus ou moins pratique du sujet, — encore qu'il ait de l'importance, puisque nous devons toujours nous demander si l'habitation se trouvera juste adaptée aux besoins qu'elle doit satisfaire, Je me contenterai tout uniment à l'heure actuelle de l'aspect extérieur, — du décor, — et je constaterai avec plaisir que dans la plupart des cas il a été convenablement maintenu.

Ces constatations, on peut les faire dès l'entrée à l'exposition des « Arts Décoratifs » à propos de l'envoi de MM. E. Thomas et A. Bossis, une auberge en Artois, construction pourvue de la haute toiture en usage dans les pays de pluie ; de ceux de M. A. Baron, un cabaret-auberge qu'il appelle « Cabaret des Tourlourous » ; du cabaret-auberge dans les Flandres proposé par M. Bray et dont les bâtiments comportent des pignons en gradins et des fenêtres ornementées ; d'un autre cabaret à l'enseigne de « Saint Sébastien » qu'apporte M. Jacques Barbotin et où nous retrouvons le pignon et des frontons de lucarnes en gradins, ainsi qu'une intéressante façade sur la cour. — La civilisation moderne, on le sait du reste, commence toujours par le « bistro ». — Nous arrivons cependant à la série des habitations ouvrières, habitations auxquelles les constructeurs s'efforcent de donner un charme et un caractère artistique dont on est heureusement surpris. Parmi les plus remarquables je veux indiquer de M. F. Maréchal la maison pour ouvrier d'usine en Picardie ; de M. Coutan Robida une « maison pour ouvrier d'usine habitant le village » ; de M. Clipet une maison à grand toit et agrémentée de verdure ; de M. Gaston Goupil trois projets de maisons pour ouvriers, — des modèles heureux, toujours avec la haute toiture, et entre lesquelles on choisirait difficilement. Je voudrais ajouter le projet de maison dans la Somme de M. Charles Letronne et l'habitation pour ouvrier agricole ou petit propriétaire rural dont M. Pierre Sardou a présenté un projet heureux. — C'est la série à laquelle se rapportent aussi les envois de M. Morisset, petite propriété du Pas-de-Calais ; de M. Poyé, qui offre de beaux aspects dans la façade sur route aussi bien que la façade sur la cour ; de M. Girollet-Renaud qui comporte une grande toiture de tuiles ; de MM. Chevallier, Rabant et Picard, avec leur maison de propriétaire rural en Artois. On peut mentionner encore la maison paysanne en Meurthe-et-Moselle de M. Stein ; la maison de paysan en Woëvre, encore de M. Coutan Robida ; les maisons lorraines de M. Jacques Ogé, de M. Viollet, de M. Brulay ; ailleurs la maison de paysan à Gerberviller, de M. Ch. Arnault, qui utilise les lignes et les formes du pays ; la maison de paysans dans les Vosges étudiée par M. Hauchard, par MM. Rabaut, Picard et Chevallier, par M. Homberg ; la maison de paysan en Meurthe-et-Moselle de M. Bans et la petite maison de M. Fernand Cé-

sar. — De ce groupe il faut d'ailleurs rapprocher une suite de projets concernant les fermes : la ferme en Picardie, de M. Le Prince, qui développe ses bâtiments en quadrilatère ; la « ferme de moyenne importance » de M. F. Guidetti, encore des bâtiments à haute toiture ; des projets heureux comme celui de M. Brulé ; celui de M. Jean Lauthe, où l'on nous montre même le cochon ; la ferme dans un village agricole de M. Eug. Chifflot, — tandis qu'à côté des planches de M. Jacques Bonnier on peut voir le relief d'une maquette avec de la neige, une voiture automobile, des femmes et un moutard sur la route.

D'autres constructions rurales ont heureusement intéressé les exposants, et qui mettent à contribution l'architecture régionale. MM. Delaruemenil et Lagneau ont envoyé une ferme dans le Soissonnais qui a des aspects heureux, M. Besnard la maison d'un petit cultivateur du même côté, « dans un village des côtes du Soissonnais ». M. Rey la maison du petit propriétaire rural. La même maison, dans l'Aisne, est donnée par M. Closson et encore par M. Monestès et par M. Poncet ; par M. Royer pour la Marne, M. Charles pour les Ardennes, M. Palausi pour la Champagne pouilleuse. On pourra remarquer encore la ferme dans l'Aisne de MM. G. Bourneuf, Duval et Gonse ; la ferme en Champagne, aux dispositions intéressantes, de M. Heulot ; la ferme de moyenne culture de M. Gélin en Champagne, Ardennes ; la ferme de la Meuse de M. Pau Tissier qui expose lui aussi un modèle en relief avec les bêtes, la voiture à foin, — et même sur la route la carriole du laitier. — Il faudrait encore mentionner les envois de M. Hailey, de M. Solotareff, pour leur aspect heureux ou leurs dispositions intéressantes ; les bâtiments de ferme de M. Midy ; ceux de M. Reynaud avec de hautes toitures, des lucarnes nombreuses ; de M. Edouard Crevel ; de M. Thomas Bossus, — ferme isolée dans le Pas-de-Calais ; le projet de M. Maurice Malard avec un bâtiment central surélevé et rappelant les entrées de fermes dans la région de Pontoise ; enfin les projets de M. Damesnil, de M. Bocage ; une ferme isolée dans les montagnes (Vosges) par M. Vidal ; la ferme des environs de Neufchateau, de M. Méot.

Mais ils sont trop ; on ne peut tout mentionner. J'arrive aux planches de M. René Ménard : maison de petit commerçant dans un village industriel, et à celles de M. Alb. Turin dont le projet est surtout heureux. M. Labbé (de Rouen) a envoyé une maison de maréchal-ferrant en Picardie ; M. E. Reposeur de même une maréchalerie ; M. Aulier un maréchal-ferrant dans les Flandres, projet curieux, mais dont quelques détails pourront déplaire ; M. Ch. Tabourier encore une maréchalerie, dont le côté sur la rue est surtout intéressant ; MM. Boileau et Pierre Patout chacun une maréchalerie, le

premier dans un site agreste et près d'une mare, et surtout curieuse avec le hangar adjacent. — C'est ensuite l'habitation du boulanger en Meurthe-et-Moselle par M. E. Bois, projet assez compliqué; la maison du boucher-charcutier dans la région des Vosges, par M. Closson, le logis du boucher et du menuisier dans l'Ile-de-France, étudié par M. Fernand Levy et M. Mongorger, par M. Payret-Dortail dans l'Aisne, M. Huignard et M. Claude Martell.

Il faut signaler encore une « maison pour artisan de village » en Alsace, par MM. Arfvidson, Bassompierre et de Rutté, qui présentent également la maison de l'artisan forestier et l'auberge à toiture surélevée des pays de neige. La maison de l'artisan a été traitée encore par M. Letronne et par M. Dory; la maison paysanne par M. Hulot; la maison du menuisier ébéniste par M. Gudelin, dont nous avons encore une « habitation d'artisan-forestier » avec petite scierie attenante. Une intéressante maison d'artisan-forestier est exposée encore par M. Bonnel; la maison de l'ouvrier agricole dans les Vosges par M. Godburge; la maison du menuisier-ébéniste en Alsace par M. Eschbacher, mais dont le modèle rappelle un peu trop la mairie de petite ville. — L'auberge de village dans la montagne est présentee enfin par M. Umbsdenstock, par MM. Duval et Gonse, par M. Lambert, par M. Wulfflueff, mais ressemble un peu trop d'ailleurs à un décor de théâtre; par M. Berger aussi, qui a apporté avec son auberge du Chat Noir, couverte à pans coupés, un projet surtout heureux.

On peut indiquer en somme que l'exposition des « Arts décoratifs » fournit des indications curieuses, intéressantes, et — fait plutôt remarquable, — venues à l'heure. Nous n'avons pas à demander davantage actuellement et puisque le résultat se trouve en grande partie obtenu, — avec le programme tracé par le service des Beaux-Arts, — il convient au moins de s'en féliciter.

CHARLES MERKI.

LA VIE ANECDOTIQUE

L'art tactile. — Le peintre gaucher.

J'ai l'honneur et le plaisir d'annoncer la naissance d'un art que l'on peut d'emblée classer dans la catégorie des Beaux-Arts.

Et cet art nouveau, c'est l'**Art tactile**.

Je l'avais imaginé, l'an dernier, dans un petit conte intitulé *Mon ami Ludovic*, qui fut publié dans l'*Almanach des Lettres et des Arts* édité par Martine.

En voici les traits principaux précisés dans mon conte.

C'est mon cher Ludovic, disais-je, qui a inventé l'art du tact, du contact du toucher,

Je ne donnerai point le détail des effleurements, chatouillis, coups de toute sorte et de toute force dont mon cher Ludovic fit sur nous l'expérience et que nous avions la patience de subir...

Toutefois, il entre dans mon plan de vous dire que cet art, dont les règles et la technique sont aujourd'hui dans tout leur développement, est fondé sur la façon différente dont, selon leur nature, les objets affectent le sens du toucher. Le sec, l'humide, le mouillé, tous les degrés du froid et du chaud, le gluant, l'épais, le tendre, le mou, le dur, l'élastique, l'huileux, le soyeux, le velouté, le rêche, le grenu, etc., etc., mariés, rapprochés de façon inattendue, forment la riche matière où mon ami Ludovic puise les combinaisons subtiles et sublimes de l'art tactile, musique muette qui exacerbait nos nerfs...

Mon cher Ludovic professait que tous les genres de contact, ressentis simultanément, procureraient la sensation du vide, car, ajoutait-il, on ne l'ignore plus depuis longtemps, *la nature a horreur du vide,* et ce que l'on prend pour le vide, c'est le solide même.

Voilà ce que je disais entre autres choses dans mon conte, mais l'art tactile que je ne faisais que prévoir, qu'annoncer, qu'imaginer, vient de naître.

Je n'en veux pour preuve qu'une photographie parue dans une revue singulière et sans date, intitulée bizarrement *Rongwrong*, que l'on a publiée à New-York à une date que l'on peut estimer située entre les cinq mai dix-neuf cent dix-sept et le mois d'octobre de cette même année.

La photographie représente *un plâtre à toucher* chez De Zayas : *un plâtre à toucher*, c'est l'expression employée par l'artiste.

Cette première œuvre tactile a pour auteur un artiste du nom de Clifford Williams, auquel je vous laisse le soin de donner un nom générique, car, pour ma part, au cours du conte, je n'ai pas songé à donner d'avance un nom aux plasticiens de l'art du toucher et, depuis que j'ai vu la reproduction du *Rongwrong*, j'ai cherché, mais n'ai trouvé aucun néologisme propre à exprimer le caractère de cette nouvelle profession artistique. Quoi qu'il en soit, l'événement s'est réalisé.

Et voilà, grâce à Madame, Mademoiselle ou Monsieur Clifford Williams, le domaine de l'esthétique agrandi dans des proportions que nous aurions peine à envisager.

Je ne sais qui a prétendu que l'invention d'une recette culinaire était plus importante pour l'humanité que la découverte d'une étoile.

J'imagine cependant que l'invention d'un art nouveau est plus importante encore que celle d'un nouveau ragoût, et que de jouissances merveilleuses le goût raffiné de nos descendants ne devra-t-il pas à mon ami Ludovic d'abord, mais surtout à Clifford Williams, qui, au printemps de 1917, eut l'honneur d'exposer chez M. de Zayas le premier plâtre à toucher.

Ne méprisons pas ces débuts modestes ; le cinématographe, qui est

aujourd'hui le grand art populaire, a eu des débuts plus modestes encore. Au commencement, c'est-à-dire il n'y a pas bien longtemps, ce n'était qu'un jeu d'enfant.

Comme mon ami Ludovic, M. Clifford Williams a inventé, a créé et, partant, il a fait à la lettre œuvre de poète, puisque poésie, c'est création.

§

Dernièrement, la nouvelle galerie Weill, rue Taitbout, dont les proportions ne font pas oublier l'ancienne petite boutique de la rue Victor Massé où ont eu lieu d'inoubliables expositions de Matisse, de Picasso, de Derain, de Vlaminck, où les amateurs trouvèrent à des prix défiant toute concurrence des toiles aujourd'hui célèbres, s'ouvrait pour l'exposition du peintre Charles Vilette.

Je l'ai connu avant ses débuts, au temps où vivait Clovis Sagot, ce marchand qui brûlait de la flamme de l'art et fut un grand inventeur d'artistes. Charles Vilette passa avec lui sa jeunesse, vivant en contact quotidien avec les œuvres des maîtres de la dernière générations, Gauguin, Van Gogh, Toulouse Lautrec, et les jeunes maîtres de la génération actuelle. Puis, un jour, Charles Vilette put s'écrier: *Anch'io son pittore*, et peu de jours après, il osa montrer sa première toile à Clovis Sagot : « Ça y est, mon garçon dit celui-ci, tu as le don, te voilà parti, il ne te reste plus qu'à travailler.» C'était, je crois, un paysage de la Seine, du côté d'Argenteuil, avec un pont. Et ainsi encouragé, Charles Vilette travailla avec toute l'ardeur de sa jeunesse et de ses sentiments.

Et quand Clovis Sagot mourut, Charles Vilette commençait à se faire un nom. La guerre arriva, il y fut grièvement blessé au bras et les toiles exposées à la galerie Weill ont été exécutées par un peintre qui n'a plus qu'une main à sa disposition.

Il faut entendre **le peintre gaucher**, ce grand garçon de trente-cinq ans, raconter la longue éducation de sa main gauche, à l'hôpital. La force de sa volonté lui permit de surmonter toutes les difficultés et ce récit serait digne d'entrer dans les petits ouvrages sur *la Morale en action*. Il est édifiant et permet de tout espérer d'une race dont les héros ne doutent point d'eux, même mutilés.

Il fallait signaler anecdotiquement l'exposition de ce peintre gaucher par suite de blessures de guerre et auquel la spontanéité, la variété, la qualité de son talent permettent de prédire une brillante carrière artistique.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Adina : *L'Astre Dieu ;* Libr. Art indépendant. 3 50

Histoire

Stéphane Gsell : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord;* Hachette. Tome II ; *L'Etat Carthaginois.* 10 »
Tome III: *Histoire militaire de Carthage.* 10 »

Aimé Massen : *Histoire complète de la Révolution russe ;* Boccard. 3 50

Albert Mathiez : *Etudes robespierristes ;* Colin. 3 50

Linguistique

A. Michaux : *Une langue internationale anglo-latine : le Romanal ;* Lajoie, Boulogne-sur-Mer. » »

Littérature

Jules Lemaître : *Les Contemporains ;* 8e série. Préface de Myriam Harry ; Soc. franç. Imp. et libr. 3 50

G. Meesemaecker : *La transposition d'art suivie de Poèmes ;* Ed. du Scarabée... 0 »

José Vincent : *Frédéric Mistral, sa vie, son influence, son action et son art. ;* Beauchesne. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Louis Barthou : *Sur les routes du droit ;* Bloud. » »

Jacques Emile Blanche : *Cahier d'un artiste,* 4e série; Emile Paul. 3 50

Jean Breton : *Noël de Soldats.* Avec 4 illust. de Simone Bouglé; Berger-Levrault. 0 90

Elie Faure : *La Sainte-Face ;* Crès. 3 50

Comte de Fels : *L'Entente et le problème autrichien ;* Grasset. 3 50

Jules Froelich : *Le délire pangermanique.* Avec 28 dess. de Zislin ; Berger-Levrault. 3 50

Paul Gaultier : *La barbarie allemande ;* Plon. 3 50

Paul-Louis Hervier : *Les volontaires américains dans les rangs alliés ;* Nouvelle Revue. 5 »

Abbé F. Klein : *Dieu nous aime ;* Lecoffre. 3 »

P. G. La Chesnais : *Le Manifeste à tous les peuples* (Le Soviet et la Paix): Action nationale. » »

Charles Le Goffic : *La Guerre qui passe ;* Bloud. » »

A. Rousseau : *Notre marine et la leur ;* Alcan : 1 »

André Warnod ; *Petites Images du temps de guerre.* Avec dessins de l'auteur ; Berger-Levrault. 3 50

H. G. Wells : *La paix d'un homme raisonnable ;* Georges Béglé. 0 25

Philosophie.

Comprenons la Vie. Pensées et Réflexions; Phily, Lyon. 2 »

Maurice Dide : *Les Emotions et la guerre ;* Alcan. 5 »

Dr Gustave Le Bon : *Hier et Demain ;* Flammarion. 3 50

Milt. Macré : *La philosophie intégrale* 1 25;

Poésie

Joseph Dreux : *Sous l'azur d'Algérie ;* Fleury. 1 »

J. M. Renaitour : *Les Olympiques ;* Sansot. 1 »

Eve Terbone : *Paillettes d'amour ;* Sansot. 3 »

Romans

Charles Foley : *Le roman d'un soldat ;* Flammarion. 3 50

Albert Garenne : *La forêt tragique ;* Plon. 3 50

Thomas Hardy : *Une femme imaginative.* Trad. par Cecil Georges Bazile. Avec un portrait de l'auteur ; Cahiers britanniques et américains. 1 50

Sociologie

Le commerce franco-américain ; Berger-Levrault. 3 50

Jean Finot : *L'agonie et la naissance d'un monde* ; Flammarion. 3 50

Abbé Eugène Griselle : *Syriens et Chaldéens* ; Bloud. 0 60

H. L. Motti et Em. A. Fourmond : *La défense des intérêts*; Soc. Edition Econ. et Sociales. 1 »

Joseph Reinach : *Mes Comptes-rendus, Discours, Propositions et Rapports* ; Alcan.

Tome I 3 85

Tome II 3 85

Tome III 3 85

Alexandre Zévaès et Jacques Prolo : *Une campagne politique : Le Parti républicain socialiste* ; Comité de propagande française. 1 »

Varia

R. Legendre et A. Thévenin : *Comment économiser le chauffage domestique et culinaire*; Masson. 1 25

Eugène Morel : *Le Dépôt légal*; Bossard. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Jules Lachelier. — Réception de M. Henri Bergson à l'Académie Française. — Au sujet de l'Entente cordiale. — Une querelle théologique. — Le Duel en Autriche-Hongrie. — Statistique sur New-York. —Fulton et la navigation à vapeur. — West-Point. — Gaspero Barbera. — Le livre du soldat belge. — Les Anes amateurs de musique. — Il manque un César Borgia. — Chiens élevés au souverain pouvoir. — Sermons courts. — L'accent allemand. — A propos du ministre américain M. Lansing. — Au plus offrant. — Sortie de la flotte anglaise. — Le Voyage en Suisse. — Le mauvais pain. — « La Paix honteuse ». — Cartes. — Le Maréchal Joffre et les Princes de l'Eglise. — Les Anglais tiendront jusqu'au bout. — « Piho Nei Te Matenga ». — L'Uniforme sous l'ancien régime. — Christophe Pivett. — Les yeux de Notre-Dame del Pilar.

Mort de Jules Lachelier. — Le philosophe Jules Lachelier qui vient de mourir à 86 ans, membre de l'Institut,commandeur de la Légion d'honneur, tenait une place éminente dans la philosophie contemporaine, et il avait surtout contribué à développer chez nous les études philosophiques.

Il s'était voué à l'enseignement et nombre d'hommes mûrs se souviennent de l'avoir vu au lycée, au cours d'une inspection, et ils ont pu apprécier sa clairvoyance et son équité.

Il faut citer parmi ses ouvrages : *Psychologie et métaphysique* ; *Etude sur la théorie du syllogisme.* Il avait publié en thèses : *De natura syllogismi* et *Du fondement de l'induction.* Maître de conférences à l'Ecole normale, M. Lachelier professa rue d'Ulm, de 1864 à 1875, la philosophie et l'histoire de la philosophie.

L'Académie des Sciences morales et politiques l'élut en 1896 au fauteuil de Barthélémy Saint-Hilaire dans la section de philosophie.

§

Réception de M. Henri Bergson à l'Académie Française. — Pendant qu'il parlait M. Bergson buvait un breuvage violet. On se demandait ce que c'était, mais quelqu'un remarqua : « Il n'a pas confiance dans l'eau. Il y met du permanganate comme les poilus. »

Mais son breuvage violet n'a pas fait du philosophe un historien et l'on s'accorde généralement à penser que sa façon de raconter l'histoire n'exige pas un grand effort de pénétration. Eh oui ! La Prusse nation de

proie ! Bismarck, canaille ! Emile Ollivier semblable à l'Enfer, tant il était pavé de bonnes intentions ! Mais des banalités académiques ne lavent point l'homme « au cœur léger ».

Les parrains souriaient parfois.

M. Ribot manifestait une telle gaîté intérieure, que l'on avait envie de l'appeler « Manuelito », tant il évoque l'idée du fameux Prince de la paix, quant à M. de Régnier, quelqu'un assure qu'il lisait l'*Œuvre* en arrivant et qu'il a soigneusement dissimulé ce journal dans une poche.

On a généralement regretté que M. Doumic ne fût pas astronome, il en eût profité pour mettre du coup la chevelure blonde de M. Bergson, son ancien copain de lycée, au rang des constellations, ce qui eût expliqué la calvitie du récipiendaire.

Lorsqu'on se sépara, les auditeurs avaient l'ouïe pleine de ces métaphores neuves, mais plaquées artificiellement dans le « remerciement » de M. Bergson :

> Consentant tout au plus, pendant les premiers instants, à laisser la conversation rouler sur des sujets terre à terre, comme l'aéroplane à donner quelques tours de roue en vue de s'envoler.
>
> ... comme le barreau aimanté obtient, sans contact, que les brins éparpillés de limaille se disposent en courbes harmonieuses.

M. Jean-Jacques Brousson regardait avec jubilation l'onction du philosophe français le plus illustre depuis Descartes. M. Maurice de Waleffe manifestait en hochant la tête d'un air entendu aux métaphores les plus « américaines ».

Il me semble avoir vu M. Capus qui souriait machiavéliquement et à la « sortie » quelqu'un fredonnait : « Encore un Caro de casé. »

Au reste, M. Bergson qui s'est fait, outre une gloire de philosophe et d'écrivain, une réputation d'orateur, a négligé de nous dire que jusqu'à la fin, l'apologiste de l'« empire libéral » sut et parfois de la façon la plus inattendue faire apprécier ses qualités d'orateur.

C'est ainsi qu'ayant la manie de la théologie, du droit canon et de mille autres choses de l'ordre de la religion, il voulut, à propos de je ne sais quel cas de conscience, faire partager son point de vue au pape Pie X, qui l'écouta attentivement durant la petite heure qu'il parla. Après quoi, il se borna à le saluer et quand Emile Olivier se fut retiré : « E un oratore », remarqua le pape avec cette drôlerie qui ne peut se traduire. « C'est un orateur ! » et les assistants sourirent.

§

Au sujet de l'Entente cordiale.

Paris, 23 janvier 1918.

Monsieur et cher confrère,

Je vois dans le *Mercure de France* du 16 janvier (p. 383) une discussion sur la date de cette expression « l'entente cordiale ».

Dans un volume qui va paraître dans quelques jours, *Les conditions de la paix*, 1er vol., *Les leçons du passé*, je lis :

> Après la crise de 1840, Louis-Philippe et Guizot se reportèrent du côté de l'Angleterre. Le 6 septembre 1841, sir Robert Peel devint premier ministre et Palmerston fut remplacé par lord Aberdeen. Ce ministère dura jusqu'au 6 juillet 1846.

L'expression d'« entente cordiale », signifiant « l'indépendance au sein de la bonne intelligence », caractérise cette période. La question du refoulement de la Russie de Constantinople était le lien commun. Un lien de haine n'engage pas la sympathie entre ceux qu'il unit.

Mais il y avait des désaccords, etc.

Veuillez agréer, Monsieur et cher confrère, l'expression de ma considération la plus distinguée.

YVES GUYOT.

P. S. — Les mots « entente cordiale » ont été repris en 1894, après le voyage du Lord Maire à Bordeaux par Sir Roger Parkington, qui a fondé alors la société de « l'Entente cordiale » dont je fais partie depuis cette époque.

§

Une querelle théologique. — Nous avons parlé en son temps du centenaire célébré en Espagne en l'honneur de Suarez.

Le nonce à Madrid avait reçu de Rome des instructions formelles pour empêcher qu'il y eût des manifestations en l'honneur de Suarez *comme philosophe et théologien ;* on ne devait fêter que le canoniste.

La controverse a passé dans les revues, les journaux catholiques, mais cette fois Rome peut dificilement intervenir, à moins de se contenter d'imposer le silence, car c'est bien en curie romaine que s'est fait le gâchis.

Léon XIII par l'encyclique *Aeterni Patris* recommandait l'enseignement et l'étude de la théologie et de la philosophie de saint Thomas. Pie X alla plus loin et imposa l'enseignement exclusif de la doctrine thomiste.

Or, on a relevé une contradiction irréparable entre les doctrines du jésuite Suarez et les 24 propositions extraites de saint Thomas et signalées par Pie X comme une norme à l'enseignement de la théologie dans les chaires des écoles catholiques.

Mais voici qu'on vient de découvrir une lettre de Benoît XV, datée du 19 mars 1917, adressée au général des Jésuites, auxquels il confirme le droit de professer les doctrines théologiques de Suarez qu'ils enseignent librement depuis trois siècles et qui ne sont pas conformes à celles de saint Thomas.

D'autre part, le nouveau code de droit canon dit explicitement :

Il est prescrit de vaquer avec soin aux études de philosophie et de théologie en se tenant étroitement à la doctrine de saint Thomas.

C'est là-dessus qu'on se dispute âprement et que certains en arrivent à l'opinion irrespectueuse que Benoît XV pourrait être en contradiction avec lui-même et avec ses prédécesseurs.

§

Le Duel en Autriche-Hongrie. — Dans sa *Friedens-Warte*, le Dr Alfred H. Fried écrit ces réflexions :

L'Empereur d'Autriche a supprimé le duel dans l'armée. Une ordonnance, à la réalisation de laquelle depuis un très long temps des particuliers éclairés, des sociétés, des congrès ont tous travaillé, vient d'être accomplie d'un trait de plume. Le principal avocat de cette lutte, le président de la Ligue internationale contre le Duel, est le prince Alphonse de Bourbon, proche parent de l'Empereur. C'est à son influence que revient le mérite de cette décision mémorable et bien moderne. Voici donc tombé un vestige du moyen âge que soutenaient avec des raisons apparemment convaincantes les partisans de l'obscurantisme. Un jour il en sera de

même de la guerre, qui a d'ailleurs tant de similitude avec le duel que les argument pour et contre sont presque semblables.

Qu'on lise le rescrit impérial et l'on verra s'il ne pourrait pas se rapporter également à la guerre : « Depuis des temps très anciens ma force armée a accepté le duel et l'a conservé comme une institution traditionnelle. Le respect des vieilles traditions ne doit pas conduire à ce que, contrairement à une conviction meilleure, aux commandements de Dieu et à la loi, la réparation de l'honneur outragé soit confiée à l'adresse dans l'emploi des armes et par suite laisse au hasard aveugle. »

Et le Dr Alfred H. Fried ajoute :

Un peu de raison jointe à une volonté forte, et la guerre, du même coup de pied, sera envoyée au diable.

§

Statistique sur New-York. — La plus grande ville du monde, c'est New-York. Une statistique donne les chiffres suivants sur les manifestations de son activité. Ils sont effarants.

New-York possède 38.000 fabriques qui emploient un capital de 8 milliards produisant pour 14 milliards. Elle compte 1.600 églises, 250 théâtres, 102 hôpitaux avec 21.800 lits, 71 grandes postes, 192 parcs d'une superficie globale de 8.600 hectares, 1.500 hôtels. Ses écoles sont fréquentées par 800.000 élèves dirigés par 20.000 professeurs.

Les lignes de chemins de fer ayant leur terminus à New-York ont une longueur de 70.000 kilomètres. Le nombre des voyageurs partant ou arrivant atteint chaque jour une moyenne de 300.000.

La police qui comprend 10 700 agents coûte à la ville 80 millions ; les pompiers 50 millions par an.

Chaque demi-heure, il se fonde une société et toutes les 45 minutes il s'en dissout une.

Il arrive à New-York toutes les secondes quatre étrangers, il débarque toutes les 47 secondes un immigrant ; il arrive un train toutes les 52 secondes, il y a toutes les dix minutes une arrestation, toutes les seize minutes une naissance, toutes les vingt-sept minutes un décès, il y a toutes les trente minutes un mariage, on pose les fondations d'un nouveau bâtiment toutes les deux heures, il éclate un incendie toutes les trois heures, il arrive un accident mortel toutes les deux heures, on prononce un divorce toutes les huit heures.

§

Fulton et la navigation à vapeur. — Il n'y avait pas encore de bâteaux à vapeur, mais il y avait déjà des tournebroches à vapeur.

Quand le temps le permettait, des petits bateaux traversaient sans cesse le bras de mer entre Long-Island et New-York.

Un pauvre matelot avait perdu les deux jambes dans un combat. Etant encore jeune, il jouissait d'une bonne santé et avait conservé beaucoup de force dans les bras. Il eut l'idée d'établir en travers de son canot d'écorce un bâton rond portant à ses deux extrémités, à droite et à gauche du canot, des ailes qu'il faisait mouvoir à volonté en étant assis à l'arrière.

Ce système ingénieux fut remarqué par Fulton, un jour qu'il se trouvait dans le canot du pauvre matelot pour aller à Brooklyn, et lui donna la première idée d'appliquer la vapeur à la navigation.

§

West-Point. — Les journaux parlent souvent de l'Ecole militaire de West-Point, où les Américains forment leurs officiers.

Au commencement du XIXe siècle, ce lieu, devenu historique pendant la guerre de l'indépendance, était célèbre par la trahison du général Arnold et le supplice du major André.

Le général américain Arnold n'avait donné jusqu'à ce moment aucune raison de douter de sa fidélité à la cause des Etats-Unis, et on avait remis, avec confiance, entre ses mains la défense du passage de l'Hudson à travers les montagnes.

Le général anglais Clinton était enfermé dans New-York où l'armée américaine, commandée par Gates, le bloquait. S'emparer de West-Point représentait le salut pour l'armée anglaise dont le chef pensa justement que la cupidité du général américain Arnold serait plus forte que son patriotisme.

La négociation ouverte devait être conclue par un jeune major de l'armée anglaise, nommé André, qui avait déjà rendu plusieurs visites au général Arnold, à West-Point.

Lorsque le général Gates découvrit la trahison qui se tramait, il envoya un bateau armé à l'endroit du rivage où André devait se rembarquer.

Les matelots qui menaient son canot l'avisèrent de la présence du bateau américain, et lui conseillèrent de prendre des vêtements de simple matelot.

Le canot n'avait pas parcouru un quart de mille, qu'atteint par le bateau américain, le major André fut fait prisonnier.

Il était déguisé ; on le considéra comme espion et il fut condamné à être pendu.

Le général Gates proposa de l'échanger contre le traître Arnold qui s'était sauvé par les montagnes. Les Anglais refusèrent, sacrifiant le major André, dont le supplice servit de sujet à beaucoup de complaintes en prose et en vers. Il avait 20 ans seulement et les Anglais, à la suite de sa mort, se livrèrent à de sanglantes représailles sur les prisonniers américains qui étaient en leur pouvoir.

§

Gaspero Barbera. — On a célébré à Florence le centenaire de la naissance de feu l'éditeur Barbera.

Il arriva de Turin, sa ville natale, à Florence, le 14 novembre 1840, avec moins de six francs en poche.

Il entra comme commis chez l'éditeur Le Monnier, un Français, arrivé à Florence dix ans auparavant avec une centaine de francs et qui y avait jeté les bases de sa fortune.

Barbera resta chez lui quatorze ans avec un salaire de cent *lire* toscanes par mois, ce qui équivalait à 84 *lire* italiennes. Mais en ce temps-là, la vie était à bon marché en Toscane, on y dînait fort bien pour un « paul », c'est-à-dire 56 centimes, et le vin était si abondant qu'après la vendange, les curés annonçaient en chaire aux fidèles les débits où l'on distribuait le vin gratuitement pour rendre les récipients disponibles.

Au bout de quatorze ans, Barbera s'établit à son compte et sa maison d'éditeur acquit vite une importance égale à celle de son ancien patron.

Les deux maisons rivalisèrent, et cette lutte était favorisée par la grande liberté dont on jouit dans le grand-duché de Toscane de 1848 à 1859.

Il était interdit d'y imprimer quoi que ce fût qui traitât de politique ou de religion, mais ce que l'on avait réussi à introduire sur le territoire du Grand-Duché pouvait y être mis en vente.

C'est ainsi que Le Monnier put faire imprimer l'*Arnaldo di Brescia* de Niccolini, à Marseille, puis réussit à l'introduire à Florence après en avoir offert le premier exemplaire au grand-duc.

Plus tard, Barbera osa publier une nouvelle édition de l'*Histoire du Concile de Trente* de Paolo Sarpi et, en mars 1859, un mois avant que le grand-duc ne fût détrôné, il fit paraître le célèbre opuscule de Celestino Bianchi : *Toscane et Autriche* qui fit un bruit formidable et provoqua l'interdiction contre tous les ouvrages politiques. Mais cette interdiction ne put avoir d'effet rétroactif et l'opuscule de Bianchi put circuler librement, préparant le terrain à la révolution imminente.

§

Le livre du soldat belge. — Le *Mercure de France* a publié sur cette œuvre intéressante et sympathique un article. Une erreur de chiffres s'est glissée, que nous tenons à rectifier. Au 15 octobre dernier, le Comité central de Londres avait reçu 99.700 demandes d'ouvrages français et 24.936 demandes d'ouvrages flamands. Vers janvier, la proportion était la suivante : 116.901 demandes d'ouvrages français ; 30.900 d'ouvrages flamands. Ces chiffres peuvent être diversement interprétés. Les uns diront que, même par les Flamands, l'attirance du français est la plus forte. D'autres soutiendront — et ce sont ceux-là qui sont sans doute dans le vrai — que les Wallons sont généralement plus instruits, et que la plupart des Flamands cultivés se servent du français comme langue. Les Flamingants ne nient pas cette infériorité, mais ils l'attribuent au fait que l'enseignement en pays flamand, à tous les degrés, n'est pas encore suffisamment flamandisé à leur gré. Nous ne voulons pas discuter. Nous avons tenu simplement à définir ici les points de vue. — CLAUDE BORAIN.

§

Sermons courts. — Le clergé russe devenu maximaliste se fait une originalité de prononcer des sermons très brefs, mais sans doute ne le sont-ils pas plus que celui du célèbre orateur Stenley qui avait desservi, dans sa jeunesse, au XVIIIe siècle, la cure de Newbury, dans le comté de Berkshire ; mais soit que les revenus de son bénéfice ne pussent suffire à sa dépense, soit que ses paroissiens n'eussent pas pour lui les procédés convenables, il se détermina à quitter la cure et à venir tenter fortune à Londres. Quelques jours avant son départ, il annonça que le dimanche suivant il ferait son dernier sermon. Tous les habitants y assistèrent ; lorsqu'il fut à la fin de son discours il leur adressa ces paroles :

Je crois vous avoir prouvé les trois propositions de mon discours : 1° Que Dieu ne vous aime point ; 2° Que vous ne vous aimez point les uns les autres ; 3° Que vous n'avez point de foi. Une courte réflexion va porter ces trois vérités au plus haut degré d'évidence :

Si Dieu vous aimait, il vous châtierait, suivant cette maxime : *Quos amat, Deus castigat*. Or, le ciel m'est témoin que depuis que je suis parmi vous, je n'ai pas fait trois enterrements ; donc Dieu ne vous aime pas. — Si vous vous aimiez,

vous feriez des enfants à vos femmes; or, je n'ai pas fait deux mariages, ni deux baptêmes depuis que je suis curé; donc vous ne vous aimez pas. — Enfin si vous aviez la foi, je n'aurais pas été obligé de vendre mes meubles lorsque j'ai eu besoin d'argent; aucun de vous n'a eu assez confiance en moi pour me prêter un shilling. Ainsi, haïs de Dieu, ennemis les uns des autres, et sans foi ni charité, si vous ne traitez pas mieux mon successeur que vous m'avez traité, vous serez tous damnés. Adieu.

Voici un autre sermon très court, publié dans les journaux anglais au commencement du XIXe siècle.

L'homme est né pour la peine, comme les étincelles s'élèvent en pétillant.
1° L'entrée de l'homme dans le monde;
2° La carrière de l'homme dans le monde;
3° La sortie de l'homme de ce monde;
Son entrée dans le monde est nue;
Sa carrière dans le monde est trouble;
Sa sortie de ce monde le conduit personne ne sait où.
Pour conclure, si nous faisons bien ici nous nous trouverons bien là.
Je ne vous en dirais pas davantage quand même je prêcherais pendant un an.

Nos orateurs parlementaires devraient bien prendre exemple sur ces sermonneurs anglais et sur le clergé bolchevic, du moins pour ce qui concerne la brièveté.

§

Les ânes amateurs de musique. — On lit dans le *Mercure de France* de l'année 1769 qu'un jeune âne ne manquait jamais d'aller prendre sa part d'harmonie aux concerts que l'on donnait fréquemment au château d'Ouorville dans le pays Chartrain.

Aussitôt que les premières notes commençaient à se cadencer sur les instruments, on voyait l'âne s'approcher avec une grave satisfaction au bord de la fenêtre, et selon que la musique lui plaisait ou non, il se montrait satisfait ou impatienté avec le même aplomb que nos dilettantes. Il aimait particulièrement les morceaux les plus simples; la musique à grand effet ne lui plaisait pas, et il affectait de se retirer comme pour témoigner son dédain. Mais ce qui lui plaisait davantage, c'était la voix de la maîtresse de maison qui, d'ailleurs, était très remarquable. Il paraissait comme fasciné, et l'on eût dit que, suivant les spirales de la voix de cette dame, il en recueillait les plus tendres émotions. Entre tous les différents genres il préférait la romance et la vive ariette. Un jour enfin que l'on chantait un duo, il en fut tellement électrisé qu'il se précipita dans le salon. Son compliment d'entrée fut de braire de toutes ses forces, pour exprimer qu'il était content des deux virtuoses.

En général, on a remarqué que presque tous les animaux aiment la musique et la recherchent. Terentius Varron dit qu'étant un jour chez Hortensius avec plusieurs de ses amis, on leur servit à dîner sur une petite hauteur, au milieu d'un parc : « Nous étions à table, ajoute-t-il, lorsque notre hôte fit appeler un homme, qui arriva, un cystron à la main; dès qu'il eut reçu l'ordre de chanter, il emboucha une trompette, et aussitôt nous fûmes environnés d'une si grande multitude de cerfs, de sangliers et d'autres quadrupèdes que ce spectacle ne me parut pas moins magnifique que ceux que donnent les édiles dans le grand cirque. »

§

Il manque un César Borgia. — Dernièrement un de nos grands, très grands hommes de guerre disait à un de ses pairs : « Il nous manque un César Borgia, vous savez : c'est « le Prince » de Machiavel. »

Son collègue répondit : « Voyons, il est impossible de réhabiliter César, il y a du monstre en lui ; à côté des Sforza, des Malatesta, des Médicis, il offre quelque chose de plus décidé dans le crime, il y apporte une résolution plus froide et une impassibilité supérieure, c'est un artiste en machinations infernales, personne ne sait mieux ourdir un crime et en perpétrer l'exécution. »

« C'est vrai, repartit le premier, mais de même qu'il soulève dans l'arène les cris d'enthousiasme du populaire lorsqu'il abat d'un seul coup le taureau, il arrache aussi à Machiavel un cri d'admiration pour la façon supérieure et la facile désinvolture avec laquelle, à Sinigaglia, il exécute ce guet-à-pens des « condottieri » qui, grâce à Machiavel, prend place dans l'histoire sous ce nom *Il bellissimo Inganno*. On pense, on voudrait parfois penser aujourd'hui à ces perles noires qui renferment la *Cantarella*, ce poison mystérieux qui tue sans laisser de traces. »

Et les deux hommes de guerre, autrefois on disait « foudres », continuè à deviser sur ce ton érudit et machiavélique.

§

Chiens élevés au souverain pouvoir. — Les Russes après avoir tâté de tous les gouvernements humains pourraient bien essayer un peu de Zoocratie. Ce serait une expérience utile à tout le monde.

Nous ne leur conseillons pas d'animaux trop féroces, ni non plus de bêtes d'un naturel trop débonnaire. Tout irait de mal en pis, si l'on peut dire, étant donné l'état de la Russie.

Que diraient-ils d'une bonne Cynocratie ? Le chien est l'ami de l'homme. Au reste il y a déjà eu des chiens élevés au souverain pouvoir. Ce n'est pas à dire qu'il y ait eu des chiens usurpateurs, qui aient voulu régner par le droit de leurs incisives. Les chiens sont modestes, peu jaloux de commander, peu enclins à l'aristocratie.

Un article de leur constitution dit que tous les chiens sont égaux devant un os. Cependant bien qu'aucun d'entre eux ne voudrait gouvernementer ses semblables, il s'en est pourtant trouvé qui ont consenti à régner sur des peuples de notre espèce.

On rapporte que vers l'an 230 de l'ère vulgaire, Osten fils, roi de Norvège, ayant été élu roi de Suède, les Norvégiens, exaspérés des cruautés de son père, assassinèrent ce dernier. Le fils, pour venger la mort de son père, fit mettre tout à feu et à sang, et leur donna en qualité de roi. Suening son chien.

Au rapport d'Elien, quelques peuples d'Ethiopie avaient aussi pour roi un chien qui était consulté dans les grandes affaires. Chacun de ses mouvements était interprété comme autant d'expressions d'une langue divine qui leur parlait sagement de leurs intérêts. Pline parle aussi d'un peuple qui obéissait et rendait hommage à un chien.

D'aucuns prétendent que le meilleur des rois est le plus inutile.

Que vous en semble, Messieurs les Bolchevics ?

§

L'accent allemand. — L'accent allemand est indélébile comme le goût allemand.

Le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, était encore dans sa vieillesse un homme très versé en art militaire et en littérature, grand admirateur de tous les philosophes que son frère avait attirés à sa cour, et particulièrement de Voltaire. Il connaissait notre littérature aussi bien qu'aucun Français. Il savait par cœur tout le répertoire dramatique français et en répétait les tirades avec le plus effroyable accent allemand qu'on pût entendre et une fausseté d'intonation si ridicule que ceux qui l'entendaient avaient bien de la peine à s'empêcher de rire. Ce prince était au reste un excellent homme. Il n'avait contre lui que son laid visage et son accent allemand, chose d'autant plus singulière qu'il ignorait complètement sa langue et parlait parfaitement le français.

§

A propos du ministre américain M. Lansing. — M. Lansing, le ministre américain des Affaires étrangères, a joué un rôle trop important dans l'intervention des Etats-Unis pour qu'on ne s'intéresse pas à tout ce qui le regarde.

A la fin du XVIIIe siècle, les Lansing étaient propriétaires de huit ou dix fermes dans les environs de la ville naissante de Troy. L'un d'eux, peut-être l'aïeul du secrétaire d'Etat actuel, s'appelait Henri Lansing et possédait une jolie maison bâtie en briques, ce qui était un signe de grande prospérité. Mme Lansing et M. Lansing ne se rappelaient jamais sans attendrissement la Hollande, leur pays d'origine — *Mother country* — et M. Lansing était un homme de grande taille, toujours vêtu d'un excellent habit de drap gris, *homespun*, c'est-à-dire filé dans la maison.

Les descendants des colons hollandais constituent aujourd'hui une sorte d'aristocratie qui s'est montrée tout particulièrement favorable à l'Entente.

§

Au plus offrant. — Les trésors qui composaient la bibliothèque de Jules Claretie se trouvent maintenant répartis entre les mains d'amateurs sérieux et de nouveaux riches qui voudraient le paraître.

Des livres et des manuscrits, se vendaient surtout. Mais pas seuls pour la plupart. Les choses les plus diverses en rehaussaient le prix — et les prix.

Par exemple :

Des obsèques d'Emile Augier, « une lettre de faire-part ».

De M. François de Nion, « une joli portrait de l'auteur ».

De M. Paul Bourget, un dessin à la plume avec ce titre : « Caricature de ma maison de Costabelle : Le Plantier. »

De M. Miguel Zamacoïs, « une jolie aquarelle originale ».

De Barbey d'Aurevilly, une carte de visite avec sa signature éclatante autant que tourmentée.

Il y avait, aussi, des dédicaces et des lettres. Dédicaces qui sont, les unes un simple envoi d'auteurs les autres des vers inédits, parfois de délicieux poèmes

Heredia envoyait à Claretie *Les Trophées,*

En souvenir de nos premières armes.

M. Francis Jammes note pieusement — très pieusement — sur ses *Géorgiques Chrétiennes*:

Orthez, Basses-Pyrénées, le dimanche des Rameaux de l'an 1912. Anniversaire du jour où Dieu lui-même a connu l'amertume des palmes.

Pour ses *Odes funambulesques,* Banville compose des quatrains qui sont de sa meilleure verve. Voyez celui-ci :

Sans pitié pour son falbalas,
J'ai saisi la muse au col. L'ai-je
Bien embrassée ? En ce temps-là
Vous étiez encore au collège.

Avec les *Epaves,* de Sully-Prudhomme, figure une aquarelle avec au-dessous ces vers de la main du poète :

Dumanet, en bras de chemise,
La pipe aux dents semble songer
Que peut-être au loin sa payse
S'amourache de Boulenger.

Il y a encore des lettres. Victor Hugo écrit à Méry :

... Vous faites des merveilles pendant que nous faisons des ordures, sous lesquelles cette hideuse politique m'engloutit [année 1835].

Les Goncourt sollicitent de Claretie un article sur *Maison d'un artiste.* Ils avouent :

C'est dur la vente d'un livre en deux volumes.

Au *Clou d'Or* de Sainte-Beuve s'ajoute une lettre de Jules Troubat, son secrétaire, révélant que l'héroïne est « Madame d'Arbouville, une des grandes passions de Sainte-Beuve et sa meilleure amie pendant dix ans. »

Cette lettre d'André Lafon, mort sous les drapeaux, au moment qu'il adressait à Claretie *L'Elève Gilles* grand prix de l'Académie Française :

Mon service à Sainte-Croix et les mille besognes qu'y ajoute cette gloire inopinée que vous avez si aimablement contribué à m'obtenir me font presque peur, et je mourrai si d'ici huit jours je ne suis pas oublié.

Cette lettre de Glatigny à Claretie :

J'ai été contraint encore une fois de quitter Paris et cela pour me faire souffleur... Je dois vous avouer que je n'ai trouvé ni calme ni appointements dans mon trou de souffleur... Je veux sortir de là. J'ai passé l'âge des vagabonderies imbéciles et je n'aime plus les viandes creuses.

Cette lettre de Ludovic Halévy à Claretie, avec *Un Scandale :*

Cher ami. *Un Scandale* est une nouvelle qui a dû paraître en 1860 dans *le Monde Illustre.* Il y a de cela 22 ans. Je ne l'ai jamais relue et je ne sais pas trop ce que c'était.

Mais qu'est-ce que tout cela auprès de ce joyau : des feuilles, des feuilles du saule de la tombe de Musset ajoutées à *la Confession d'un enfant du siècle.*

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière...

implorait le poète. Il ne prévoyait pas, alors, que des feuilles du saule qu'il

rêvait le gardien de son dernier sommeil s'envoleraient au souffle des enchères de l'Hôtel des Ventes.

§

Sortie de la Flotte anglaise. — Aujourd'hui on parle fort souvent de la flotte anglaise. Une anecdote ancienne court encore à ce sujet en Angleterre. Elle ne concerne en rien la flòtte actuelle, mais elle est fort amusante.

M. Pitt et le duc de Newcastle, président de l'Amirauté, étaient d'un avis opposé sur la sortie d'une flotte. Le premier, retenu au lit par la goutte, se trouvait obligé de recevoir ceux qui avaient à lui parler dans une chambre à deux lits, où il ne pouvait souffrir de feu. Le duc de Newcastle, qui était très frileux, vint le voir. A peine fut-il entré qu'il s'écria, tout en grelottant de froid :

« Comment ! vous n'avez pas de feu ? » « Non, répondit M. Pitt ; je ne puis le supporter quand j'ai la goutte ». Le duc, obligé d'en passer par là, s'assit à côté du malade, enveloppé dans son manteau, et commença à entrer en matière ; mais ne pouvant résister plus longtemps à la rigueur de la saison : « Permettez, lui dit-il, que je me mette à l'abri du froid dans le lit qui est à ôcté du vôtre », et aussitôt, sans quitter son manteau, il s'enfonça dans le lit de Lady Esther Pitt, et continua la conversation au sujet de cette flotte qu'il n'était pas d'avis d'envoyer en mer. Tous deux s'agitèrent avec chaleur :

« Je veux absolument que la flotte parte », disait M. Pitt en accompagnant ses paroles des gesticulations les plus vives.

« Cela est impossible, elle périra », répliquait le duc en faisant mille contorsions.

Le chevalier Charles-Frédéric, arrivant là-dessus, les trouva dans cette posture ridicule, et il eut toutes les peines du monde à garder son sérieux en voyant les deux ministres d'Etat délibérer sur un objet aussi important dans une situation si nouvelle et si particulière.

§

Le voyage en Suisse. — Toute affaire qui mène à la Santé comporte aujourd'hui un ou plusieurs voyages en Suisse. Willy, qui se trouve justement dans se lieu de pèlerinage... destiné par ceux qui le pratiquent à recouvrer la santé, racontait dernièrement qu'il ne savait pourquoi certaines affaires en cours lui rappelaient une anecdote sur Aurélien Scholl.

Certain jour, en coup de vent, arriva à Tortoni un boursier qui était peut-être quart d'agent de change, mais sûrement trois quart d'escroc. Avec une indignation quelque peu théâtrale, il froissait une lettre :

« C'est une lettre anonyme, criait-il, une lettre qui contient ces mots : — Vous êtes un voleur. — Si je savais quel est le misérable... »

Aurélien Scholl prit le papier, l'examina, le tourna en tous sens et murmura rêveusement :

« C'est drôle ! On dirait l'écriture du procureur de la République. »

§

Le mauvais pain. — Qu'on ne pense pas que des histoires de mauvais pain ne se rencontrent pas dans l'Histoire.

En tout cas, il y a l'anecdote suivante qui est d'autant plus actuelle qu'elle est militaire.

La force prodigieuse de sir Gérard Lally était légendaire. Un jour, à l'armée, son régiment refusa le pain de munition comme étant de mauvaise qualité. Sir Gérard Lally le fait ranger en bataille, puis il se présente seul devant la compagnie de grenadiers, un morceau de pain dans une main, un pistolet dans l'autre. Il commence par mordre dans le pain, dont il avale une bouchée, et le tend ensuite au premier grenadier. Celui-ci le refuse. Lally le vise au cœur, tire et l'étend mort à ses pieds. Il présente alors le morceau de pain au second grenadier. Le soldat, terrifié, le prend et, depuis, il ne fut plus, dans le régiment, question de mutinerie.

§

« La paix honteuse ». — On voit souvent dans les journaux cette expression de *paix honteuse*. Historiquement elle ne concerne que l'ignominieuse paix de 1763 qui mit le Canada dans les mains des Anglais.

En effet, le traité de paix de Paris du 10 février 1763, qui mit fin à la guerre de Sept ans, fut qualifié, en France, à l'époque où fut conclue cette convention, de *paix honteuse*.

§

Cartes. — Les cartes alimentaires ou autres ne revêtent en France aucun caractère artistique. On y juge que l'art a un rôle plus important que celui d'orner le témoignage de nos misères. Il n'en va pas de même en Allemagne où les cartes constituent des images fort bien décorées. La carte de viande de Bavière, que nous avons sous les yeux, est à cet égard un modèle du genre. Le ticket de cent grammes comporte en haut le millésime situé entre deux souliers à la poulaine. Au centre l'inscription *Bayern 100 g Fleisch* chevauchée par une balance; les deux côtés sont fuselés d'argent et d'azur qui sont l'écu de Bavière ; le tout forme un ensemble très germanique, mais d'une tenue décorative contre laquelle il n'y a aucune objection à élever.

§

Le maréchal Joffre et les princes de l'église. — Puisque le maréchalat est rétabli et que le maréchal Joffre va entrer à l'Académie française, compagnie illustre, où il risque de rencontrer des princes de l'Eglise, sait-on comment il doit leur parler ?

Sous l'ancien régime, les maréchaux de France ne donnaient pas le « Monseigneur » aux évêques pas plus qu'aux archevêques.

Et si le maréchal Joffre devait converser avec un prélat, il lui dirait simplement :

« Monsieur l'archevêque. »

Ce détail de l'étiquette n'a pas varié et le maréchal Joffre aura certainement à cœur de respecter une tradition qu'il n'y a aucune utilité à transgresser.

§

Les Anglais tiendront jusqu'au bout. — Le duc de Devonshire voyageait en Ecosse avec un de ses neveux, nommé Georges. Le mauvais temps les force d'entrer dans une assez méchante auberge pour y passer

la nuit. Ils demandent une chambre ; ils s'y font conduire. On met les draps à deux lits, en recommandant aux voyageurs de ne pas approcher du troisième, dont les rideaux sont fermés. Ils se couchent et, le lendemain, le duc, s'étant levé le premier,descend à la cuisine, tandis que son neveu, en tournant dans la chambre, s'approche du lit mystérieux, en écarte les rideaux et voit... un cadavre. L'oncle remonte, Georges descend à son tour, et laisse dans la chambre le duc, qui va aussi rendre sa visite au lit, et qui par conséquent y est frappé du même spectacle. On laisse à penser le bruit que deux Français auraient fait à la place de nos deux Anglais. La voiture est prête; ceux-ci partent sans rien dire, et ce n'est qu'au bout de dix à douze milles que le duc se ravisant :

— Georges? dit-il à son neveu.

— Hem! répond Georges.

— As-tu vu?

— Oui, j'ai vu.

Et voilà toute la conversation que produisit une découverte aussi étrange.

Les Anglais tiendront jusqu'au bout.

§

« **Piko Nei Te Matenga.**» — Il y a les soldats maoris dans l'Armée des Anzac. Des spécimens de cette belle race polynésienne, qui disparaît peu à peu, ont tenu à montrer qu'ils sont solidaires du droit, de la justice et de la haute civilisation universelle antigermanique.

Cés braves solduts maoris qui se trouvent sur le front français ont eu la douleur de perdre leur chef, le lieutenant-colonel King.

Il ont célébré sa mort en chantant des cantiques maoris dont le plus célèbre est celui qui commence par ces mots : *Piko Nei Te matenga* « quand nous courbons nos têtes avec douleur ».

§

L'uniforme sous l'ancien régime. — L'uniforme n'a pas toujours été bien vu sous l'ancien régime, et sait-on que l'étiquette de la Cour n'admettait pas l'uniforme même victorieux? Les antimilitaristes trouveraient que cette étiquette-là allait fort bien avec leur idées.

En voilà un exemple.

Lors de la prise de l'Ile de Grénade, dont le fort fut emporté par la compagnie de grenadiers du régiment de Dillon, d'origine irlandaise, un jeune officier, M. Sheldon, alors âgé de vingt-deux ans seulement, s'y distingua de telle façon que M. d'Estaing, commandant d'armée, le chargea de rapporter en France et de présenter au roi les premiers drapeaux pris à la guerre, mission qui répresentait une très grande distinction. En débarquant à Brest, il prit une chaise de poste et arriva à Versailles, chez le ministre de la guerre. Sheldon s'était arrêté à la dernière poste pour faire une belle toilette militaire et mettre son meilleur uniforme de capitaine. Mais en arrivant chez le ministre, désireux de le mener au même instant auprès du roi, quelle ne fut pas leur surprise d'apprendre que « M. Sheldon ne serait pas reçu en uniforme ». L'habit qui avait conquis les drapeaux n'était pas bon pour les présenter! Le gentilhomme de la Chambre ne voulut pas en

démordre, et M. Sheldon se trouva dans l'obligation d'emprunter à l'un un habit habillé, à un autre un chapeau sous le bras, une épée de cour à un troisième, et c'est seulement quand il eut pris un air bien bourgeois qu'on lui permit de mettre aux pieds du roi des drapeaux qu'il avait contribué à conquérir au péril de sa vie. On paraissait en uniforme à la Cour dans une seule circonstance : le jour où l'on prenait congé, avant le 1er juin, pour rejoindre son régiment.

§

Christophe Pivett. — Il mourut en 1785 à York, à l'âge de quatre-vingt treize ans, un sculpteur doreur nommé Christophe Pivett, connu par ses singularités. Il s'était trouvé aux batailles de Dettingen et de Fontenoy, au siège de Carlisle et à la bataille de Culloden. Il s'établit à York en 1746. Sa maison ayant été détruite par un incendie, il prit la résolution de ne plus dormir dans un lit, et il s'y est astreint pendant les trente-huit dernières années de sa vie. Il couchait sur le plancher ou sur une chaise, sans quitter ses habits. Il a vécu seul tout ce temps-là, faisant lui-même sa cuisine et ne recevant personne chez lui; il cachait soigneusement et le lieu de sa naissance et le nom de ses parents. Il paraissait avoir reçu une bonne éducation; il possédait à un haut degré l'amour de l'indépendance et ne se faisait jamais servir par personne. Parmi les raretés qui composaient son mobilier, on remarquait un crâne humain qui fut enterré avec lui, quelques vieilles épées et une cuirasse, choses auxquelles il paraissait attacher un grand prix.

Plus tard, il y aura sans doute d'anciens poilus qui mèneront une existence aussi « originale ».

§

Les yeux de N. D. de Pilar. — Un soir, peu de temps avant les Cent-jours, chez Mme de Duras, se trouvaient deux ou trois généraux, en compagnie de leurs femmes, toutes fort parées, entre autres le maréchal Soult et la maréchale dont la laideur était remarquable. M. de Caraman se pencha derrière Mme de Gouvernet et lui dit : « Voilà les yeux de Notre-Dame del Pilar qui vous regardent. » Le bruit courait, en effet, que les deux énormes diamants qui pendaient aux oreilles de la maréchale avaient été enlevés à l'image miraculeuse de la Vierge de ce nom, si vénérée en Espagne.

Pour une histoire de ce genre en France au temps de Napoléon, combien d'yeux de cette sorte regardent aujourd'hui les Allemands dans les salons de Berlin !

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.



BULLETIN FINANCIER

Les grèves de Berlin, le raid sur Paris et les questions qui se rattachent à la situation politique s empires centraux, ont fait en Bourse l'objet de toutes les conversations. Elles n'ont pas influen- la tendance du marché qui reste soutenu et non dénué d'une activité relative.

Nos Rentes ont fait bonne contenance et se présentent avec des plus values intéressantes ; o/o perpétuel ex-coupons 57 fr. 75 ; 3 o/o Amortissable 70 fr. 25 ; Rente 5 o/o ex-coupon fr. 50 ; dernier emprunt 4 o/o 69 fr. 50.

Les porteurs de fonds russes — de nombreux achats l'attestent — ont été rassurés par les dé- rations de notre Ministre des Finances au sujet des paiements des coupons. Après avoir rappelé e les engagements financiers pris antérieurement au nom de la Russie sont indépendants des ngements de régime, il a ajouté que le gouvernement français fidèle à ses accords, paiera tran- oirement et provisoirement le coupon de Février, comme il a payé celui de Janvier.

M. Raoul Péret, ancien Ministre des Finances, dans un article paru dans le « Petit Journal » ive aux mêmes conclusions. A savoir que le Gouvernement doit prendre à sa charge le paie- nt des coupons, simple mesure de sauvegarde, qui se justifiera par l'importance des intérêts en se, à l'égard de milliers de citoyens français qui ont foi dans les destinées de la Russie et lui prêté leur argent, on peut le dire, comme ils l'auraient prêté à la France elle-même.

Russe 4 o/o 1901, 40 fr. ; 4 1/2 o/o 1909 ex-coupon, 47 fr. 75 ; 5 o/o 1906, 57 fr. 50 ; 3 o/o 1 ex-coupon, 37 fr. 50.

Les chemins de fer français ont perdu quelques points, et aux valeurs de transports de la Ca- ale, le Métropolitain ainsi que le Nord-Sud ont légèrement reculé.

Les Chemins espagnols sont lourds : Nord d'Espagne 399 fr. ; Sarragosse, 440 fr. ; ces compa- es ayant à supporter des augmentations de charges qui réduisent à néant la plus-value de leurs ettes brutes.

eu d'affaires en Etablissements de Crédit qui se tiennent aux environs de leur précédent eau.

n valeurs cuprifères, on note la bonne tenue de Montecatini à 120 fr. et de Boléo en reprise à francs.

es vendeurs qui avaient escompté les grèves espagnoles pour peser sur les cours de Peñarroya achètent, et l'action reprend vigoureusement à 1170 francs.

n a traité les Phosphates Tunisiens à 405 fr. au lieu de 390 fr., cette Société ayant l'intention gmenter son capital de 9.750.000 fr. à 20 millions, par l'émission, au pair de 125 fr., de 000 actions nouvelles qui seront réservées titre pour titre aux actionnaires.

ır des informations qu'il convient de n'accueillir qu'avec une certaine réserve, et qui présen- la situation au Mexique sous un jour assez sombre, le groupe mexicain a dénoté une cer- e lourdeur.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes. Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an............	32 fr.	Un an............	37 fr.
Six mois...........	17 »	Six mois...........	20 »
Trois mois.........	9 »	Trois mois.........	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.